

# “L’attente”

Concours d’écriture

Nouvelles Choisies  
& Textes d’enfants

Juin 2013

La publication de cet ouvrage a été rendue possible grâce au soutien du **Conseil Régional Provence Alpes Côte d’Azur** et de la **Ville d’Antibes**, avec l’aide de la **Caisse d’Épargne Côte d’Azur**, de la **MAIF** ainsi que celle du **Conseil Général**.

**Association Culture Loisirs Antibes**

Cette onzième édition clôture notre concours de nouvelles.

Offrir une page blanche, permettre en quelques lignes et quelques pages de démontrer une aptitude littéraire : voici notre objectif qui se concrétise de nouveau.

Nous avons reçu cette année cent quatre-vingt-sept textes d'adultes.

Vingt - deux nouvelles sont rassemblées dans cet ouvrage.

Le jury composé de dix lecteurs avec des sensibilités différentes a procédé par étapes avant de donner son choix définitif.

Qualité littéraire, coup de cœur, histoire accrocheuse, style percutant, respect du thème bien sûr... Autant de paramètres à évaluer.

Nous avons également reçu une trentaine de textes provenant d'auteurs plus jeunes, aux qualités indéniables.

Un autre jury « jeunesse » a sélectionné, lui aussi, ses coups de cœur : deux nouvelles ont été primées et éditées dans le recueil.

Merci à celles et ceux qui nous aident à poursuivre cette aventure, aux auteurs édités et aux personnes dont les textes n'ont pas été retenus.

Merci aussi aux enseignants et aux enfants qui ont participé à ce concours.

*Association Culture Loisirs Antibes.*

# Sommaire

À la fenêtre - Michel ALOMENE .....	7
Coupez! - Paul BÉNÉZET .....	13
La chaise - Joëlle BROCHARD .....	17
Remise de peine - Annick DEMOUZON .....	23
Attendre pour du pain frais - Agnès DIEUZEIDE.....	29
Le lendemain d'hier - Sabine DORMOND .....	35
Un héros - Christian-Jean DUBOIS .....	41
Le conte froid de l'homme sourd * - Bérénice GAYMARD .....	47
La vieille sur le quai de la gare - Cédric GUILLERAY .....	53
L'odyssée de la TNT - Bernard LE PÉNIC .....	59
En attendant la nuit pour mourir ** - Pierre LECOCQ .....	65
Expectantophobie - Pascale MAUVAIS .....	71
Les deux fourchettes - Bernard MOLLET .....	77
Un invité - Thomas PENIN.....	83
Des larmes de céramique - Catherine PIN .....	89
Laissez-vous guider - Carine RICO .....	95
Dessus, dessous - Jean-Pol ROCQUET .....	99
Amoureuse folle - Bérénice ROUANNE.....	105
L'attente - Francine SAVARY .....	109
Le chat de Madeleine - Martine SOMBRUN-TESNIÈRE .....	117
Les noctambules - Maxime TONNELIER .....	121
Mathilde - Nellie TOURNAUD .....	127
Concours jeunesse: L'assoiffé - Julie CEDO (15 ans) .....	133
L'attente - Axelle CHRONOWSKI (14 ans) .....	139

**\* Premier prix    \*\* Prix spécial**

Composition du Jury:

Dominique CZAPSKI - Renaud DUMENIL  
Mariane GOMES - Simonetta LIVONI  
Claude LUCIEN - Christelle MALHERBE  
Rodolphe PETÉ - Laurence QUEUTELOT  
Olivier RIOUFFE - Simone TORRES-DODELIN

jury pour concours jeunesse:

Brigitte CAHUZAC - Christine GIULIANI  
Marie SABATIER - Céline STABILE

## À LA FENÊTRE

Quinze minutes. Voilà ce dont Bruno dispose.

Quinze minutes, parfois seize.

Il entend la poignée s'abaisser, la porte grincer et la question, toujours la même question.

Comment vas-tu mon grand?

Et il cligne les paupières, une fois, rien qu'une fois.

Pour que maman s'imagine que tout baigne, pour qu'elle conserve ses illusions.

Elle enregistre ce clignement, ce pauvre oui, ce pitoyable oui et lui sourit.

Et elle jacasse, heureuse, absurdement heureuse.

De tout, de rien, de vain.

Pour occuper Bruno, pour s'occuper, pour combler le vide.

Parce qu'elle juge que c'est cela qu'il faut faire, parce que le docteur lui a soufflé que c'était cela qu'il fallait faire.

En tordant la tête, Bruno voit la rue.

Un tronçon de rue, un moignon de rue. Les maisons d'en face, un pâté, deux pâtés tout au plus, un morceau de trottoir, si court, si tristement court et un bout de bitume.

C'est peu, c'est tout, mais cela suffit à son bonheur.

Car là-dessous, sous le ciel bleu soleil, sous le ciel bleu orage, grouille la vie, la vraie vie, la vie qui s'ébroue, la vie qui

s'agite.

Et ses quinze, parfois seize minutes, vite écoulées, vite avalées, débutent.

Et il lui faut, vite vite, photographe, enregistrer pour, plus tard, après, devant la télévision, ou au cours des nuits sans sommeil, pour, plus tard, après, rêvasser, à des pieds qui bougent, à des jambes qui tricotent, à des poitrines qui se soulèvent, à des rencontres, des conversations, des aventures où toujours il joue un rôle, debout sur ses pieds, avec ses jambes qui l'entraînent en inspirant expirant, avec sa main dans une autre main, avec ses doigts qui s'égarer, frôlent, caressent.

Plaisirs, minuscules plaisirs qu'il n'appréciait pas, qu'on ne lui avait pas appris à apprécier, plaisirs de se reposer sur un banc, de s'appuyer contre un mur, de regarder, d'écouter, un ciel en feu, des oiseaux qui s'interpellent, un vol de papillons, un rire enfantin, la course des nuages...

Plaisirs, infimes plaisirs.

Avant il lui fallait courir, toujours courir, vers des buts inaccessibles, des avenir faussement prometteurs, des illusions à cent sous.

Courir après l'amour, le boulot, le fric, courir, toujours courir, et ne pas souffler, et ne pas ralentir, et ne pas voler une minute, une précieuse minute de joies pain d'épice et de sourires à bons mots.

Courir, toujours.

Jusqu'au soir où en contournant le bus, il avait arrêté de courir.

Dans un crissement de freins.

Un choc, puis le gris de la souffrance, puis le blanc de l'horrible vérité.

Plus de pieds à mouvoir, plus de jambes lourdes d'avoir couru, plus de poitrine se soulevant et s'abaissant.

Rien, plus rien.

Plus rien que des machines pour l'aider à respirer, à pisser, à se nourrir, plus rien que des machines pour que son cœur pompe encore, plus rien que des machines pour maintenir cette vie mascarade, cette vie sans espoir.

La rue, le tronçon de rue, le moignon de rue, c'est l'épicerie arabe, le bar tabac, la boucherie. C'est aussi la maison des Gomez avec son volet tout de guingois, et celle des Durant à la façade jaune décrépète, et celle qui est restée vide tout l'hiver et qui revit avec sa blonde à chignon et son brun à tonsure, qui entrent et qui sortent, enlacés souvent, se tirant la gueule rarement.

La rue, c'est aussi, c'est enfin l'arrêt du bus.

Celui de seize heures quinze, celui qu'il empruntait pour revenir de la petite école, du collège, du lycée, du boulot.

Le bus, les bus, les innombrables bus de ses premières craintes, de ses premiers émois, de ses premiers amours, les bus où il a discuté à perdre souffle, les bus où il a souri à des confidences de rien du tout, les bus où le monde, le vaste monde s'est révélé, mystérieux et lumineux, complexe et si simple.

Il a six ans et une boule au creux du ventre. Il a six ans et il grimpe lentement les marches pour se retrouver face à un ogre à grosses moustaches, coincé derrière le volant, un ogre qui, de sa grosse voix d'ogre, aboie : « Ta carte, petit ! »

Et il bredouille de sa petite voix de six ans : « Quelle carte ? » avant de se tourner vers maman.

Maman qui ne bouge pas, maman qui ne se précipite pas, maman qui tapote la poche de son blouson avec des yeux pas contents, des yeux qui ne l'aiment pas, des yeux qui ne l'aiment plus. Et il se retrouve, il ne sait comment, assis juste derrière le chauffeur à serrer fort, très fort, la précieuse carte, la carte d'or.

De l'autre côté de l'allée, une gamine renifle, une môme à

cheveux noirs, pas plus grande que lui. Il la regarde avec une grande envie de la consoler. Et elle le regarde et elle lui tire la langue.

Il a onze ans et il a peur, rien qu'un peu peur car il ignore comment cela sera dans sa nouvelle école.

Il est installé dans la troisième rangée et il aperçoit la tête d'Inès toujours à la même place, comme si celle-ci lui appartenait.

Ils ont passé cinq ans dans la même école, ont migré de classe en classe et n'ont jamais joué ensemble.

Elle se retourne et agite les doigts. Elle a toujours ses lunettes à gros verres, mais a perdu son appareil dentaire ce qui la rend plus... bien plus... jolie.

Pendant trois ans, ils se côtoient à subir les mêmes cours barbant, à subir les mêmes profs grincheux et se retrouvent chaque soir dans le bus, en inconnus, avec toujours le même chauffeur dont la moustache a blanchi.

Autour de lui, il y a les copains, le fils Gomez, le fils Durant, Robert qui habite en grande banlieue, Mike qui imite mal, très mal John Wayne. Et tous se racontent, et tous racontent. De drôles de trucs sur ces êtres mystérieux que sont les filles, sur ces pétasses comme ils disent, sur celle-ci qui..., sur celle-là qui... Et ils s'esclaffent à leurs nigauderies avec Inès qui, de temps à autre, tourne la tête quand ils parlent trop fort, Inès qui les regarde, Inès qui le regarde.

Il a quatorze ans et il n'a plus peur.

Il embarque dans le bus, toujours le même bus, avec le même chauffeur qui a rasé sa moustache et a pris du poids. Il embarque dans le bus et il n'y a pas d'Inès au premier rang.

Et il a mal, très mal, sans savoir pourquoi.

Puis il sourit en l'apercevant dans l'avant-dernière rangée, tout esseulée avec une place libre à côté d'elle. Et il dévale l'allée, avec le visage tout chaud, avec le cœur battant, avec

les paumes moites, et elle lui sourit, et il lui sourit.

Il n'y a plus de fils Gomez, ni de fils Durant, il n'y a plus de Robert qui, un jour, a disparu, on ne sait pourquoi, dans sa grande banlieue, il n'y a plus de Mike l'américain qui s'est exilé loin au-delà de l'océan près d'un père qu'il ne connaissait pas, et qui au-delà de l'océan, doit continuer à imiter John Wayne.

Mais il y a Inès, la tendre et jolie Inès, avec son casque de cheveux noirs, avec ses petits seins, Inès qui lui prend la main et ne la lâche plus.

Il y a Inès et il y aura Inès, éternellement, avec les sourires complices des voyageurs, avec les moqueries des plus petits qui ne comprennent pas.

Il a dix-neuf ans et il n'y a plus d'Inès, il n'y aura plus d'Inès.

Il s'assied au premier rang avec les cris, les rires, les chuchotements, avec tout là-bas, dans l'avant-dernière rangée, un couple, un couple tout neuf qui s'embrasse en murmurant :

« Toujours, je t'aimerai toujours. »

Il y a la rue, le trognon de rue, le moignon de rue.

Avec Monsieur Gomez et madame Durant taillant le bout de gras, avec le commis-boucher prenant le frais, avec un gamin à cheveux frisés s'envolant vers le parc, avec aussi, deux trois voyageurs à l'arrêt du bus. Et une inconnue à chemisier blanc et jupe rouge qui se hâte à la rencontre du bus, une inconnue à figure de semi-méchante que Bruno imagine déjà dans un scénario futur avec Mike l'américain, Robert de grande banlieue, le fils Gomez, le fils Durant, avec Monsieur Gomez en vieux sage, le commis-boucher en messager et maman en maman.

Avec surtout Inès qu'il lui faudra tirer des griffes des méchants, qu'il lui faudra sauver du fond des précipices, Inès qu'il enlacera et aimera éternellement.

Maman secoue son chagrin et commence fermer le rideau.

Et du fond de son silence, Bruno hurle : « Non, non, arrête, pas encore, non maman, je t'en supplie ! »

Avec ses paupières qui clignent deux fois, et encore, et encore deux fois.

Michel ALOMENE

## COUPEZ !

Ce sera le lundi 21 janvier, à la demie passée de dix heures, ont arrêté ses juges.

Dans un peu moins de huit heures maintenant, indiquent les aiguilles de sa montre gousset, dont il avait réglé de ses propres mains les rouages, au temps paisible d'avant les grands désordres. Huit heures d'attente, interminables et éprouvantes. Décidément, songe-t-il avec amertume, le chiffre 21 ne lui vaut guère. N'est-ce pas un 21 juin qu'il a tenté de fuir avec femme, sœur, enfants et gouvernante, pour se faire sottement rattraper à quelques lieues de la frontière ? Un 21 septembre qu'il a été déchu de tous ses droits ? Et ce 21 janvier qui marque sa fin...

Sa cellule ne doit guère avoir plus de 12 pieds de largeur sur 20 de longueur. La muselière de bois placée devant l'unique fenêtre à barreaux, vraie meurtrière taillée dans des murs de près de trois mètres d'épaisseur, la plonge en permanence dans une pénombre déprimante, quelle que soit la saison ou l'heure. La lecture, unique loisir qu'on lui concède, devient un supplice pour les yeux. Le pain, en l'espace d'une matinée, se couvre de moisissures ; la literie est toujours humide, les murs verdissent. Pour tout mobilier, un châlit de bois grossier, une table, deux chaises, une étagère garnie de quelques ouvrages. Seul objet trahissant la qualité de son propriétaire, une grande malle, portant la marque

d'un faiseur du Faubourg Saint Honoré, renferme les biens du détenu dont on devine la silhouette prostrée devant un crucifix.

Depuis deux mois les conditions de sa détention se sont durcies. Privé de toute communication avec les siens, le seul adoucissement accordé avait été de recevoir ses défenseurs sans témoins. Outre le réconfort de présences amicales, leurs visites quotidiennes procuraient un dérivatif à l'ennui qui ronge cet homme accoutumé depuis l'enfance à une vie d'activité et de travail continus.

Quatre jours auparavant, sans raison, les juges ont décidé soudain qu'il n'avait plus besoin de voir ses avocats. De plus, quatre matons, au lieu des deux habituels, ont été affectés à sa surveillance continuelle. Sauf la nuit, où leurs lits barricadent la porte de sa cellule, ses geôliers ne quittent pas des yeux leur prisonnier.

Hier, à neuf heures du soir, on lui a accordé de revoir sa famille mais en présence de témoins. Que vont-ils devenir, s'inquiète-t-il, en embrassant pour la dernière fois Antoinette, sa sœur Elizabeth et le petit Louis-Charles. Après quoi, il a soupé, tard, à onze heures, puis est demeuré seul avec son confesseur, jusqu'à présent.

Il est deux heures du matin.

À huit heures, un dénommé Santerre se présente à lui, accompagné de deux officiers chargés d'assister à son exécution. Le trajet, de la prison au lieu du supplice, au petit pas des chevaux, dans des rues obstruées par la neige, dure plus de deux heures. Le prisonnier occupe ces deux heures à lire les prières des agonisants. Il a l'air pensif mais non abattu.

À dix heures dix minutes, le cortège arrive au pied de l'échafaud. Quelques instants à peine séparent le condamné de sa mort. Tout le monde s'étonne de son air déterminé et courageux et constate la fermeté et le calme avec lesquels il découvre la guillotine et la foule impatiente, exaspérée par

une attente de neuf heures. Il ôte son habit et son col lui-même et reste couvert d'un simple gilet de molleton blanc. Il ne veut pas qu'on lui coupe les cheveux ni surtout qu'on l'attache. Quelques mots dits par son confesseur le décident : il monte à l'échafaud avec fermeté, sans aide et d'un pas assuré. Les tambours de l'escorte se sont rangés, sans cesser de battre. Ils s'arrêtent tout d'un coup lorsque le condamné s'avance sur le devant de l'échafaud. Les spectateurs les plus rapprochés entendent les dernières paroles qu'il adresse à la foule :

« Je meurs innocent de tous les crimes qu'on m'impute ; je pardonne aux auteurs de ma mort. Je prie... »

Un ordre bref et les tambours reprennent. La dernière phrase se perd dans le tumulte. Seuls les mots Dieu, sang et France parviennent jusqu'aux témoins. Tout est fini maintenant. Il ne songe pas à résister ni à se débattre. Il se laisse conduire à l'endroit où on l'attache.

Pendant qu'on le lie à la planche, il s'adresse aux bourreaux dans un dernier effort pour que son ultime message parvienne au peuple : « Messieurs, je suis innocent de tout ce dont on m'inculpe. Je souhaite que mon sang... ». Mais sa voix est couverte par le roulement des tambours et les « ah ça ira, ça ira, ça ira » hurlés par la foule pressant l'ordre du bourreau : Coupez !

\*\*\*

- Coupez !

Justement, non, non, ça ne va pas ! On va reprendre depuis le début. Vous, les braillards, faudra la mettre en sourdine. Qu'en pense la régie son ? Moi, je n'ai pas entendu un traître mot de ce que l'on est censé entendre de la bouche du supplicié, juste avant la chute de la lame. Marion, que dit le scénario, hein ?

- Le condamné s'adresse à la foule : « Je meurs innocent de tous les crimes qu'on m'impute ; je pardonne aux auteurs

de ma mort ; je prie Dieu que le sang que vous allez répandre ne retombe pas sur la France ». Un ordre bre, et les tambours reprennent. La dernière phrase se perd dans le tumulte. Seuls les mots Dieu, sang et France parviennent jusqu'à la foule.

- Vous voyez... Bon. On supprime les « ça ira », juste des roulements de tambours. Moderato, les tambours! Et puis toi, mon coco, j'aimerais que tu nous fasses mieux partager les affres de l'attente, l'insupportable attente d'un condamné à l'approche d'une mort programmée. Il va mourir décapité, non? Le spectateur doit sentir et partager son angoisse. Tu la joues un peu trop « j'ai les jetons mais je maîtrise ».Allez, tout le monde en place...

- Silence! Moteur!
- Ça tourne!
- « LA MORT DE LOUIS CAPET », Plan 23, Prise 2. Clap!
- Action!

Ce sera le lundi 21 janvier, à la demie passée de dix heures, ont arrêté ses juges.

Paul BÉNÉZET

## LA CHAISE

Sylvie est assise, propre et sage. Ses pieds se balancent dans le vide. Elle a choisi d'attendre sur cette chaise aux pieds de fer piquetés de rouille qu'elle est allée débusquer dans un recoin de la salle réservée aux fêtes, ignorant la ribambelle de sièges plus coquets alignée le long des murs. Tenue à bout de bras menus, la chaise n'a pas pesé lourd comparée à la joie qui portait la gamine.

Ce matin, Sylvie s'est réveillée la première, emmêlée de trop de rêves ; à sa droite comme à sa gauche, une enfilade de lits étroits, bosselés de silhouettes endormies.

De la pile de vêtements serrée dans son casier, elle a extirpé la jupe bleue et le corsage des dimanches, puis les socquettes mouchetées de cœurs rouges que sa grand-mère, vieille femme à l'âme généreuse, lui a achetées au marché du village, juste avant le départ pour la colonie de vacances.

Puis, après un bol de lait à demi lapé et une tartine nerveusement mordillée au réfectoire, elle s'est précipitée vers la salle des fêtes, sourde aux remontrances de sa monitrice :

- Sylvie ! Ne cours pas comme ça ! Rejoins ton équipe tout de suite ! Tu entends, Sylvie ?

La petite ne s'est même pas retournée.

Elle attend, calée contre le dossier. Comme la maison est

très loin, Maman n'aurait-elle pas pris le train la veille et couché au village d'à côté? Ainsi serait-elle là très vite! Peut-être même la première! Sylvie en tire une fierté innocente, se trémousse sur sa chaise bancale, écoute le cliquetis qu'elle provoque sur le sol dallé. Elle regarde tour à tour les autres filles endimanchées, les murs colorés de dessins maladroits, le dos de la monitrice postée près de la porte, prête à accueillir les parents pour cette nouvelle journée de visite qui atténue la longueur des vacances d'été.

Un nom fuse. Ce n'est pas le sien. Maman serait-elle passée par l'épicerie pour acheter de quoi manger? Dans le panier du pique-nique, il y aurait alors les gâteaux qu'elle préfère et de la limonade. Tout à l'heure, elles pourraient aller s'asseoir à - même l'herbe piquetée de pâquerettes. Les brins d'herbe chatouilleraient leurs mollets et le vent bouleverserait leurs cheveux.

Sylvie pense un instant qu'elle serait mieux en short, puis songe très fort à ces sablés fourrés à la confiture d'abricot. À la maison, il y en aurait un paquet à portée de doigts, dans le placard de la cuisine, l'étagère du bas, à droite. Ici, non. Pour le goûter, on distribue toujours deux tranches de pain ainsi qu'une barre de chocolat à laquelle elle n'a pas droit. On lui a dit que ce n'était pas bon pour elle. C'est certainement ce que signifie cette petite phrase écrite sur sa fiche d'inscription, à peine entrevue; d'ailleurs, Sylvie se souvient qu'elle était accolée à un mot bizarre écrit en rouge et souligné deux fois.

Sylvie se tripote le bout du nez. Elle suit des yeux une sorte de girafe qui s'est levée à l'appel de son nom, le visage fendu d'un sourire chevalin; et cette autre fille, un peu boulotte, qui a fait tomber sa chaise en se hâtant, les bras tendus, vers une femme coiffée d'un chapeau de paille. Elle entortille ses jambes autour des pieds de sa chaise, y accroche ses socquettes au point d'en brouiller les cœurs

rouges, songe au chapeau de Maman.

Ce chapeau aux larges bords qui ombre gracieusement les joues, il lui semble l'avoir essayé en cachette, un jour, de même que les chaussures vernies aux talons démesurés et aussi ce rouge à lèvres qui pomponne le minois d'un seul trait. Sylvie s'attend à voir surgir dans la seconde sa mère en escarpins, chapeauté et maquillée. Comme elle sera belle !

Pour l'heure, d'autres parents affluent et d'autres prénoms retentissent. La salle se vide petit à petit ; on dirait le sablier dont on fixe la coulure quand on prépare des œufs à la coque ; elles sont toujours tellement longues, les trois minutes nécessaires !

Sylvie regarde le plafond uniforme, le ciel bleu découpé par les fenêtres, les nuages qui y cheminent. La nuit dernière, elle a rêvé que Maman venait ; celle d'avant aussi, se souvient-elle, le front plissé. Les rêves, c'est magique ; pourquoi se tromperaient-ils ? Elle bouge ses fesses endolories sur le bois mince de l'assise où un clou dressé tel un chicot meurtrit sa chair. Elle se lève pour le triturer entre ses doigts, reconnaît le froid du bout de métal. Puis elle se campe contre le dossier de sa chaise, regarde autour d'elle celles devenues solitaires.

Sylvie ballote son siège, retrouve le cliquetis familier du pied abîmé. Son nom finira-t-il par résonner dans l'espace peu à peu déserté ? Toutes ses camarades ont quitté la colonie, l'allure sautillante, la main glissée dans celle de leur mère ou de leur père. Soudain la monitrice s'éloigne de la porte, traverse la salle, zigzague entre les chaises éparpillées, relève celle qui est tombée. Le cœur de Sylvie bat plus fort. Viendrait-on la prévenir de quelque chose ? Non... la jeune femme se dirige vers les fenêtres, en actionne les espagnolettes. Par les vitres grandes ouvertes, le regard tendu de la fillette surprend un chat qui saute de gouttière

en chéneau de cheminée, puis qui s'immobilise. Il se hausse sur l'extrême bout de ses coussinets de velours, la queue en point d'interrogation. Sylvie grimpe vite sur sa chaise, pour voir elle aussi les choses de loin. La monitrice a tôt fait de casser son élan.

- Sylvie! réprimande-t-elle! Veux-tu te tenir tranquille! Tu ferais mieux d'aller au réfectoire. Il est midi. Viens, je t'y emmène!

Sylvie n'a pas faim. Son ventre ne gargouille pas. Elle résiste, se cramponne au dossier de sa chaise dont la peinture craquelée s'émiettera sur la pulpe de ses doigts. Son visage s'afflige d'une moue obstinée. La monitrice soupire, soudain très lasse.

- Comme tu voudras, lâche-t-elle, vaincue, avant de quitter la salle quelques instants.

Alors Sylvie se réinstalle et reprend le cours de son attente. Elle se met à compter les points de rouille semés sur chaque pied de sa chaise.

- Je vais en compter jusqu'à vingt, et Maman arrivera tout de suite après!

Le pari cent fois renouvelé, cent fois gagné, demeure toutefois vain. Des gouttes de sueur mouillent le front de Sylvie.

- C'est pas assez, vingt, je vais essayer plus!

C'est combien, plus? Après trente, elle n'est plus sûre d'elle, doute d'égrener les bons chiffres dans le bon ordre, s'y essaie tout de même. Personne pour lui corriger ses erreurs. Elle sent qu'elle se trompe, essuie une larme muette. Elle songe soudain à sa poupée Lucile qu'elle a abandonnée dans le dortoir, risque une échappée pour courir la chercher et la serrer très fort dans ses bras. Mais la monitrice revient, les mains chargées de biscuits et d'une cruche d'eau.

- Ils sont pas à l'abricot et l'eau, elle est triste, décrète l'enfant butée, à présent affalée par terre.

Son regard tombe sur ses socquettes. Elle les arrache d'un geste sec, les jette, puis se dépêche de les ramasser, le cœur

affolé. Elle les enfle à ses mains, puis à deux pattes de sa chaise, grimace de ces affublements, se rassoit bruyamment.

Les minutes soupirent. Elle aussi. Repliée dans son attente, les genoux relevés contre son menton, Sylvie regarde vaguement les dessins qui couvrent les murs. Elle s'en approche, ne sait plus où est le sien. Peu importe, il ne lui plaisait pas. Elle n'y avait crayonné que des ombres. Par la fenêtre, elle tire la langue au chat errant revenu d'un quelconque brigandage puis rejoint sa chaise déguisée comme on regagne un port d'attache. Elle se recroqueville sous elle, s'invente un toit de son assise. Elle se met à tirer ses cheveux, se frotte la peau des bras, des jambes, assez fort pour la marquer de traînées rougeâtres. Le temps et le silence pénètrent avec lenteur son corps, sa tête. Elle se sent prise dans le piège de l'attente. Il lui tient le cœur et ne la lâchera pas. Peu à peu, il déchire son espoir, met à nu son chagrin.

La salle s'assombrit avec le crépuscule. Des filles rentrent déjà, la robe tachée de quelque gourmandise léchée au cours de la journée. Sylvie les entend s'égailler dans la grande cour après un dernier au revoir à leurs parents. Elle oublie les heures d'attente, les morsures du doute, le chat libre, le froid de la chaise et la trahison du silence.

- Sylvie?

La petite tressaille.

- Sylvie! Tu rangeras les chaises, comme d'habitude, hein? dit la monitrice à l'orpheline.

Joëlle BROCHARD

## REMISE DE PEINE

Pas assez de place. La vie ici est horrible. Et chaque jour me semble pire encore que celui d'avant. Je ne supporte plus l'enfermement. Ni les autres.

Ils me prennent mon espace, me privent de mon air, me dévorent ma pitance. Je les hais. Eux ou moi, il me faudra choisir. Ces mecs, j'en ai rien à foutre.

\*

Hier, il y en a un qui est venu vers moi. Me toucher, me tripoter. Est-ce qu'il croit, des fois?... Pour qui me prend-il, ce con?

Je lui ai filé une mandale. Il a répliqué. Nous nous sommes battus comme des chiffonniers. Ce n'est pas la première fois. Et ça ne sera sans doute pas la dernière. Cette promiscuité continuelle nous rend irascibles et intolérants. Chacun de nous voit en l'autre un ennemi. Évidemment, le temps qui refuse de passer n'arrange rien. Marre d'attendre.

Après, je me suis senti un peu coupable. C'est moi qui avais commencé. J'aurais dû faire un geste, je sais. J'en ai eu l'idée, mais je le sentais qui m'observait et il avait l'air de penser que, justement... Alors, je n'ai pas pu. Il faut qu'on sache bien qui c'est ici, qui commande.

\*

J'ai faim. Rien à bouffer dans cette turne. Le ravitaillement est compté. Et faut tout partager. Y en a deux de trop, c'est

clair. Ça donne les nerfs d'avoir la dalle à longueur de jour. Si je pouvais, je les foutrais bien dehors, les deux autres. Mais qu'est-ce que j'y peux? Sinon, y a belle lurette que...

\*

Aujourd'hui, je suis resté dans mon coin. Tranquille. Et j'ai rien fait. Que les observer. Longtemps, sans bouger. Ils sont bizarres, ces types. Plus le temps passe, plus je trouve qu'ils me ressemblent. Sans doute de vivre ensemble. Qu'on le veuille ou non, on partage tout, ça nous modèle. Y en a un surtout: par moment, on pourrait presque le prendre pour moi. Ça me dégoûte, de le voir, comme si j'avais besoin d'un double. Et il me cherche à longueur de jour, ce con! Sans cesse à me tourner autour. Il me lâcherait pas les basques. On dirait qu'il attend quelque chose de moi. Mais quoi? Une vraie glu, ce mec. Il me donne envie de vomir, quand je le regarde. Et le désir de l'envoyer paître.

Pourtant, certains jours — je ne sais pas ce qui me prend —, je le laisse faire. Si ça lui fait plaisir, après tout! Alors il me touche du bout des doigts, m'explore de la paume, me tatouille, me malaxe, m'examine. Ça lui prend un temps pas possible. On dirait qu'il cherche à comprendre comment c'est fabriqué un homme. Sans doute pour mieux m'imiter. C'est flatteur, un peu, mais au bout d'un moment, ça m'exaspère. Quand j'en ai assez, je le repousse d'une bourrade. Il se fourre dans son coin à bouder et il se tient tranquille. Il a compris que le chef, c'est moi.

Des chefs, il en faut, il y en a partout.

\*

Le temps s'écoule lentement. Les modalités de notre détention se dégradent de plus en plus au fil des jours. L'attente devient franchement pénible. Il nous faut lutter pour tout: l'espace, la nourriture, la satisfaction de nos besoins élémentaires. Des bagarres continues se déclenchent pour des riens. Chacun de nous, se sait menacé par la présence des deux autres. Le partage, qui nous est

imposé, nous met tous en péril. Ça devient une évidence.

Je n'en peux plus de cette vie. J'ai besoin d'agir. J'ai pris ma décision : je vais m'évader. Moi seul, sans eux. Après tout, qu'est-ce que j'en à faire de ces deux cons? Je ne suis pas leur nounou. Ils apprendront à se débrouiller sans moi.

Par ailleurs, à force de vivre ensemble, on finit par se haïr, c'est un fait, mais on s'aime aussi. C'est ça qui me gêne. Depuis le temps que nous macérons dans le même bain, ça a créé des liens, des habitudes, une sorte de fraternité qui se tisse au fil des jours, malgré la pénurie et le manque... Ou à cause d'eux, justement. Bon gré, mal gré, nous sommes devenus solidaires. Haine et amour mêlés. Nos bagarres se terminent en étreintes, nos caresses en luttes. Le partage et l'indécision des sentiments est notre lot. Nous finissons par ne plus savoir tout à fait qui nous sommes, ne plus connaître nos propres limites.

Aussi, souvent, je doute. Je sens tout près de moi cette présence des deux autres, presque en moi, et je me demande : Qui suis-je? Qui sont-ils? Qu'y a-t-il de différent en moi de ce qu'ils sont, eux? Ne sommes-nous pas de la même espèce?

Partir sans eux, j'en rêve mais je me sens un peu coupable. Peut-être qu'ils me manqueront ?

\*

J'ai tout de même essayé.

Mon évasion. Pas réussi. C'était trop tôt. Et les autres voulaient venir avec moi. Cela devenait dangereux. J'ai renoncé et j'ai repris l'attente.

Nous avons demandé une remise de peine. Pour bonne conduite. Est-ce que ça peut marcher? Mais, d'espérer, ça nous rend le passage du temps particulièrement sensible. Il nous pèse de plus en plus.

Pourtant nous essayons de ne pas trop faire de vagues et de rester calmes : donner bonne impression. Le plus possible. Du reste, difficile de faire autrement. Moi qui me

plaignais du manque de place, si je pouvais profiter maintenant de celle dont nous disposions... On ne devrait jamais se plaindre sans savoir, ça peut toujours être pire. Et puis, à force d'inactivité, malgré l'insuffisance de nourriture, nous avons tous pris du poids, du poids en excès, de la mauvaise graisse. Nous sommes devenus des monstres. La cellule a rétréci.

Si, au moins, on nous laissait sortir de temps en temps, pour nous faire prendre un peu d'exercice et respirer du bon air. Mais nous sommes consignés en permanence entre nos murs, sans autre espace que celui de cette cellule. Et sans rien à faire. Qu'attendre. Les jours s'étirent. Je n'en peux plus. Depuis combien d'heures, de semaines, d'années, sommes-nous enfermés? Est-ce que ça va finir un jour?

Et puis, à force — c'est complètement fou —, j'ai l'impression d'avoir toujours vécu ici, de n'avoir rien connu d'autre. J'ai oublié comment c'était.

J'en ai ma claque de cette vie. Qu'avons-nous fait pour mériter ça? Je voudrais hurler, gueuler à pleins poumons, dire ma lassitude et ma colère. J'ai atteint mes limites. Je n'aspire plus qu'après la délivrance. Sortir de là!

\*

Ça y est. Bon dieu, j'y crois pas! La quille. On nous libère. Aujourd'hui. Les trois d'un coup. Ils ont prononcé la levée d'écrou, avec remise de peine. Un mois et douze jours de gagnés.

C'est peu. C'est déjà ça.

Je me demande ce que je vais trouver de l'autre côté.

\*

Alors, là, ça m'épate. De la place, de la place partout!... Que ça. Trop, même, ça fait tout drôle. Et un de ces froids! Comment s'habituer à tout ce changement? Ça fout la trouille, ce trop d'espace. Et c'est plein de bruit, et la lumière nous brûle les yeux. Je me demande si je ne regrette pas ma piaule. Ça vous file des angoisses, d'un coup, la perte des repères. On aurait dû nous préparer. La liberté, ce n'est pas

si simple que je croyais. Je me mets à brailler.

Aussitôt, voilà les autres qui font pareil. Ils m'ont toujours copié. Ça gueule !

Quelqu'un vient de m'attraper, une sorte de géant, avec des mains comme des battoirs. Et pareil pour les autres. Il se penche vers nous, ça fout les jetons et il nous jette d'un air goguenard :

— Là, là, les gars, c'est beau la vie, non ? Allez, faites-nous risette.

Et il ajoute — une voix à nous déchiqueter les tympanes :

— Trois beaux garçons d'un coup ! Et en super forme. Bravo, Madame !

À ce moment-là, je sens une caresse sur mon front, quelque chose de doux. C'est chaud et tendre, avec un parfum qui me rappelle celui de la fleur d'oranger. Alors, je me dis :

— Bah, après tout, on va voir, c'est peut-être pas si mal, au fond.

Annick DEMOUZON

## **ATTENDRE POUR DU PAIN FRAIS**

Le dimanche matin est un moment calme et tranquille. Je n'ai pas mis mon réveil à sonner : je me réveille naturellement. Je n'ai pas besoin de me presser, aucune contrainte, pas de rendez-vous. Je traîne agréablement. Je mets n'importe quel vêtement, de préférence confortable. Je me fais plaisir. Ce matin, j'ai terriblement envie d'un bon petit-déjeuner, avec du pain frais, du beurre. Je prendrai tout mon temps pour le savourer.

J'attrape ma veste et je sors pour acheter du pain frais et du beurre. Le soleil est radieux, pas un nuage, je me sens bien.

Je passe devant la boulangerie. Ça sent bon. Je respire cette bonne odeur à pleins poumons. Tiens. Il n'y a personne, je pourrais être servie rapidement. Mais je n'ai pas envie d'aller à la supérette avec ma baguette à la main. Je la prendrai au retour.

Au rayon frais, je choisis une belle plaque de beurre et un jus d'orange. Je passe à la caisse. Devant moi, il y a une dame âgée. Elle déballe lentement le contenu de son sac. Elle a fait ses courses pour la semaine. Elle est sans doute retraitée. Elle aurait pu aller faire ses emplettes n'importe quand en dehors du week-end, en journée, quand il n'y a personne. Mais elle doit se sentir seule et avoir envie de voir du monde. Le dimanche matin, la supérette est plus animée, il y

a beaucoup de clients. Bon, restons calmes. C'est le week-end, pourquoi s'énerver. Je ferai un bon café en arrivant et je profiterai avec d'autant plus de plaisir de ce petit-déjeuner que je l'aurai patiemment attendu.

Sur le chemin du retour, je vais m'acheter une baguette bien croustillante à la boulangerie du coin. Miam! Non seulement le pain est délicieux, mais en plus la boulangère est charmante, elle est souriante, accueillante, aimable.

J'arrive au coin de la rue et je découvre qu'il y a déjà du monde devant la porte. Que se passe-t-il? Apparemment, ils ont tous décidé de se précipiter à la boulangerie en fin de matinée, exactement à la même heure que moi, pour prendre leur pain. La file d'attente se prolonge dans la rue, dépassant même le trottoir, pour s'étendre jusque sur le passage piéton du carrefour. C'est dangereux; et si quelqu'un prenait le virage à toute vitesse? Je décide toutefois de risquer ma vie. Ça vaut le coup, pour une baguette bien fraîche. Je me mets à la queue. J'attends. De nouvelles personnes arrivent et s'installent dans la file derrière moi. J'ai peur pour elles. Déjà je n'étais pas rassurée en n'étant pas sur le trottoir, mais là elles sont carrément en danger, en plein milieu de la chaussée. Nul n'a toutefois l'air de s'en inquiéter. Nous attendons patiemment. Ça n'avance pas. Personne ne quitte la boulangerie. J'espère qu'il y a encore du pain. Un client n'a pas de monnaie? Quelqu'un raconte ses dernières vacances à la boulangère qui n'ose l'interrompre par politesse?

Au bout d'un moment, quelqu'un sort. La file avance très lentement. Je ne comprends pas pourquoi c'est aussi lent, mais je ne renoncerai pour rien au monde à mon pain. Il faut dire maintenant que j'ai attendu devant la porte depuis un certain temps. Des clients sortent de temps en temps et j'avance. Je progresse peu à peu, lentement. Petit à petit, je me rapproche du saint des saints, de l'entrée de la boutique.

C'est bon, de là où je suis, j'aperçois enfin les rayons, il y a plein de baguettes, donc aucune pénurie, ouf! Mon inquiétude est levée. J'aurai bientôt dans la main l'objet de mes désirs, toute croustillante et parfumée. Quel plaisir de sentir l'odeur du pain tout chaud. Je collerai mon nez sur le pain pour aspirer son parfum. J'imagine le goût de ma tartine, avec du beurre, la gorgée de café qui suit, les miettes sur la table...

Je vois un policier en tenue qui sort de la boulangerie et se dirige vers un véhicule de police garé un peu plus loin dans la rue. Je décide de me préparer pour ne pas faire attendre les autres clients quand ce sera mon tour: je sors mon porte - monnaie de mon sac pour aller plus vite.

Quand je me trouve près de l'entrée, je remarque que trois policiers en tenue attendent à l'intérieur de la boulangerie. Ils ont un air sérieux. Ils ne sont pas dans la file d'attente mais sur le côté. Je me demande ce qu'ils font là si ce n'est pas pour acheter du pain. De toute façon, pourquoi faudrait-il qu'ils soient trois personnes pour acheter du pain et pourquoi viendraient-ils en tenue de policier, ensemble, pour acheter leur pain? Ce sont des gens bizarres peut-être. Je n'en fréquente pas personnellement donc je ne connais pas leurs coutumes. Les policiers ont un air préoccupé. Ils ne parlent pas, ne sourient pas. Pourtant, il fait si beau, il y a de quoi apporter de la joie à la terre entière. Les gens plaisantent dans la file d'attente, ils sont détendus. Les policiers, pas du tout.

Côté boulangerie, il n'y a dans la boutique que la petite vendeuse. C'est la nouvelle, inexpérimentée, qui doit servir tous les clients. Je comprends maintenant pourquoi ça n'avancait pas vite. Mais où est donc ma boulangère préférée, la patronne, qui est si gentille? La petite vendeuse semble soucieuse, son visage est fermé, elle ne sourit pas.

Je suis inquiète tout d'un coup. Que font les policiers

dans la boutique ? Il est certainement arrivé quelque chose à ma gentille boulangère. En effet, telle que je la connais, si attentionnée, si professionnelle, jamais elle ne laisserait une débutante servir à elle toute seule tous les clients du dimanche matin, sans un motif grave. Il a dû se passer quelque chose, mais quoi ?

La boulangère a manifestement disparu. Elle ne se serait pas enfuie, un dimanche, sans scrupule. C'est quelqu'un de bien. Je suis sûre qu'elle ne filerait pas à l'anglaise comme ça, laissant tout le monde en plan. Dans ce cas, elle a sans doute été enlevée.

Que font les policiers en ce moment dans la boutique ? Ils ne posent pas de question, ils n'enquêtent pas. Ils ne font absolument rien. Ce n'est pas très sérieux. Je voudrais bien leur poser des questions, leur demander ce qui s'est passé. Je me demande pourquoi personne n'en parle. Peut-être que quelqu'un s'est déjà renseigné, avant que je rentre dans la boutique. Je n'ose rien dire, cela serait indiscret. Je n'ai qu'à observer et déduire par moi-même.

Enfin, j'ai réfléchi : ce n'est sûrement pas un enlèvement. La présence de la police doit avoir un autre motif. Un acte malveillant, un cambriolage peut avoir été commis à la boulangerie. Quoi que, là aussi, ils devraient être en train d'enquêter, je suppose.

Mais non, il y a plus vraisemblable : les policiers sont en train de contrôler la boulangerie. La petite vendeuse n'était pas déclarée, elle travaillait au noir et la patronne est en train de s'expliquer au poste, tandis que les policiers constatent l'infraction. Ça explique le visage angoissé de la vendeuse. Ça y est ! J'ai tout compris. Je note qu'ils l'observent avec l'air sévère. Elle ne sait pas que faire à part continuer à servir les clients. Elle n'osera jamais les laisser en plan devant la porte alors que les rayons sont pleins à craquer des pains et des viennoiseries du week - end. Pauvre petite !

Quand ce sera mon tour, je sourirai pour la mettre à l'aise autant que possible, mais je ne peux pas faire grand-chose

d'autre. Si je renonce à mon pain, en faisant demi-tour, il y aura quand même des tas de gens derrière moi qui se feront servir. Mon abstention ne la sauverait pas.

Il n'y a plus que deux personnes devant moi, dont une personne très exigeante qui veut qu'on lui coupe ses baguettes en deux pour les rentrer dans son sac. La pauvre vendeuse les coupe en tremblant.

Maintenant, c'est à moi de jouer.

- Je voudrais une baguette bien cuite s'il vous plaît, dis-je en adressant à la jeune fille un sourire compatissant, le plus chaleureux possible.

Je lui tends la monnaie exacte, que j'avais heureusement dans mon porte-monnaie, pour ne pas lui faire perdre de temps. Je ramasse vite ma baguette enveloppée dans son papier pour laisser la place au client suivant.

Je n'en reviens pas: la boulangère sort de l'arrière-boutique, les mains pleines! Elle se dirige vers les trois policiers qui la regardent avec gravité. Elle apporte des papiers, des éléments de preuve aux policiers, une liste des objets cambriolés cette nuit?

Non, elle leur sourit, leur tend un paquet et leur dit: « Quatre jambon-beurre, c'est bien ça? »

Agnès DIEUZEIDE

## LE LENDEMAIN D'HIER

La promesse d'un aujourd'hui qui chante arrache Bastien à l'inconsistance du monde onirique bien avant le chant du réveil. Le désormais quadra rejette le drap en proie à la même excitation que le jour de ses dix ans. Trois décennies de plus n'ont pas émoussé le plaisir qu'il éprouve à être le centre du monde et la cible de toutes les attentions. C'est si bon de se sentir aimé! Doux et valorisant comme un compliment, une caresse de soleil. Le ciel bouché du matin contraste avec l'horizon radieux de celui qui s'aventure dans la force de l'âge.

Il se lève avec une pensée humide pour ses amis qui vont rivaliser de vitesse, d'inspiration et de polyglottisme pour le lui souhaiter joyeux, ses collègues qui feront circuler une carte l'air de rien, ses parents qui auront de nouveau fait des folies, effleure de l'esprit l'équipe du théâtre capable d'avoir monté un sketch de circonstance et les gars de l'aviron qui cacheront leur émotion sous de franches et viriles accolades, avant de s'attarder sur la délicieuse Patricia qui a déboulé dans sa vie voici quelques semaines avec son art de transformer les activités les plus ordinaires en souvenirs inoubliables.

Très vite, ils se sont indiqués leurs dates de naissance, détail lâché au passage dans l'avalanche d'informations qu'on échange à l'aube d'une relation. Depuis, il n'en a plus

été question. C'est bien là toute la délicatesse de cette femme exquise. Faire mine de passer outre pour amplifier, le jour venu, l'effet de surprise. Le soin qu'elle a mis à ne plus évoquer LA date corrobore son intention d'organiser une fête à la hauteur de l'événement. Lui-même ne s'y serait pas pris autrement. Décidément ils sont faits pour s'entendre.

Bastien s'habille en souriant à ses chaussettes. Il a pris soin de rester disponible ce soir, repoussant au lendemain l'invitation de Marco qui insistait, un peu lourdement, pour qu'il passe au garage après le boulot. Soit disant pour des histoires de réglage, rapport à son rutilant coupé sport. L'intéressé n'a pas été dupe. Il l'a vu venir de loin le pot de l'amitié ou le pot d'échappement de course, à moins que ce ne soient de nouvelles jantes ou carrément l'intérieur similicuir qui lui permettrait de promener sa princesse dans un carrosse digne de son rang. Mais pas question de bloquer cette soirée, même pour un ami de longue date, alors qu'une fée s'emploie à la lui rendre langoureusement torride.

Guilleret, Bastien allume ordinateur et cellulaire en se demandant lequel de ses deux prolongements lui livrera le message le plus matinal. Le téléphone est le premier opérationnel, mais s'enferme, sitôt éveillé, dans un mutisme boudeur. Le fringant quadra n'en a cure. En attendant que le filtre anti-virus le laisse accéder à sa messagerie, il se promet d'adresser une réponse personnalisée à chacun sans céder à la facilité du copier-coller. Et c'est avec une incrédulité à la mesure de son attente qu'il relève cinq messages types d'amis virtuels sur facebook et pas le moindre vœu personnalisé sur outlook pour l'instant. C'était bien la peine de se lever si tôt.

Le sourire de Bastien s'est un peu crispé quand il pénètre dans les bureaux de la compagnie. Absorbée par la rédaction d'un rapport, la secrétaire lui délivre un bonjour machinal sans lever les yeux de son ordinateur, elle pourtant si à cheval sur l'agenda... Avec un regard morne à l'écran

toujours aussi vide de son cellulaire, Bastien s'installe dans cette journée furieusement identique à n'importe quelle autre et tente de s'atteler à son travail en attendant l'arrivée de ses collègues et un premier mot aimable. Mais l'incrédulité le tenaille et l'envie d'un crochet sur facebook le ronge. Il y résiste stoïque. Sa manière à lui de montrer que si ses amis ne sont pas plus empressés, lui aussi a d'autres priorités! Mais l'épreuve ne fait que commencer. Voilà que ses collègues arrivent un à un, l'aisselle vide de toute bouteille, le visage dénué de sourire, la bouche exempte de congratulation. Pas un pour racheter l'autre, un véritable défilé d'indifférence. Et la matinée s'enlise dans la froideur d'un jour quelconque. À la pause, Bastien tente bien de mettre le journal en évidence sur la table, espérant provoquer le déclic tant escompté, mais cette manœuvre n'a d'autre effet qu'inciter Marcel à s'y plonger sans porter la moindre attention à la date pourtant imprimée à chaque page.

« On est le combien déjà? », demande soudain Brigitte. Bastien se raidit, puis fait mine de s'absorber dans sa lecture, tandis que Marcel répond machinalement : « Le 9 je crois ». Et le silence retombe comme un ricochet raté.

Bastien en a gros sur la patate quand il rentre chez lui à midi. Il en veut à ses collègues dont l'attitude l'a profondément blessé et la tristesse a tendance à prendre chez lui les traits de la colère. Il ne manquerait plus qu'il remballe sèchement ceux qui, enfin, auront la courtoisie de perpétuer la plus élémentaire des traditions entre gens civilisés. N'est-il donc entouré que de sommets d'égoïsme? Et Patricia, qu'est-ce qu'elle attend pour se manifester? Avec tout ça, il ne sait toujours pas de quoi sera faite sa soirée. Déjà qu'il va devoir se farcir une boîte de raviolis à midi, faute d'avoir prévu de se retrouver tout seul chez lui un jour comme aujourd'hui!

La boîte aux lettres vide lui assène un coup dans la

poitrine. D'autant plus que les quelques lettres aperçues dans celles des voisins lui confirment que le facteur est bien passé. De nos jours, plus personne ne se fend d'une carte manuscrite, même pour une occasion pareille. Ses propres parents ont rompu avec cette coutume. Pas le moindre clignotement non plus sur le répondeur, décidément les réseaux sociaux ont désormais le monopole de la communication. Chose curieuse puisque Bastien compte tout de même dans son entourage un certain nombre de rétifs à la toile.

Le courrier électronique du jour véhicule en tout et pour tout onze nouveaux messages. Huit spams, une erreur et deux informations. Rien de plus. Dépité, Bastien doit s'y reprendre à trois fois pour introduire ses codes d'accès à facebook, tandis que les raviolis commencent à attacher au fond de la casserole oubliée sur le feu. Et là, c'est l'estocade : seules quatre platitudes anonymes sont venues compléter les cinq formules insipides du matin. Bastien mesure avec effroi le peu de cas que l'humanité fait de lui et de sa solitude abyssale et la futilité d'un amour qui n'est même pas capable de se manifester dans des circonstances aussi tragiques. Bien sûr, il pourrait appeler, essayer de corriger le tir, sauver ce qui peut l'être, mais ce serait quémander le dû que l'univers tout entier lui refuse. Au moment où une odeur suspecte lui rappelle son projet de repas, la sonnerie du téléphone, enfin, retentit.

Le lendemain, le garage de Marco grouille de monde. Amis, collègues, parents, club d'avirons et troupe de théâtre sont réunis, sur l'initiative de la nouvelle petite amie, pour célébrer dignement le nouveau quadra. Une seule personne manque à l'appel : le principal intéressé.

On l'attend en lorgnant sur les petits fours, pressé de faire sauter les bouchons et d'entonner l'incontournable refrain. Mais lui se fait désirer et le téléphone de Patricia sonne dans

le vide.

C'était hier le jour J non ?

Oui, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'attirer au garage, mais il n'était pas disponible. Quelle histoire ça a été pour sa meuf de tout déplacer au dernier moment !

J'imagine. Mais ça a fonctionné à merveille. Personne n'a cafété.

Sauf que maintenant, c'est lui qui n'est pas là. Et il paraît qu'il n'est pas non plus allé bosser ce matin. Viens, on va aller voir chez lui ce qu'il branle.

L'espoir avait été de courte durée. Ce n'était ni sa dulcinée, ni un copain, ni même sa mère, mais une Sandra Bolomey à l'accent maghrébin, déterminée à le faire changer d'assurance. Bastien lui avait bouclé au nez juste à temps pour qu'elle n'entende pas le gros sanglot qui lui montait irrépressiblement dans la gorge. Puis s'était employé à détacher le fond de la casserole noircie à travers un brouillard de larmes. Car il pleurait, Bastien. Toute cette indifférence, et cette journée gâchée et cette absence de soirée en perspective et cette non-existence qu'était la sienne et cette illusion d'amour qui, ces dernières semaines, l'avait porté vers la quarantaine, oui la quarantaine on ne croyait pas si bien dire, un isolement total et absolu, l'éradication de la vie sociale, tout cela lui montait aux yeux et lui coulait sur le visage comme ça ne lui était plus arrivé depuis des décennies.

Ce fut Patricia qui découvrit le corps étendu sur le carrelage de la cuisine à côté d'une casserole au fond noirci et d'un bout de papier où étaient griffonnés ces quelques mots :

« Mort dans l'indifférence générale le jour de ses quarante ans ».

Sabine DORMOND

## UN HÉROS

À bord, on l'attendait.

Elle rôdait dans la zone, alors que, par une imperceptible transition du jour à la nuit, le ciel encombré de nuages s'était fondu dans l'encre noire de l'océan. Œil vitreux, mâchoire serrée, le patron, Francis Le Search se préparait à l'affronter.

Éclaboussés par les paquets de mer, les cirés jaunes luisaient dans la lumière blafarde des projecteurs. Les funes, puis les bras dégoulinants des cordes de dos s'enroulaient lentement sur les treuils dont le grincement se perdait dans les hurlements du vent et le chambardement de l'océan déchaîné. L'entonnoir du chalut s'était refermé sur une grosse boule ruisselante, scintillante, d'au moins quatre cents kilos, la dernière passée que les deux marins, Marc Spitzer et Atif Hamidi, dirigeaient vers le trou de cale.

Ils avaient du mal à garder l'équilibre. Le bateau montait et descendait, comme un bouchon. Mauvais temps auquel les trois hommes étaient habitués. Francis, originaire de Pont l'Abbé, avait naturellement pris la suite de son père, patron pêcheur, et son bateau. Marc descendait d'une longue lignée de pêcheurs du Quimperois. Atif, le franco-marocain, avait fait son service militaire dans la Marine Nationale. Natif d'Essaouira, la mer avait pour lui l'attrait d'un désert, les ressources en plus. Bien qu'amarinés, les deux marins peinaient à effectuer la manœuvre. Voilà six heures que le

« *Commandant Traouzec* » chalutait au large de Sein.

Tel un dauphin facétieux, le bateau plongeait dans la vague, disparaissait sous une nuée de gouttelettes étincelantes et reparaisait dégoulinant. Dans la cabine douchée par les assauts répétés de la mer, le capitaine tenait la barre en surveillant de temps à autre ce qui se passait à l'arrière. Les conditions se détérioraient.

« *Avis de coup de vent N°280. Dépression 1000 millibars se creusant sur l'Atlantique nord. 11 Beaufort, localement 12. Mer forte à très forte.* » C'était une tempête qui était annoncée dans le crachouillis à peine audible de la dernière météo.

Le bateau avançait sous le vent. Avec des creux de sept mètres, Francis avait eu bien du mal à conserver une vitesse suffisante pour éviter au chalut de raguer sur les fonds. L'inquiétude le gagnait mais rien n'en trahissait l'existence sinon l'extrême concentration de son visage qu'accentuait la fatigue d'une attention décuplée par les conditions météo. En vingt années de pêche au large, il n'avait jamais été confronté à une telle violence. Et ce n'était pas encore le pire annoncé : l'anémomètre n'indiquait que 55 nœuds de vent. Depuis que le chalut était hors d'eau, bien que chargé d'une tonne de poissons, le bateau avait pris de la légèreté. Mais, dans cette mer déchaînée, le moteur semblait impuissant à tenir le cap.

Pour le moment, le patron tentait toujours de marcher au 280, cependant la mer forcissait en explosant par le travers et le bateau se mettait en biais. L'aiguille du compas balançait entre plus ou moins trente degrés !

Françis avait prévenu les marins au haut parler : « dernier lever, rejoignez la cabine ». Il écoutait les rares collègues qui pêchaient dans la zone. Les gros étaient plus loin, au large. Plus loin, plus gros, plus sûrs. Lui, il n'avait pas le choix. Un petit patron pêcheur devait faire avec et, depuis qu'il naviguait avec le « *Commandant Traouzec* », il n'avait

jamais été déçu par son bateau. Les messages étaient brefs, position, force du vent estimée, appréciation de la marée, souvent suivis d'une plaisanterie. Il n'entendait plus de blagues. En recoupant les témoignages, il avait acquis une certitude : la tempête venait droit sur lui.

Cette éventualité, tous les pêcheurs la connaissaient, la redoutaient, mais que faire d'autre que d'attendre que ça passe en fuyant la zone? Bonnet enfoncé jusqu'au cou, Atif était entré par la porte à tribord et Marc, non sans mal, par babord. Ils encadraient le capitaine dont les mains épaisses tenaient la barre fermement. Tout vibrait sous les coups de butoirs imprimés par les vagues.

Soudain, un mur d'eau se dressa devant la proue et le bateau parut s'élever au-dessus de la surface comme un fêtu de paille. Une vague scélérate! Le type de vagues exceptionnelles comme celle qui avait frappé un tanker en 1991 et en avait arraché la proue! En retombant, Francis perdit l'équilibre et se fracassa le bras contre le cadran du radar. Aussitôt le bateau se mit en travers. C'est alors qu'Atif eut le réflexe décisif: il se saisit de la barre et, d'un coup ferme la ramena vers le cap.

Francis n'était pas homme à se plaindre mais dans ses yeux bleus passa une lueur d'impuissance. Son avant-bras faisait un angle impressionnant; malgré l'épaisseur du pull, du sang commençait à perler. « Il faut t'asseoir, patron, dit Atif en s'installant à sa place, j'ai été timonier, ne t'inquiète pas. »

Marc approuva et aida le patron à s'asseoir sur la banquette en bois. Nul n'aurait pu savoir si c'était l'impuissance, la douleur ou la crainte qui tordait le visage de Francis. « Je vais te mettre une attelle », dit Marc, en cherchant la pharmacie, mais elle n'en contenait pas. C'est la louche à soupe, serrée par une bande, qui fit office d'éclisse. Francis était surtout préoccupé par la survie de son bateau. Il articula « Laisse filer Atif. Si on veut s'en sortir il faut fuir, ne lutte pas! »

Le Marocain secoua la tête et murmura « Inch Allah ». Il ressentait une certaine jouissance à occuper le poste du patron. Jamais son oncle d'Essaouira ne lui avait confié la barre de son vieux caboteur. Des années qu'il en rêvait ! Si l'oncle pouvait le voir, ici, à tenir dans la tempête ! Quelle revanche !

Les frémissements se durcissaient et Atif négociait au mieux en montant sur les murs d'eau noire qui déferlaient. Une fierté oubliée allumait son visage. La vie de trois hommes dépendait de lui. De lui seul, après Dieu. Pendant combien de temps encore ? Les minutes prenaient le poids des heures dans cette navigation au jugé rythmée par l'explosion des paquets de mer sur le pare-brise. Trop de secousses, trop d'incertitudes dans cet univers opaque d'où allait surgir le danger ultime, trop de tension et d'attention pour s'intéresser à la petite horloge. Pendant combien de temps?..

Les yeux d'Atif étaient rivés sur le baromètre. C'était un vieux modèle à mercure, comme sur le bateau de son oncle à Essaouira. Le tube était étranglé au niveau de la cuvette, ce qui amortissait les variations provoquées par les oscillations du navire, mais il descendait encore. Le chalutier n'était pas encore entré dans la zone de turbulences maximums. Tous ceux qui avaient rencontré une vague scélérate et s'en étaient sortis racontaient qu'il pouvait y en avoir plusieurs à la suite. Attendre, veiller la peur au ventre, anticiper la manœuvre ultime au cœur de la tempête et espérer que le choc ne soit pas définitif. Ou ça passerait, ou alors chacun rejoindrait son Paradis...

Dans de telles conditions, les raccourcis de vie se bouscuaient. Comme elle paraissait courte et vide soudain !

Balloté par les éléments déchaînés, le bateau échappait à la maîtrise des trois hommes aux aguets, Avec une conscience aigüe de leur impuissance et, à l'esprit, l'éventualité prégnante que la mort rôdait autour d'eux, ils

priaient en silence chacun son dieu. Nous sommes encore vivants. Combien de temps encore ?

Une éternité. Et puis, c'était passé.

Le vent avait faibli. Il n'y avait plus eu d'autres vagues scélérates. Comme satisfaite d'avoir apeuré les marins et cassé un bras, la mer ondulait telles les montagnes russes d'un parc d'attraction pour géants. L'angoisse qui plie les viscères, cette sœur jumelle de l'attente, avait déserté le bord.

Trois heures plus tard, ou peut-être bien davantage, les premières étoiles étaient apparues dans un creux de ciel dégagé, comme des lucioles par une nuit sans lune. Puis l'astre avait surgi des masses sombres, voilé de deuil, son pâle reflet haché par les flots. La lumière blanche accrochait les dentelles d'écume au sommet des vagues de bitume qui les entouraient, de hautes vagues qui s'étaient muées en houle profonde. Allah n'avait pas voulu les prendre à son bord.

Atif avait mis le cap sur la côte. Il ramenait au Guilvinec un bateau entier, un chrétien et un juif sains et saufs ! Déjà les cailloux de Karek Hir et du Kléo émergeaient sur tribord dans la lueur de l'aube. Atif triomphant souriait.

Quand il débarquerait à Heliotika, c'est en héros qu'on l'accueillerait. La gloire lui serait acquise, et il souriait, souriait... Mais un autre coup de tabac pointait.

Sur le quai, une ombre grise et gesticulante. L'odeur familière de la marée... La voix grondante du patron :

« Atif ! Qu'est-ce que c'est que ce sourire ? Tu te fous de ma gueule ? Et les casiers ! Il n'y a rien là-dedans... Tu n'as pas trié une seule lotte ! Et les lieux et les églefins ? Qu'est-ce que tu as foutu depuis une heure ?

— Ben, patron... J'attendais que tu m'en donnes l'ordre. »

Christian Jean DUBOIS

## LE CONTE FROID DE L'HOMME SOURD \*

Quand Sven poussa la porte en bois et sortit sur la terrasse, il vit la couleur des nuages et se dit: "La nuit va tomber, Åstrid ne devrait plus tarder." Il s'étira en bâillant et sortit de son gilet en peau sa pipe et son tabac. Il aimait fumer dehors, assis dans son rocking-chair et regarder les nuages sur la banquise passer du blanc au jaune, au rose, au rouge et se dégrader vers le bleu sombre, tandis qu' Åstrid préparait le dîner et que l'odeur du lard grillé filtrait entre les rondins.

Le cochon avait été tué la veille et ils avaient passé la journée à préparer les jambons qui attendaient qu'on les fume et qu'on les accroche sur les eses de la remise.

La nuit tomba lentement sur Sven et seul le bout de sa pipe rougeoyait dans le noir quand il commença à s'inquiéter. Åstrid n'était pas rentrée et les nuits ne sont pas sûres dans cette partie du Groënland. Elle avait dit qu'elle allait chez le vieux Karl, sur la route de Thulé, pour lui acheter du blé et de l'alcool à brûler. Si elle s'était perdue en route? Non, ce n'était pas très loin et elle avait fait le chemin seule cent fois. Karl ne l'avait sûrement pas retenue, ce foutu taiseux mais peut-être qu'elle avait croisé du monde à la boutique! Hans ou Peter ou l'Amiral! Ils avaient dû aller boire une liqueur et ils la ramèneraient bientôt. Oui bien sûr, ça devait être ça...

Åstrid était la seule femme à vivre au fjord, et elle était si

jeune et si belle! Ils en étaient tous fous...! L'image de Morten passa brusquement dans l'esprit de Sven qui frappa du poing sur la table. Les vues que ce pédant avait sur Åstrid lui étaient insupportables. Son œil torve de prédateur, son arrogance, son argent, sa voiture...

Il était de Thulé, comme elle, ils connaissaient les mêmes gens et ils avaient eu la même vie : des dîners, des bals... Et Sven, sourd, pauvre au fond de son fjørd... qu'est ce qu'elle lui trouvait ?

Cette nuit-là Sven pensa à Åstrid et attendit qu'elle revienne. Il ne dîna pas, il ne se lava pas, il ne se coucha pas, il ne but même pas le coup de gnôle qu'il s'accordait toujours en fin de repas et laissa sa pipe s'éteindre ; et au matin, ce fut Kerk qui le tira de son engourdissement en lui léchant les pieds. Les vêtements de Sven étaient raides de gel, sa barbe avait givré par endroits : il avait neigé toute la nuit et à l'aube s'était levée une brume dense et froide. Sven se leva et fit quelques pas mais il ne vit aucune trace sur la neige immaculée. Il soupira et rentra dans la cabane allumer le poêle et changer de vêtements. Il fit griller un morceau de poisson qu'il avala avec un verre de bière.

Puis il mit ses grosses bottes, enfila sa pelisse et ferma la porte de la cabane en laissant un petit mot, au cas où : " Åstrid je vai ché Karl te cherché."

Quand il revint, le morceau de papier était toujours coincé dans l'embrasure de la porte et personne n'avait pénétré dans la maison. Karl ne savait rien, personne n'avait pu le renseigner. Sven s'effondra dans le rocking-chair et alluma sa pipe. Il fixa la banquise comme il la fixait toujours mais, ce jour-là, les nuages étaient blanc sale. Il avait envie de crier, il ne comprenait pas où elle était, pourquoi elle n'était pas rentrée, ce qui avait pu lui arriver. Et que faire ? Chercher encore, mais où ?

Attendre, elle était peut-être sur la route, elle était peut-être en train d'arriver...

Attendre ici, qu'elle revienne, qu'elle explique tout, qu'elle soit là à nouveau, chaude et vivante contre lui, contre lui qui a tellement besoin de son amour, et puis d'elle qui lui apprend à lire et à écrire pour quand il sera devenu complètement sourd et de son rire clair qu'il entend toujours, de ses seins et de sa jeunesse...

Il passa la journée comme il avait passé la nuit, assis devant la maison à guetter le retour de sa femme. Les jambons attendaient dans leur saumure, le poêle mourait et Kerk jappait d'impatience mais Sven ne sentait ni ne voyait rien d'autre que cette blanche banquise sur laquelle une petite silhouette apparaîtrait peut-être. Il ne sentait ni le froid, ni la faim, ni le sommeil. Il attendait qu'Åstrid revienne.

Est-ce qu'il avait mal compris ce qu'elle lui avait dit? Mais non, il en était sûr. Il venait de lui déposer un baiser sur le coin de la bouche et elle lui caressait la joue quand il avait vu ses lèvres former distinctement les mots: "Je vais chez Karl pour l'alcool et le blé." Oui, il l'avait entendue, il avait vu ses lèvres bouger et puis tout le monde savait que pour l'alcool, il fallait toujours prendre ses bouteilles et leurs bouteilles à eux étaient toujours dans la remise. C'était logique. C'était comme toutes les semaines. C'était ce qu'elle avait dit. Puis, il la vit partir en direction de la remise mais quand il voulut la rattraper pour lui donner son manteau, elle avait déjà disparu. Il tenta d'entrer dans la remise, mais il trébucha sur un râteau et s'écala de tout son long contre la porte qui s'ouvrit à la volée et cogna contre les parois, en faisant trembler tout l'édifice. Il s'ouvrit la tête contre une bouteille brisée et, la chemise en sang, il rentra chez lui nettoyer sa plaie. En y repensant, maintenant, il se souvenait vaguement d'avoir entendu, juste après sa chute, un bruit lointain, sourd et chuintant à la fois, mais il n'y avait pas prêté attention. Maintenant, ça avait peut-être de l'importance?

Kerk l'extirpa hors de ses pensées en jappant comme un

dément, queue et oreilles dressées en direction de la forêt. "Des loups. Des loups affamés qui arrivent." Sven les entendait à peine, mais il savait qu'ils étaient là. Ils venaient toujours à cette période de l'année et de plus en plus près des maisons à mesure que la faim les ravageait. Leurs longs hurlements se faisaient plus discrets mais on entendait quand même, quand ils étaient très proches, le halètement d'une meute affamée.

Un frisson glacé parcourt le dos de Sven. Et si?... non, non. Mais... si? Si... si c'était un loup qu'il avait entendu? La remise était juste à l'orée de la forêt... Åstrid avait pu s'approcher pour ramasser des branches ou cueillir du sorbier et un loup aurait pu...

Il attrapa son fusil et se rua dehors.

Quand il revint, Kerk sur ses talons, la nuit était noire et le vent levé. Il n'avait rien trouvé. Rien autour de la remise, et rien dans la forêt tout autour. Pas de traces de pas, pas de traces de lutte, pas de branches cassées, pas de sang. Rien de rien. Il rentra dans la cabane, un peu soulagé. Ce n'était pas un loup, heureusement.

Mais... c'était quoi? Il essaya de se rappeler, ce vague halètement, un peu ronronnant, comme le vent dans le feu ou le moteur du petit bateau. Le moteur...

Oui! Une voiture! Mais qui avait une voiture? Sven éructa de colère: Morten! Ce fils de p...! Sven reprit sa carabine et fila sur la neige.

Mais Åstrid n'était pas chez Morten.

Elle n'était chez personne.

Elle n'était nulle part où Sven l'avait cherchée.

Il passa des jours et des jours, perdu dans ses hypothèses, à attendre que sa femme revienne de Thulé, de la ferme où elle vivait avant, de Nuuk ou pourquoi pas, de Copenhague. Elle avait dû partir quelque part et il n'avait pas bien compris. Il essayait tous les mots qui ressemblaient à "Karl", puis ceux qui se rapprochaient de "chez Karl", puis il

substitua la phrase entière.

Toute la journée et toute la nuit, sur la terrasse, il attendait que sa femme revienne. Il attendait. Il gelait et il attendait.

Un jour, il se remit à préparer les jambons. Quand ils furent prêts, il les chargea sur la brouette pour les mettre à la remise. Il n'y était pas retourné depuis le jour où Åstrid avait disparu. Du verre brisé traînait encore par terre et la porte n'était pas fermée.

Kerk se mit à japper et sauter dans tous les sens mais Sven n'y prêta pas attention.

Il entra et referma derrière lui. Les esses pendaient, pointues et aiguisées, derrière la porte. Sur l'une d'elles, Åstrid était figée, tournée contre le mur, pointe au cœur et corps pendu, un filet de sang au bord des lèvres. Sous ses pieds, les bouteilles en verre avaient roulé.

Sven s'effondra : le chuintement... ! Sa chute, son poids, la bouteille cassée et Åstrid derrière la porte qui... les esses... Åstrid... la chute... ce bruit... ce cri !

Il hurla jusqu'à ce que sa voix se brise.

Bérénice GAYMARD

## LA VIEILLE SUR LE QUAI DE LA GARE

Elle est assise sur l'un des bancs qui jonchent le quai désert. La Gare de Lyon n'est pas très fréquentée le mardi en milieu d'après-midi. L'hiver touche à sa fin et les températures sont douces. Le soleil est voilé par quelques nuages indolents. La torpeur ambiante n'affecte pas les trains qui partent avec un retard qui leur est coutumier.

Elle est seule. Une valise imposante est posée, bien droite, juste à côté d'elle. Elle n'a pas de tricot en cours. Elle n'est pas en train de lire un livre. Elle est là. Le regard dans le vide. Elle paraît attendre quelque chose mais semble elle-même ignorer quoi.

Elle laisse libre ses longs cheveux gris. Ils cascaden sur ses épaules à la façon d'un autre temps mais sans vitalité, mollement. La brise légère qui souffle, parfois, sur le quai, ne parvient pas à les soulever. Elle est vêtue d'une robe à fleurs aux teintes et à la mode passées. Elle porte de solides chaussures noires un peu montantes sûrement pratiques pour la marche ; de ces chaussures à l'ancienne dont une seule paire suffit pour toute une vie. Malgré la douceur de cette journée, elle a, apanage du grand âge, froid et porte un châle en laine de couleur ocre aux mailles lâches et grossières. S'il est de son fait, on comprend mieux pourquoi elle ne tricote pas et reste ainsi, les mains sagement posées sur ses genoux. Elle n'a pas de bijou, pas d'alliance au doigt

ou de boucle à ses oreilles. Elle n'arbore qu'une paire de lunettes de lecture, des loupes, accrochée à un cordon noir pendant à son cou. Elle ne lit pas pour autant, ni ne fait de mots croisés ou de ces sudokus tellement à la mode.

Elle ne fait rien d'autre que de regarder devant elle, le dos bien droit, assise sur le bord du banc comme si elle ne voulait pas déranger ou prendre trop de place. À la regarder, on pourrait croire qu'elle tente même de n'être pas là. Pourtant, elle y est.

Parfois, un train entre en gare et déverse sur le quai son contenu entassé. Les voyageurs sont de deux sortes: les fumeurs qui se précipitent hors du wagon pour allumer leurs précieuses cigarettes et les autres, qui se précipitent hors du wagon, traînant derrière eux leurs bagages, leur chien ou leurs enfants, vers les métros, les bus ou les taxis. La gare se remplit alors de gens pressés avant de se vider aussi vite.

Elle est toujours sur son banc. Elle est toujours en train d'attendre. Lorsque c'est sur son quai qu'un train s'arrête, elle ne réagit pas, indifférente à tout. Les voyageurs l'évitent, elle et son bagage, sans un mot, sans un regard, sans s'en rendre compte. L'endroit redevient désert, elle n'a pas bougé.

- Bonjour, Madame. Vous avez l'air égarée, je peux peut-être vous aider?

Un voyageur plus attentif et attentionné que les autres, ou alors moins pressé, l'a remarquée et s'en inquiète. Il est vrai que sa présence a de quoi surprendre: avec Alzheimer, les canicules, la crise du logement ou la baisse des retraites, on ne sait jamais ce que vont devenir les petits vieux. Son inquiétude est un peu pédante mais néanmoins sincère. Il s'assoit à côté d'elle, sur sa gauche, la valise entre eux deux.

- Je peux téléphoner pour prévenir un membre de votre famille, si vous le souhaitez. Vous attendez quelqu'un?

- Vous êtes bien aimable, Monsieur, mais c'est inutile. Celle que j'attends finira bien par arriver.

Sa voix est un peu cassée mais guère chevrotante. Le ton est même plutôt ferme. Les vieux, de nos jours, ne se laissent plus aider facilement. Comment faire lorsque les indigents refusent la charité la plus élémentaire ?

- Souhaitez-vous que je vous tienne compagnie en l'attendant ?

Autant de gentillesse et de prévenance chez un homme aussi jeune, il ne doit pas avoir plus de trente ans, pourrait paraître suspect. Et pourtant, c'est de bon cœur qu'il offre un peu de son temps et de sa compassion. Il porte un costume de couleur pierre assez mal taillé et une cravate au nœud et à la couleur hasardeux. Il a posé, à ses pieds, une petite sacoche noire, contenant sans nul doute son ordinateur portable, ainsi qu'un sac à dos. Soit il revient d'un déplacement professionnel, soit il s'y rend. Dans les deux cas, il ne semble guère pressé.

- C'est inutile, jeune homme, La voici qui arrive.

La vieille dame a tourné la tête vers la gauche, soit à l'opposé du bâtiment principal de la gare, en bout de quai, comme si la personne qu'elle attendait était la dernière sortie d'un train qui n'est pas venu. Il regarde avec attention, plisse les yeux, porte la main à son visage pour se protéger d'une luminosité inexistante. Il ne voit rien.

- Je suis désolé, Madame, je ne vois personne.

La Mort n'est pas visible par tous mais par ceux qui l'attendent depuis longtemps, parfois, Elle se laisse contempler.

Elle a dit cela sans sourire, sans duperie, du ton simple et posé de celles qui savent ou de celles qui n'ont plus peur. Il réprime un rire. Se moquer des personnes âgées qui perdent la tête n'est pas très socialement acceptable. Elle fixe un point très précis, un point qui s'approche. Il la trouve réellement convaincante. Il lui demande, encore une fois, s'il peut faire quelque chose pour elle. Il lui dit qu'elle ne semble pas très inquiète par l'arrivée de la Mort. Il ne peut empêcher une certaine ironie de venir teinter sa remarque.

- Je n'ai pas à m'inquiéter, jeune homme, ce n'est pas pour moi qu'Elle est venue.

- Ha bon ? Pour qui alors ?

Pour la première fois depuis qu'il lui a adressé la parole, elle le regarde. Elle a les yeux très bleus et étonnamment alertes dans son visage en pomme blette. Il sait qu'il ne devrait pas mais, sans s'en apercevoir, il commence à douter. Il tente de prendre cette situation pour ce qu'elle ne peut qu'être : une plaisanterie. Il se lève.

- Hé bien ! Madame, si c'est pour moi qu'elle vient, je ne vais pas rester ici à l'attendre ! Je vous souhaite une bonne journée.

Il tente de s'en moquer mais son ton n'est guère convaincant. Cette vieille dame l'inquiète plus qu'elle ne devrait. Elle reporte son regard sur un point bien plus proche de lui. Il ne voit toujours rien, ou peut-être, si, comme une ombre étrange et fine sur un quai où il n'y a pas de soleil. Un effet de son imagination, évidemment, tente-t-il de se rassurer. Pourtant, la tranquille assurance de la vieille, la torpeur ambiante de ce quai désert et la brise légère qui pousse un journal devant lui font craindre... quoi ?

Il ne faut pas redouter la Mort, mon garçon. Chacun part à son heure, ni trop tôt, ni trop tard.

Sa voix est devenue un brin grinçante, son métallique et guère compatissant. Il ne peut détourner son regard du quai. Il tremble lorsque la vieille s'adresse de nouveau à lui :

- Cela devrait aller vite maintenant.

La peur qui vient lui chatouiller les entrailles, sans raison pourtant, est ancestrale. Il fixe cette ombre qui n'existe pas et, malgré lui, recule. Il heurte alors l'imposante valise placée derrière lui, perd son équilibre et emporte le bagage avec lui dans un grand fracas. Il tombe lamentablement aux pieds de la vieille. Sa tête heurte le bord du banc, sa veste se déchire, son ego saigne abondamment.

Il se relève tant bien que mal, douloureusement. Il redresse la valise. La vieille n'a pas sourcillé. Elle le regarde

tranquillement. Il s'époussette aussi dignement que possible, reprend son sac à dos et sa mallette, ouvre la bouche, comme pour parler, puis la referme, mortifié. Il part à grandes enjambées. Il ne se retourne pas.

Elle ne le regarde pas partir. Elle attend de longues minutes. Elle sort un carnet et un crayon de la poche extérieure de sa valise. Elle l'ouvre vers le milieu, humecte la mine de sa langue desséchée, barre le nombre "17" inscrit en haut d'une des pages et inscrit, d'une écriture ronde et ample, "18".

Elle s'autorise un sourire, un rictus qui déforme le coin de sa bouche. Elle trompe son ennui comme elle peut mais il faut dire que, franchement, les jeunes d'aujourd'hui n'ont vraiment pas les pieds sur terre !

Cédric GUILLERAY

## L'ODYSSÉE DE LA T.N.T.

*- Serge, à table, j'ai mitonné des pâtes aux chanterelles avec du jambon à l'os, active-toi, il est 19H55.*

Si les mots ont un sens, mitonner des pâtes me semble un peu excessif, à moins qu'elles ne soient trop cuites. Soyons indulgents, aujourd'hui c'est la fête, l'odyssée, le début d'une épopée, d'une aventure, alors pas de commentaires ; et puis des sucres lents pour éviter l'hypoglycémie et les crampes, c'est une bonne idée.

Comme la soirée s'annonce festive, je me suis arrêté chez un caviste. Il m'a conseillé un Corbières 2008 de chez Gilbert Dubillard a-t-il précisé, comme si je connaissais tous les vigneron de France... c'est vrai que je préfère la route des vins du Languedoc à celle des châteaux du pays cathare.

*- Deux verres chacun a déclaré Blanche - pas plus et elle a fait un trait sur l'étiquette pour marquer le niveau.*

Je me suis préparé un granité pommes-vodka pour faciliter la digestion.

*- T'es sûr Serge que c'est bien France 2 qui retransmet*

*- Oui, j'ai vérifié sur Télé7 jours.*

Nous effectuons quelques mouvements de relaxation : inspiration, expiration, gênuflexion, complétés avec des abdos fessiers et des étirements, enfin les bases d'une bonne condition physique.

Pour éviter le chaos, l'agitation, et les raseurs, nous avons fermé les volets, éteint la lumière, nos mobiles, débranché le téléphone et coupé l'eau et le gaz.

Par sécurité, nous avons aussi acheté un 2ème poste de télé au cas où le premier serait défaillant.

Nous sommes habillés confortablement, des vêtements amples et chauds. Blanche porte une robe écossaise en tweed qui lui tombe juste au-dessus du genou. Elle a de belles et longues jambes. C'est pour elles que j'en ai pincé il y a quelques années.

Blanche de son nom de jeune fille s'appelle Typpex, c'est l'un de ses aïeux qui a inventé le correcteur liquide à la fin du 19ème siècle.

Tous les pools de secrétaires l'utilisaient - 300 000 flacons de 20ml vendus par an et ce uniquement en France

Son grand père avait ajouté un adjuvant au produit afin qu'il dessèche plus rapidement si la secrétaire oubliait de refermer le flacon.

Pour doper les ventes, y a pas mieux que les « gourdasses » aimait-il à répéter.

Cruauté du sort, j'ai démarré ma carrière chez IBM en vendant la machine à écrire IBM 196C qui allait sceller le destin de la famille Typpex. Elle avait une boule de 96 caractères avec option de correction, celle qui « corrige les fautes » martelait la publicité. Les fonctionnalités de l'Ibm ont tué le typ pex et la rente de ma belle famille.

Je m'égare.

Nous sommes prêts, concentrés, dans l'attente du tirage de l'Euro Millions à 22H30.

La cagnotte est de 210 millions pour l'heureux gagnant insiste France Info.

Blanche pense qu'il n'y a pas surabondance de termes à associer heureux et gagnant ; mais à partir de quel montant doit-on associer l'adjectif heureux à gagnant : pour 10€ de gain, 1000, 100000, 1 million, plus ?

Si je vois une pièce de 1€ par terre, je la ramasse et je suis content ; c'est un début de piste pour la réponse.

N'empêche que si avec 210 millions tu n'es pas heureux alors vite, débarrasse-toi du fric.

L'opérateur qui gère l'Euro Millions en Angleterre se dénomme Camelot1 Group Plc J'espère que l'on ne partagera pas le gain avec un « rosbeef ». Camelot, décidément ils méprisent l'euro les anglais.

Blanche a de bonnes sensations, la nuit dernière elle a rêvé que nous habitons en Belgique.

Nous avons fait un jeu simple, validé chez un buraliste loin de chez nous ; ainsi nous ne serons pas importunés par le voisinage, sinon le risque est grand d'avoir plus d'amis que sur Facebook.

20H50, Blanche prépare notre sac de voyage pour monter à Paris : Le N° de téléphone, l'adresse et heures d'ouverture de la FdJ - et un plan du métro, ce n'est pas parce qu'on dispose de 210 millions d'euros que nous devons commencer à gaspiller. L'original du billet gagnant est emprisonné dans du papier ignifugé... on ne sait jamais.

Nous sommes rassurés car il y a un soutien psychologique pour le gagnant. L'appui d'un professionnel, un doctorant, spécialiste des chocs posttraumatiques. Il va nous écouter, nous soutenir dans notre nouvelle vie : en premier accepter l'ISF, et puis allongés sur son divan, doucement il nous préparera à faire le deuil de 18 ans de Crédit agricole ; il nous expliquera le rôle d'une « Private Family Banking ». Le service y est plus pointu et diversifié que chez un conseiller en gestion patrimoniale.

Le seul point qui m'inquiète, c'est si des troubles, voire des pannes de sexualité peuvent sourdre. C'est moi qui ai abordé le sujet. Blanche est ingénieur atomiste ; l'abstraction et l'axiome, c'est son univers.

*- Hiérarchisons nos priorités et depuis Fukushima chez*

*Areva, nous maîtrisons la gestion des sinistres. Nous mettrons en place un plan de secours et pour te tranquilliser j'ai écrit des procédures de plan de continuité d'activité.*

*- ET N'OUBLIE PAS DEUX CENT DIX MILLIONS, SERGE.*

*- Oui, mais tout de même 210 millions ça tape sur le système, donc!!!*

Hier soir la FdJ a organisé une avant-première pour fêter l'événement. Elle a invité des leaders d'opinion dans un club très chic de la place des Vosges. Un moment nous avons craint une manœuvre genre « délit d'initiés ». Nous avons vite repris le dessus. Blanche a de la résilience, moi un peu moins alors j'ai repris un verre de Corbières.

*- Restons discrets, on ne prévient pas la famille, enfin pas tout de suite.*

Nous avons mis tous les atouts dans notre jeu, nous nous sommes préparés comme le Président de la République pour une conférence de presse, sauf que nous n'avons ni conseiller ni coach. Je fais entièrement confiance à la méthodologie de Blanche et elle à mon bon sens.

Nous sommes tous les deux des compétiteurs et avons vécu à l'étranger, concourir avec des joueurs de 9 pays, ça nous stimule.

Comme Opus numerus, nous avons joué le 5 12 33 44 2 et en étoiles 1 et 7.

- Serge, tu as bien mis le Perrier-Jouët belle époque au frigo? Oui - Tu as vérifié que la bouteille est à bonne température? Oui.

Je prends un verre d'eau, le trac et l'anxiété me dessèchent la gorge.

210 millions, c'est 3 Airbus 320 qu'ils ont dit à la radio, mais à quoi bon - déjà que je n'ai pas mon permis de conduire - et puis il conviendrait de construire un hangar et une piste d'atterrissage de 3 kms de long sur 500 m de large

et de toute façon les écolos refuseront jusqu'à la Saint-Glinglin.

*- Restons discrets, on ne prévient pas la famille, enfin pas tout de suite.*

*- Tu l'as déjà dit Serge, ne sois pas égoïste, sans-cœur.*

21H30, nous avons coupé le son de la télé, Blanche feuillette une revue sur les cures de bien-être - Moi je lis Bien Vivre sa Retraite. Il ne manquerait plus qu'on fasse un AVC. Etre contraints de prendre un coach de fin de vie, quelle horreur. Je chasse ces pensées négatives en jouant au solitaire sur ma tablette.

À 22H00, Blanche a mis dans le lecteur un CD de Beethoven: Ode à la joie symphonie N°9, la version de l'orchestre philharmonique de Vienne un enregistrement de 1983, l'année de notre mariage.

*- Nous devons mettre tous les atouts de notre côté dit Blanche. Nous planons, flottons.*

22H30 générique et début du tirage du super-jackpot de 210 millions annonce l'animatrice qui doit sortir de l'institut Bronzer sans Soleil.

*- Éteins la télé Serge, allons nous coucher et rêvons encore un peu... et en attendant tu mets l'alarme du réveil pour 6H15, tel est... notre lot.*

Bernard LE PÉNIEC

## **EN ATTENDANT LA NUIT POUR MOURIR \*\***

De mon sixième étage, accoudé au balcon, je contemple la foule qui déambule dans la rue. Il est neuf heures du matin, le temps est superbe. Les gens ne sont pas pressés: C'est le samedi qui suit le jeudi de l'ascension; ils flânent paisiblement en famille dans ma rue piétonne... je ne peux pas sauter maintenant.

Je ne peux pas sauter, il y a trop de monde. Je risque de tomber sur un passant qui ne m'a rien fait et je risque de le tuer; cela serait un effet collatéral désastreux. De plus, ma chute pourrait être amortie par ce passant et, au lieu de mourir sur le coup, j'agoniserais plusieurs heures ou plusieurs jours avant de trépasser. Je risque même - ce qui serait le comble du ridicule - de me retrouver tétraplégique et cloué dans un fauteuil roulant. Je sauterai ce soir quand il n'y aura plus personne.

\*

Je referme la porte-fenêtre, je me laisse tomber dans un fauteuil et je me laisse envahir par des pensées noires: Tout va de plus en plus mal et chaque coup du sort est plus rude que le précédent: je n'en peux plus.

Impossible de trouver du travail: Mon master de psychologie appliquée à l'apprentissage ne me sert à rien. Ma correspondante du pôle emploi s'est pourtant démenée pour essayer de me faire entrer dans un organisme de

formation continue: elle l'a fait en vain! J'ai tenté directement ma chance auprès d'éditeurs de livres parascolaires: je n'ai même pas eu de réponse.

Depuis septembre de l'an passé, je survis en donnant des leçons particulières à des collégiens et à des lycéens du quartier. Le bouche à oreille a très vite fonctionné et je reçois une quinzaine d'élèves dans mon studio du sixième étage sans ascenseur. Ma pédagogie doit être efficace mais mes honoraires me permettent à peine de subsister et les vacances approchent.

Maryse que j'ai rencontrée à l'université pendant qu'elle menait de front une licence de droit et une licence de lettres modernes et qui a très vite partagé mon studio, n'a pas eu beaucoup plus de chance que moi dans sa recherche d'emploi: quelques CDD à temps partiel, pour faire du secrétariat dans des cabinets d'avocats ou dans des agences immobilières! Son rêve aurait été de devenir « écrivain-public », d'aider les gens dans leurs démarches ou dans la rédaction de leur courrier. Mais il aurait fallu de l'argent, de la publicité, un local, du matériel informatique. Autant dire que c'était tout aussi impossible que la création d'une école parallèle dans laquelle j'aurais appris à mes jeunes clients l'art d'apprendre autrement. Maryse m'a quitté il y a trois semaines pour rentrer chez ses parents.

Maryse, mon amour! Si elle savait ce qui vient de m'arriver! Ma propriétaire qui habite au deuxième étage m'a envoyé une lettre recommandée m'informant de la résiliation de mon contrat de location pour le trente juin. Elle m'a expliqué qu'elle s'était fait houspiller au cours de la dernière assemblée des propriétaires parce que « son locataire » recevait beaucoup de monde et exerçait une activité professionnelle interdite par le règlement de copropriété. Je n'ai pas osé envoyer un message à Maryse pour lui dire que j'allais devenir SDF!

\*

Je quitte le studio et je dévale les six étages. Je salue le couple du troisième étage, un peu gêné, j'ouvre la boîte aux lettres... une lettre d'une maison d'édition... Encore un refus, sans doute : pas dans la ligne éditoriale... regrets... manuscrit gardé un mois avant destruction ! Sur les conseils de mon directeur de mémoire de fin d'études, j'avais rédigé un livre intitulé « petit guide de pédagogie parentale... lui faire apprendre autrement. » Quatre envois... trois refus. Je mets l'enveloppe dans ma poche sans l'ouvrir.

Antoine, le patron du bar-tabac loto m'accueille chaleureusement. Je m'installe au comptoir pour bavarder avec lui et... pour payer un peu moins cher mon « café noir et pain-beurre. »

- Un grand café ?

- Oui, comme d'habitude.

- Tu as des nouvelles de Maryse ?

- Oui. Elle est chez ses parents... Elle les aide dans leur petite exploitation maraîchère.

- Et... elle te manque ?

- Oui, mais on ne s'en sort pas.

- Courage... ça va bien finir par s'arranger. Hé ! Qu'est-ce qui se passe ?

On entend des cris dans la première salle... Un type cagoulé apparaît et crie :

- Tout le monde à plat ventre... sauf le patron qui pose ses mains sur le comptoir. Mon pote s'occupe de l'autre salle... La caisse, les timbres, les cartes à gratter...

Antoine est livide. Je trempe mon pain-beurre dans mon café brûlant. Le braqueur agite son arme sous mon nez et crie :

- Hé ! Vous avez compris ?

- Compris quoi ?

- J'ai dit « à plat ventre, par terre. »

- Et alors ?

Le type s'étrangle de rage :

- Vous savez ce que c'est, ça ?
- Un révolver.
- Obéissez, nom de Dieu !
- Non... mon café va refroidir.

Antoine intervient :

- Pierre, ne fais pas l'idiot. On va lui donner ce qu'il veut, ça n'a pas d'importance.

Il ne peut pas savoir que j'ai décidé de disparaître... partir en héros imbécile, c'est une solution : Maryse n'aura pas de remords. Le malfrat agite toujours son arme. Je prends ma grande tasse de café brûlant et je la lui balance dans les yeux, juste dans la fente de la cagoule. Il pousse un hurlement, essaye de se frotter les yeux de la main gauche ; j'en profite pour lui saisir le poignet droit et je le force à tirer vers le sol... dans son pied droit ! Je lui tords le poignet, lui arrache son arme et je lui en balance un grand coup sur le crâne. Il s'écroule.

J'interpelle François :

- François, tu fais dans les cent dix kilos alors assieds-toi sur monsieur... je vais parler à son pote.

Le cas du complice est vite réglé : il me tourne le dos, un coup de crosse sur le crâne l'anéantit et un client corpulent s'assied sur lui. Ça devient fastidieux. On appelle police-secours. Il y a un tumulte invraisemblable. Tout le monde me félicite pour mon sang-froid et pour ma bravoure. Oui, mais ma tentative d'euthanasie active est ratée !

Antoine ne sait pas comment me remercier. Je l'interromps :

- Bon ! ça va ! Donne-moi un autre café pain-beurre... ça m'a donné faim, cet intermède.
- Tu as été formidable.
- Bah ! Tiens, il y a des tickets-cash qu'il a fait tomber par terre.
- Prends-les.

- Eh bien, voilà. Ah ! quatre euros... dix euros... hé !

Je reste sans voix :

- Antoine... je... je... regarde !

- Cinq cent mille euros... Je prévient la française des jeux. Quelle journée, un braquage et un cash ! Tu paies le champagne ?

- Oui, si tu me fais crédit.

C'est la folie dans le bar. Je range précieusement mon ticket-cash. On a promis à Antoine la remise du chèque dans le bar-tabac-loto. Mardi, avec presse, photographes et... champagne.

\*

Il est onze heures. J'ai réussi à m'extirper de la foule qui avait envahi le bar d'Antoine. L'agent immobilier, après avoir écouté mon souhait, sourit :

- J'ai exactement ce qu'il vous faut, un ancien magasin au rez-de-chaussée. On peut y mettre votre salle de cours, le bureau d'écrivain-public et une salle d'attente. Au-dessus, il y a un trois pièces, le loyer est raisonnable. C'est à cinq cents mètres du lycée et à huit cents mètres du collège. On y va ? C'est dans le quartier.

L'affaire a été vite conclue. Le contrat sera prêt pour la semaine prochaine. En rentrant, j'ouvre mon enveloppe. L'éditeur se déclare intéressé par mon livre et se propose de l'éditer à dix mille exemplaires. Il attend mon appel pour convenir d'une rencontre et pour la signature du contrat.

Avant de rentrer, j'envoie un message à Maryse :

- Reviens... je t'en supplie, je ne peux pas vivre sans toi. J'ouvre la porte. Maryse est là, rayonnante :

- Je viens de recevoir ton message, mais j'étais déjà arrivée... Je ne pouvais pas rester loin de toi. On va continuer de galérer à deux... J'ai accepté le poste de caissière à mi-temps au Simply market et j'ai apporté de quoi manger pour plusieurs jours.

- Simply market, pas question.

- Mais Pierre, il faut bien que...

- Non. J'ai d'autres projets, ma chérie.

- Ah! Et je peux savoir les raisons de ton fou-rire?

- Oui, bien sûr. Pour commencer, je suis allé prendre un café-pain-beurre chez Antoine... il me restait un billet de vingt euros et puis...

Je ne vais quand même pas lui raconter que je m'étais levé trop tard pour... sauter dans la rue, et que j'attendais la nuit pour mourir.

Pierre LECOQ

## EXPECTANTOPHOBIE

Marielle arriva à neuf heures précises au cabinet de consultation du Professeur Savoy. Ce dernier la fit entrer immédiatement dans son bureau. Il ne connaissait que trop bien le mal dont souffrait la jeune femme et ne voulait pas lui infliger une nouvelle crise *d'expectantophobie*. L'éminent maître en médecine psychiatrique avait lui-même proposé le nom de cette pathologie après avoir longtemps cherché, en vain, dans les revues médicales, les congrès et sur internet, des cas semblables à sa patiente. Du latin, expectantes, pour attente.

Son master professionnel de Sciences Po Paris en poche, Marielle avait obtenu dans la foulée et sans aucun piston une place d'éditorialiste au journal Le Monde, poste qui récompensait généralement les plus brillants rédacteurs après des années d'expérience. Là encore, elle s'était distinguée par du jamais vu dans la profession. Ses articles étaient publiés dans les premières pages du quotidien. Ils analysaient et mettaient en perspective des événements d'actualité ou les dernières tendances sociétales avec une justesse qui séduisait unanimement des lecteurs de toutes origines sociale, raciale ou politique.

Jusqu'à ce que la destinée de Marielle chavire...

Elle s'était levée à l'aube et attendait son taxi, sous une pluie battante, devant la porte de son immeuble. Taxi qui devait l'emmener à Roissy pour assister à la Conférence des Nations Unies sur le Développement Durable de Rio. Le chauffeur, arrivé dix minutes en retard la ramassa sur le trottoir, en pleine crise de tachycardie et semi-inconsciente. Elle se retrouva aux Urgences de l'hôpital Cochin, resta en observation plusieurs jours pour y passer une série d'examens dont les résultats ne permirent pas d'expliquer la raison de son malaise. Les médecins conclurent à un épuisement professionnel et lui prescrivirent un arrêt maladie d'un mois.

Marielle décida de prendre enfin le temps de vivre, de s'occuper d'elle, de se faire plaisir : coiffeur, esthéticienne, shopping - y compris le tour des concessionnaires automobiles pour s'acheter une nouvelle voiture -, restos et cinés avec des ami(e)s perdus de vue. Sa liste était longue ; elle allait devoir faire des choix et mettre des priorités dans son programme de bien-être !

Très vite, les troubles recommencèrent. Pourtant elle se sentait détendue, ne courait plus du matin au soir, se levait tard, sans impératifs horaires à respecter. Mais c'était justement quand elle ne faisait rien que les crises se déclenchaient : attendre son tour au bac à shampoing chez la coiffeuse, attendre à la caisse d'un magasin ou du cinéma, attendre l'arrivée du serveur au restaurant, bref, attendre n'importe qui, n'importe quoi, n'importe quand étaient devenus des moments insupportables. Une première bouffée d'angoisse l'inondait, suivie très vite par des sueurs froides, des serpents dans le ventre, des mouches dans les oreilles. Elle redoutait plus que tout l'arrivée des palpitations cardiaques incontrôlables l'entraînant vers la perte de conscience. Les crises devenaient de plus en plus fréquentes

et invalidantes. Marielle retourna consulter et son médecin constata en direct l'état problématique de la jeune femme, tombée inconsciente de sa chaise dans la salle d'attente bondée. Nouvelle hospitalisation pour des examens complémentaires, transfert en psychiatrie, suivi d'une longue convalescence sous fortes doses d'anxiolytiques.

Six mois s'étaient écoulés depuis l'apparition de la maladie de Marielle. Un nouvel éditorialiste avait pris le relais dans *Le Monde*. Maintenant que son état se stabilisait sous l'effet des drogues, elle avait entamé une thérapie comportementale avec le Professeur Savoy. Marielle n'avait rien perdu de sa volonté; elle voulait s'en sortir, décoder l'origine de sa phobie, comprendre ce qui lui était arrivé, pourquoi et comment. Les anxiolytiques étaient efficaces, mais la rendaient somnolente. Pour ses rendez-vous de psychanalyse, elle réduisait volontairement les doses, souhaitant se donner toutes les chances de fouiller les recoins cachés de sa mémoire. Du coup, elle redevenait phobique à l'attente, au bord des crises d'angoisse à chaque temps mort. Tout était devenu si compliqué à gérer au quotidien: elle préférait venir à pied plutôt que de devoir attendre le bus ou le métro ou s'arrêter à un feu rouge. Elle prenait le premier rendez-vous de la journée et arrivait pile à l'heure pour s'allonger sur le divan du Professeur Savoy qui l'attendait avec un sourire d'encouragement.

Il l'avait questionnée longuement sur son enfance et son adolescence, sans mettre à jour, ni souvenir traumatique, ni conflit intérieur en lien avec l'expectantophobie. Fille unique, Marielle avait grandi entourée de l'amour de ses proches, dans une famille équilibrée et attentionnée. Son parcours scolaire dans les établissements privés de son quartier avait été un long fleuve tranquille. La jeune femme avait vécu plusieurs aventures amoureuses, des flirts sans

conséquences. C'est elle qui avait rompu à chaque fois, préférant la liberté en attendant de rencontrer le grand Amour de sa vie. Là encore, pas d'attente impérieuse : elle vivait très bien sa situation de jeune célibataire dynamique et indépendante.

Ces séances rendaient Marielle encore plus consciente de l'irrationalité de sa peur, la laissant prostrée dans sa souffrance à chaque fin de rendez-vous. Le thérapeute ne voulait pas rester sur un échec. D'une part, sa fierté personnelle était en jeu. Il avait publié dans une revue médicale prestigieuse une étude de cas décrivant l'expectantophobie et avait reçu en retour des courriers de confrères sceptiques, suggérant qu'il cherchait à se faire de la publicité sur le dos d'une pauvre fille. D'autre part, il n'était pas insensible aux charmes de la belle Marielle et souhaitait vraiment l'aider à guérir. À la recherche d'un ultime indice, il eut l'intuition de télécharger sur le net tous les articles de journaux que sa patiente avait rédigés au cours de sa courte expérience professionnelle.

Tâche titanesque ! Il fut sur le point d'abandonner plusieurs fois, persuadé de perdre son temps, proche de la crise nerveuse. À quatre heures du matin du deuxième jour de recherche, il renversa le verre d'eau qu'il venait de remplir, inondant largement son bureau. Et le déclic apparut : mais oui, c'était clair comme de l'eau de roche !! Fébrilement, il épongea son bloc note et nota une série de mots. Tous en rapport avec l'eau, au sens propre ou figuré. Il laissa un message sur le répondeur de la jeune femme, qu'elle vienne à la première heure le lendemain. Excité et heureux, il s'endormit en pensant à elle : il avait peut être trouvé la clé de ses angoisses.

Quand la jeune femme arriva dans son cabinet, il lui

tendit la longue liste : source, rivière, fleuve, océan, plongée, noyade, bénite, claire, libre, douce, fluide, purification, larmes, écume, sueur, vague, etc...

- Oui, et alors? Quel rapport avec moi?

- Ce sont vos mots, Marielle. Les mots qui reviennent en permanence dans vos articles. Qu'en pensez-vous? Quelle goutte d'eau a fait déborder le vase?

Marielle resta muette. Le tic-tac régulier de l'horloge attendait calmement. Le professeur poursuivit :

- Je crois me souvenir qu'il pleuvait des trombes d'eau le jour de votre première crise, n'est-ce pas? Que s'est-il passé ce jour-là?

Cette dernière réfléchit longuement, puis se troubla avant d'éclater en larmes.

- J'ai vu un chaton... un chaton mort, raide et trempé dans le caniveau. Sa fourrure était fauve, comme... comme...

- Comme?

- J'ai perdu un chaton quand j'avais quatre ans et demi. Nous étions inséparables. Au cours d'une balade en vacances il est tombé dans la rivière en jouant et a aussitôt disparu, entraîné par le courant. J'ai passé le restant du séjour à l'attendre sur le rivage... La voix de Marielle se cassa, les yeux rivés au tapis. Mes parents m'ont traînée de force dans la voiture pour rentrer à Paris à la fin des vacances. Mon père m'avait dit : « Il passera beaucoup d'eau sous les ponts avant de le revoir, mais il ne faut jamais perdre espoir ».

Marielle s'était tue, épuisée. Le professeur poursuivit :

- Vous l'avez attendu?

Elle releva la tête, incrédule de comprendre

... Si longtemps, si longtemps! Le cœur invariablement gonflé d'espérance, puis de tristesse. Des après-midi entiers d'attente, de faux espoirs sur les ponts de Paris, à guetter une boule de poils dans les flots. Je pensais à Mistigri sans arrêt, une véritable obsession : en faisant couler l'eau de mon bain ou la chasse d'eau, j'espérais secrètement le voir surgir des

canalisations...

Le professeur Savoy s'approcha, s'agenouilla, lui prit les mains. Marielle n'offrit aucune résistance. Une immense envie de soupirer, de se laisser glisser sur le tapis et de dormir la saisit. Pourtant elle ne quittait pas les yeux verts devenus si familiers, ce regard qui lui parlait de tendresse, de douceur, d'un ailleurs enfin possible.

- Vous n'allez plus attendre maintenant, Marielle, vous allez vivre !

Elle lui sourit.

Pascale MAUVAIS

## LES DEUX FOURCHETTES

Dans toutes les cuisines de tous les restaurants gastronomiques, les passions dévorantes de quelques artistes incompris, amoureux fous des épices et des légumes anciens, les poussent inconsidérément à trouver encore et toujours des mélanges audacieux et des textures téméraires, pour briller plus que les autres dans le petit monde déjà étincelant des chefs...

Mais une fois par an, dans ce pauvre vieil hexagone qui ne demandait rien à personne, c'est la panique collective, l'anxiété folle, le grand chambardement, l'angoisse sourde et l'alarme générale chez les artistes de la gourmandise de haute volée.

On tremble autour des pianos, on transpire du côté des courgettes violon, on pleure en épluchant les oignons grelots, on s'alarme beaucoup en recomptant les flûtes, on s'embrouille en triant les trompettes des morts, on geint pitoyablement en écosant les flageolets, on frôle la consternation en essuyant la batterie de cuisine.

La brigade entière, qui devrait orchestrer ce repas de sa façon habituellement si remarquable, est tendue comme un fil à couper le beurre, chamboulée comme une poule qui trouve une pince à escargots...

La raison de tout ce remue-ménage, c'est que le chef attend incessamment la visite inopinée de l'inspecteur

forcément chafouin du fameux guide des vrais gourmets, qui pourra ou non lui remettre l'emblème tant envié de la réussite gourmande, le symbole tant espéré de la victoire sybarite, l'image même du triomphe gastronomique, symbolisés par les deux fourchettes du « *Gros et Mollo* », fabuleuse récompense d'une carrière dont rêve chaque nuit tout cuisinier digne de ce nom.

S'il ne les obtient pas, ces deux fourchettes, ce sera pour lui un déshonneur éternel, une opprobre sans fin, une indignité sans nom, une ignominie interminable, la honte à perpétuité, il n'ira plus qu'en rasant les murs.

Si on les lui accorde, en revanche, c'est la gloire assurée, les lauriers indubitables, le prestige établi, la notoriété irrécusable, la célébrité avérée, le renom garanti sur facture, des émissions télévisées, des espérances énormes de fortune en marche.

Depuis un mois déjà le pauvre chef dépérit, il sèche de l'intérieur comme une noix hors d'âge, il flotte dans sa belle veste blanche comme un haricot sec dans sa cosse, il s'étiole, il devient transparent à force de trop de pâleur.

Lui qui était si gourmand il y a encore quelques semaines, il ne mange plus vraiment, il grappille, il émiette, il picore...

Lui qui aimait tant le bon vin, il y a de cela quelque temps, il ne boit plus vraiment, il goûte à peine, il mouille un peu la langue, il *têtouille*...

Lui qui avait un sommeil de plomb, il n'y a pas trois semaines, il ne dort plus vraiment, il s'assoupit, il somnole, il s'éteint...

Pour avoir circonvenu financièrement un obscur employé du guide « *Gros et Mollo* », il sait désormais pertinemment que la visite des inspecteurs est pour aujourd'hui...

...et aujourd'hui, il ne se sent pas bien, il est vraiment très mal, pour ne pas dire au bord du gouffre !

Les ordres très stricts, très clairs, ont été donnés à tous sur

un ton solennel et avec une certaine componction par le directeur en personne, revenu spécialement pour cela tout bronzé d'un voyage professionnel aux Maldives.

Ils concernent tout l'éventail du personnel, du premier des premiers maîtres d'hôtel au dernier des plongeurs, celui des marmites, en passant par les principaux concernés, les cuisiniers.

Du tact, de la mesure, de la qualité, de la courtoisie, du professionnalisme, du sourire, de l'accueil, du talent, du soin, en résumé : de la classe, pas le moindre pet de travers !

Il y va de la réputation *ad vitam aeternam* de toute la maison.

Midi. Un couple un peu banal pour le style de l'établissement s'installe. Jeunes, à l'aise, le sourire. Lui, en jeans et tee-shirt sport, elle en bermuda et chemisette.

Ils commandent des plats différents, ne boivent que de l'eau et *s'entregoûtent* les mets à petites *fourchettées* gourmandes.

Mis en éveil, le chef de rang, un vieux de la vieille qui a perçu le manège dès le service de la mise en bouche alerte aussitôt la cuisine à grands roulements de grosse caisse...

Ce sont eux, aucun doute ! Le chef, pâlichon, se demande pour la millionième fois pourquoi il a choisi ce putain de métier et essaie en vain de garder l'esprit clair.

À une autre table, un trio d'homosexuels probables a posé en évidence un guide Michelin près d'une assiette. La cinquantaine grisonnante et un tantinet bleutée par reflets. L'œil partout...

Ils se font expliquer très longuement par un maître d'hôtel halluciné et fortement mal à l'aise les compositions exactes des diverses propositions de la carte, à grands renforts presque exagérés de battements de paupières, de mains retournées et de sifflements sur les " S ".

Le maître d'hôtel, catastrophé mais sûr de lui, annonce la triplète à la cuisine à grand fracas de trompette de

cavalerie...

Ce sont elles, il en est certain ! Le chef, pâlot, est en train de se dire que deux tables à soigner, c'est vraiment pire que la galère, qu'il aurait été quand même moins idiot d'ouvrir une épicerie.

Dans un coin opposé, deux couples d'âge mûr et relativement distingués choisissent soigneusement les vins et mettent le pauvre sommelier à l'épreuve tout en dialoguant complaisamment entre eux et à haute voix sur de précédentes expériences gastronomiques apparemment nombreuses et variées.

Le sommelier, perturbé par tant de savoir, persuadé que ce sont eux, dénonce les clients à la cuisine avec un vacarme de clairon et de cors de chasse...

Ces quatre-là en sont, il en mettrait son limonadier au feu ! Le chef est maintenant blême, trois tables, c'est quasiment Mission Impossible, il ne peut pas veiller à tout, pourquoi ne va-t-il pas de ce pas ouvrir une paillote en Corse ou un camion à frites sur une plage de Belgique ?

La brigade au complet est sur le qui-vive, sous tension, le chef est livide, presque vert, il travaille au radar, il est comme dans un brouillard qui lui trouble la vue.

C'est pire qu'un champ de bataille, cette foutue cuisine. De la casserole abandonnée partout, du fouet en pagaille, des poêles empilées, du torchon et de la toque volant dans tous les coins !

On surveille avec inquiétude la moindre *surcuisson* d'un dixième de degré.

On traque à la loupe la plus petite tache de sauce à la truffe sur la mirifique assiette. On guette en groupe le plus minuscule déplacement d'un brin de ciboulette savamment noué posé en garniture.

On soutient par la pensée le chef qui dispense d'un doigt inquiet la dernière pincée de poussière exotique en guise de signature magistrale.

Et puis, à peine la dernière assiette du dernier dessert enlevée, on revit enfin, dans cette atmosphère surchauffée et humide, dans cette ambiance oppressante comme celle d'un film de Hitchcock.

On reprend pied, on ose parler, on respire doucement, on rit un peu, on a pris dix ans.

Le chef va presque en titubant jusqu'aux toilettes pour se redonner un coup de jeune. Il en profite pour se changer, sa veste est à tordre, son tablier dans un état innommable. Lui-même, pour un peu, il se viderait avec l'eau du lavabo !

Le voici maintenant impeccable, si jamais on le demande en salle...

Et justement, on le prie de monter. Le personnel de service a les yeux au ras des chaussures, pas un d'entre eux ne veut ou ne peut ou n'ose croiser le regard implorant du cuisinier anxieux. Il comprend très vite pourquoi.

On lui désigne une table d'angle où est assise une dame assez âgée, passe-partout et presque insignifiante à cheveux roses, tailleur façon Chenil et grand sac fourre-tout bleu marine d'où elle sort un porte-cartes.

Elle prie gentiment le chef de s'asseoir et lui présente du geste auguste du semeur de semonces sa carte d'inspecteur du guide « *Gros et Mollo* ».

Il se sent d'un coup défaillir, il a l'impression de manquer d'air, il sent tout son sang s'évaporer, il voudrait que brusquement le sol s'ouvre sous son siège, qu'il y tombe très loin et que ça se referme très vite et qu'on l'oublie longtemps, longtemps, toujours.

Il va s'en aller, c'est sûr, demain il divorce, il quitte le pays, c'est décidé, il va s'engager dans la légion ou bien partir élever des bisons dans un coin secret du Canada, ou alors faire le pizzaïolo à Capri.

La mamie ouvre la bouche et lui crie :

« Lève-toi, chéri, c'est l'heure, tu m'as demandé de te réveiller tôt, c'est aujourd'hui que tu as la visite de

l'inspecteur « *Gros et Mollo!* ».

« Merde! », se dit le chef malpoli et embrumé, encore ce cauchemar, cette attente n'en finira donc jamais. Il voudrait mourir là, tout de suite, maintenant, dans son lit.

Car hélas, dans toutes les cuisines de tous les restaurants gastronomiques de cette vieille France qui ne cherchait qu'à vivre en paix, c'est l'alerte maximale chez les virtuoses de la gâterie professionnelle de grande qualité...

Bernard MOLLET

## UN INVITÉ

Vendredi. La brume tombe. Rose descend dans le jardinet qui borde la maison, le lieu l'accueille de ses senteurs humides. La jeune femme longe les allées, visite d'abord le cerfeuil, puis la menthe, la ciboulette, le thym et la tendre coriandre. Elle leur parle, les observe en souriant et de ses ciseaux d'argent prélève quelques feuilles. Ce soir, elle reçoit un invité.

Le vent est à l'est, il va pleuvoir. Sur sa langue elle dépose une feuille de menthe. Les escargots sont de sortie. Elle rentre dans la maison couverte de lierre.

Rose porte un tablier crème, garni de dentelles. Des fleurs bleues y sont cousues. D'autres fleurs, parfumées et fraîches, colorent la pièce. Elle a dégagé l'espace de la table et ouvre sur le pupitre son livre de recettes. Les blinis de châtaigne, c'est fait. Restent les feuilletés aux maquereaux, la soupe de melon et les biscuits au citron. La jeune femme ferme les yeux un instant, prend une profonde inspiration. Allons-y !

Rose arrange sur le plan de travail les ingrédients dont elle aura besoin, puis les ustensiles et les plats.

Elle commence par les maquereaux. Leur dos zébré de noir tranche avec le bleu, le vert et l'argent de leur peau. D'un geste elle les ouvre de la tête à la queue, puis retire entrailles et arête centrale. Au four, les poissons ! Pendant leur cuisson elle découpe des lamelles de citron, hache les

échalotes. Le jus pique ses doigts. La fâcheuse habitude de se ronger la peau autour des ongles lui est revenue à l'approche de cette soirée. Une manie de *vilaine petite fille*, comme dit sa mère.

Son invité, lui, a les mains soignées, aussi douces que son regard ; de grandes mains fines, délicates. Des mains d'artiste ? Il n'a rien de commun avec les autres hommes qui fréquentent le salon d'esthétique ; des vieux-beaux, précieux, quelques patrons qui vous pincet les fesses ou vous ignorent.

Au creux d'une casserole en cuivre elle fait fondre et roussir des échalotes au vinaigre. Une fois le liquide évaporé, elle les plonge dans un mélange onctueux de moutarde et de crème fouettée. Sel, poivre. Rose suce goulûment ses doigts puis enfile des maniques et récupère les poissons ; cuite, la peau des maquereaux est une soie qui se détache d'elle-même. Dans un bol, elle écrase les filets et fait pleuvoir le thym frais. Les parfums se mêlent, l'appétit monte dans son ventre.

Elle pose sur la table la pâte feuilletée qu'elle a commencée la veille. Sa préparation l'a ramenée loin en arrière, les dimanches avec sa mère... Rose, la petite assistante qui avait le droit de lécher le fond des plats et de manger le surplus de pâte. De petites lanières qu'elle dévorait sans économie...

La pâte feuilletée rejoint le four. Elle rapporte des bouteilles, un Sancerre pour le blanc, un Bordeaux pour le rouge. Elle n'y connaît pas grand-chose en vins, le remarquera-t-il ? Elle sort le tire-bouchon. L'ouverture des bouteilles ce sera pour lui, elle a entendu dire que les hommes en font une fierté. Toutefois il n'est pas du genre prétentieux. C'est un homme discret, aimable, qui prête à Rose une rare attention quand elle parle. Un homme à part. Depuis plusieurs mois elle attendait de trouver le courage de l'inviter. Est-il l'homme qu'elle a attendu toute sa vie ?

Elle respire les melons, rustiques et c'est le sud qui lui monte à la tête. – Il ne faut pas attendre plus, vous êtes mûrs à souhait! Le couteau fend, le sucre s'écoule, orange. La cuillère s'enfonce dans la chair comme on pénètre dans un rêve et ressort avec un léger bruit de succion. La pulpe se liquéfie sous les lames du mixeur. Des chapelets de bulles se forment, minuscules miroirs sphériques reflétant la cuisine, comme dans une image d'Escher. Elle les noie de Muscat et d'un soupçon de jus de framboise. Au fond d'une Russe, elle porte à ébullition sucre et eau, puis lève des billes dans le reste de melon. Lorsque tout est mélangé, elle verse la soupe dans deux grands bols blancs. – Vous voilà mariés! Pour célébrer les noces elle lance, en place de riz, une constellation d'étoiles, ciselées dans la menthe fraîche.

Elle ouvre un roman pour patienter. Avec un deuxième four, tout irait plus vite.

Sonnerie. La pâte est cuite. Rose entrouvre la fenêtre de la cuisine, recouverte de buée. Elle découpe quelques disques dans le feuilletage et les nappe de crème au maquereau. Abondance. Plusieurs niveaux séparés par une pâte croustillante aux teintes automnales. Le sommet est saupoudré de graines de sésame et de ciboulette hachée.

Rose est gourmande, résister lui demande un effort. Ne rien goûter, ne pas commencer à grignoter. Ne pas mettre les doigts dans l'engrenage, rester une *bonne petite fille*. Elle y met toute sa volonté, car elle devine qu'il sera mille fois meilleur de partager ces délices avec son invité.

Le plus dur est fait, à présent les biscuits. Elle casse des œufs et en sépare trois jaunes, ronds comme des soleils de Monet. Elle les travaille avec le sucre jusqu'à blanchiment, ajoute farine, beurre fondu et zestes de citrons râpés. Dans le saladier la neige des blancs d'œufs rejoint la danse, sur laquelle elle souffle une pincée de sel. La pâte versée dans les moules adopte des formes charmantes.

Rose ouvre le four; l'odeur qui s'en échappe est suave,

presque indécente. Son envie se mue en désir. Attend-elle son invité ou l'heure du dîner? Elle tire la grille et enduit les chapeaux des biscuits de beurre frais et de jaune d'œuf cru. Ensuite y dépose de minces triangles prélevés dans des lamelles de citron.

Dans la cuisine la température est montée. Une goutte salée perle au bout de son nez. Elle l'essuie et file se préparer.

Rose trempe un pied dans l'eau, terriblement chaude. C'est ainsi qu'elle aime ses bains. Elle s'immerge lentement dans le liquide mousseux et s'imagine au court-bouillon. Quatre-vingt-douze kilos de tendresse et de chair pâle. La teinte de son corps blanc vire au doux rose tandis qu'elle prend un bref moment de détente. Elle ne pense à rien. Quel bonheur! Ses cheveux flottent à la surface du bain. Deux îles pour genoux. Les murs se couvrent de vapeur. Mais déjà le minuteur sonne, elle ne peut plus reculer, les pensées qu'elle a pu garder loin d'elle se bousculent alors qu'elle se sèche. De quoi parleront-ils? Elle aurait dû faire une liste de sujets... Elle s'habille. Bien sûr qu'elle a été déraisonnable d'acheter ce petit haut; presque le tiers d'un salaire! Elle n'aime pas être jugée sur son apparence, mais ce haut ravive si bien la couleur de ses yeux. – Mes grands yeux de biche! Sa mère lui répète sans cesse: "Quand on n'a pas un physique facile, autant mettre le paquet sur ce qu'il y a de mieux."

La table est mise, impeccable. Elle sort du frigo deux flûtes de gaspacho, rouges et froides, des blancs de poulet et le ramequin bleu d'inspiration japonaise où repose la mayonnaise. Elle lève les yeux. Huit heures moins vingt-cinq. Son roman à la main, elle tente de lire, mais reprend dix fois le même passage. Impossible de se concentrer. Moins vingt, moins dix... Elle file se recoiffer devant le miroir de l'entrée. Moins cinq, elle réarrange la table, va butiner quelques graines de sésame restées sur le plan de travail.

Moins trois, moins deux, moins une... Son cœur bat fort.

Elle va à la fenêtre, scrute la route et les environs. Lorsqu'arrive huit heures dix, elle recommence à ronger ses doigts. Attendre est une douleur, mais elle refuse de lui en vouloir. Peut-être cherche-t-il l'adresse, une place où se garer? Elle patiente encore. S'est-il trompé de jour? A-t-elle donné une mauvaise adresse? Impossible, elle s'est tant appliquée à écrire lisiblement, dessinant chaque lettre avec élégance. Aurait-il perdu son invitation? Il lui vient à l'idée d'appeler mais n'ose pas. Peut-être a-t-il laissé un message? Elle écoute son répondeur. Rien.

Une demi-heure plus tard, elle finit pas craquer et compose son numéro. Le répondeur. Le répondeur. Le répondeur encore.

Elle pousse un cri en s'apercevant qu'elle a porté un blanc de poulet à sa bouche. Deux autres ont déjà disparu du plateau. Elle est prête à pleurer. Mon Dieu, elle voudrait s'enfoncer dans le feuilleté de maquereaux, disparaître dans les biscuits au citron. Elle pleure. Son ventre se tord, gargouille, elle passe la langue sur la nacre de ses dents et sent la salive emplir sa bouche.

Plus tard dans la nuit elle hoquette, les larmes ruisselant sans fin sur ses joues. Bouche pleine, ventre plein, les mains dans le plat, elle ne mange plus mais se remplit, bien que rien ne semble plus avoir de goût. Dans le four, quelques biscuits attendent leur tour. Plus jamais elle n'attendra l'amour.

Thomas PENIN

## DES LARMES DE CÉRAMIQUE

Ce matin, je l'ai regardée partir.

Mirela souriait et le vieux camion rouge tressautait de toute sa ferraille.

Un mythe, ce camion. Jamais en panne. Il passe partout, il se joue des ornières du chemin, et fait rouler les caïlasses sous ses énormes pneus. Il franchit à gué le torrent qui coupe la route les jours d'orage. Il fait jaillir de grandes gerbes d'eau sale des flaques après la pluie.

Elle avait l'air si vulnérable et pourtant si forte dans la vieille cabine rouillée. Autour de ses épaules, elle avait noué le châle brodé qui, plus encore que ses yeux en amande, dira son origine et son clan à ceux d'en bas. Dans les caisses de bois, nous avons soigneusement protégé les fragiles coquilles lovées dans leur nid de paille.

Je l'ai regardée partir et l'attente a commencé. C'est long une journée à organiser pour ne pas tourner en rond. Peut-être juste une question d'humeur.

L'écho des combats au loin s'est tu depuis longtemps. Aucune fumée ne monte plus de la ville. Depuis des mois maintenant, je ne me cache plus, tapi le cœur battant dans la resserre, pour guetter les petits groupes d'hommes sur la

route. Serbes ou Croates, frères ou ennemis, d'ici c'est impossible de distinguer.

La poussière s'envole encore du chemin, mais l'écho des chocs dans les nids de poule n'est plus qu'un souvenir. La cour de la ferme est redevenue un havre de silence. Le vide dévore tout l'espace. Il reste l'odeur du four avec, encore palpable, le bleu éclatant de la céramique tel qu'il s'est révélé, dans toute sa splendeur, à l'ouverture. Le reflet de ses ondes mordorées m'habite encore.

Je vais rester là, jusqu'au retour de Mirela, assis sur le banc, à l'ombre du vieux marronnier je vais l'accompagner de tout mon corps immobile.

Avec ses mains magiques et ma tête folle, nous avons mis au monde une étrange merveille. Un vieil homme tourmenté, une jeune veuve silencieuse, nous avons été les artisans d'une alchimie mystérieuse. Nous avons fait un pacte avec la terre et le feu.

Midi. Il fait chaud. Mirela est loin maintenant. Elle va pousser la lourde porte de bois du magasin général, le carillon l'accueillera de son bonjour tintinnabulant.

Bientôt des mains tendues caresseront les précieuses bulles vernissées, le fruit de notre gestation mystérieuse. Des femmes appelleront d'autres femmes. Pendues à des fils, dans les maisons, nos larmes bleu et or frémiront au moindre souffle d'air. Les enfants et les hommes seront émerveillés par leur transparence et leur chant ténu. Elles seront les traces de nos peurs, le chant de ceux que nous avons aimé, le signe des liens encore possibles.

Nous avons mis des mois pour atteindre enfin l'exacte représentation de notre rêve. Derrière le four, le monticule des coques brisées témoigne de nos essais fiévreux. Nous

avons extrait des brouettes entières de la fine terre blanche de la colline, nous avons modelé mille fois des formes trop audacieuses et trop fragiles et guetté pleins d'espoir la surprise, à l'ouverture de la porte du four.

L'émaillage et la mystérieuse fusion des couleurs nous ont, à chaque fois, remplis d'humilité. La chaleur avait opéré d'incroyables transformations sur nos tentatives maladroités, sur nos dessins et sur nos figures de plus en plus audacieuses.

Nous n'avons pas vu passer ce deuxième hiver, dans l'atelier où nous devons maintenir la température en entretenant le poêle. Pas trop chaud, pour ne pas dessécher la terre, mais suffisamment pour éviter de laisser geler les pâtons humides. Nous avons les mains crevassées, les engelures nous faisaient souffrir le martyr. Souvent, nous rentrions dans la cuisine longtemps après la tombée de la nuit, pour nous réchauffer d'une soupe brûlante, avant de nous effondrer de fatigue. Nos visages et nos cheveux étaient poudrés de blanc, nos vêtements raidis de terre séchée.

Le printemps nous a surpris par sa lumière et l'allégresse des petits matins. La douceur de l'air a calmé notre fièvre, les arbres gonflés de sève, les premiers narcisses au bord du puits, ont donné à nos gestes une sorte de plénitude.

La terre s'est faite plus docile, nos mains plus caressantes, nos yeux plus sensibles aux nuances subtiles des verts et des bleus mélangés d'or.

L'eau de la fontaine, libérée de sa gangue de glace, s'est remise à chanter dans le petit bassin, berçant notre sommeil et nourrissant nos rêves d'images que nos mains transmettaient à la terre.

Mirela chantonnait, donnant au tour un rythme syncopé. Des mésanges, curieuses, nichaient au coin du mur. Elles

s'étaient habituées à nos mouvements sous l'auvent. Elles voletaient sous la treille parmi les ébauches de terre blanche en attente du verdict, sans pitié, de la cuisson.

La perfection nous a surpris hier, au défournage. Quelle conjonction de forme et d'humidité, quel mariage subtil de couleurs et d'émaux avaient donné naissance à ces cloches si fines, presque transparentes dans la lumière? Nous osions à peine les sortir du four, les mirer dans le soleil, les faire sonner du bout de l'ongle.

Et maintenant j'attends. Les ombres s'allongent sur le gravier de la cour.

Nous aurons besoin des provisions ramenées du marché. Il n'y a presque plus de sel, ni de farine, ni de poisson séché. Les vers ont dévasté les lentilles gardées pour semer. Avec la vente des poteries, Mirela pourra acheter de quoi tenir jusqu'à l'hiver. Elle ramènera des couleurs aussi.

Je ne me suis pas approché de la ville depuis presque deux ans maintenant.

En octobre j'avais fui à pied. Dans ma rue toutes les maisons brûlaient. Les amis d'hier s'étaient mués en voisins remplis de haine. Dans le vide soudain de la cour j'entends de nouveau les hurlements, le fracas des meubles jetés par les fenêtres, le crépitements des flammes, l'effondrement des toitures.

J'avais erré, pendant des jours, cherchant dans les rues mon fils Sacha, ma bru et leurs deux petits. Je les ai reconnus parmi d'autres, alignés sur des bâches, dans la cour de l'hospice. Je me suis terré dans la cave de l'immeuble, fou de douleur, en buvant l'eau qui suintait d'une canalisation dévorée de rouille. L'incendie m'a jeté dehors.

Dans la montagne, j'ai dormi dans des grottes, j'ai mangé des baies et des racines, j'ai lapé des flaques sous la mousse.

Quand Mirela m'a trouvé, je ne savais plus mon nom. Elle n'a pas posé de questions. Elle m'a nourri, j'ai coupé le bois, fendu les bûches, creusé le flan de la colline pour récolter de la glaise collante et lourde. Je porte les pantalons un peu courts de son mari, ses bottes usées. Je dors dans la cuisine, sous l'escalier.

Tout à l'heure j'ai nettoyé le four, rangé l'atelier, posé un linge humide sur le bloc de terre. J'ai cueilli une branche d'églantier pour le pichet bleu sur la table.

Pourquoi ne rentre-t-elle pas? Comment a-t-elle garé le camion en ville? Quelles mains ont palpé sans ménagement nos émaux si fragiles? Qui a besoin de si petites merveilles dans une ville dévastée par les guerres fratricides? Y avait-il un poste de garde au pont de pierre?

Il fait presque nuit maintenant. Je n'ai pas allumé la lampe. J'ai posé une couverture sur mes genoux et j'écoute le crapaud qui lance sa note monotone.

Sa cousine l'aura peut-être retenue pour le souper. J'ai peur des oncles trop curieux et des mots échangés autour de la table.

J'ai peur aussi des portes closes, des regards dans l'entrebâillement des fenêtres. J'ai peur des visages murés, de l'écho des pas furtifs sur les pavés, j'ai peur de la nuit qui s'étend sur la ville. J'ai peur qu'elle ne revienne jamais.

Je ne dormirai pas.

Le vent de la nuit s'est levé. Je l'entends passer dans les grands arbres, longtemps avant de sentir son souffle sur mes épaules. Il porte l'odeur des châtaigniers en fleurs. Avec Sacha et les petits, nous allions ramasser les châtaignes dans la forêt. Les bogues piquaient cruellement les petits doigts à travers les moufles. Le souvenir des marrons grillés, ruiselants de beurre, me fait pleurer tout d'un coup, à petits hoquets.

La lune apparaît doucement derrière la colline, baignant la cour de son blanc laiteux. Derrière le four les débris de faïence brillent faiblement. J'en recueille les plus petits éclats et, à genoux sur le sol de la cour, je compose une mosaïque multicolore, un chemin dans la nuit, des balises de lumière minuscules. Comme des étoiles dans le ciel pour guider Mirela.

C'est le matin. Le soleil de Croatie se lève et illumine peu à peu la cour de la ferme. Il caresse le dos d'un vieil homme endormi sur le sol, le visage posé sur un puzzle d'émaux verts, bleu et or. Des larmes ont tracé des chemins sur ses joues salies.

Au loin, sur la route dans la vallée, la poussière annonce l'arrivée d'un vieux camion rouge.

Catherine PIN

## **LAISSEZ-VOUS GUIDER...**

Il est 20 heures. La ville se recueille dans la lumière spectrale des écrans.

Je me prépare.

Mes pantoufles de feutres glissent sur le sol. J'exerce mes talents de ténor en toute quiétude.

J'ai devant moi quelques heures à tuer. Je m'installe.

J'habite un modeste pavillon de banlieue, cerné de tours inesthétiques, mais je jouis cependant d'un privilège peu commun de nos jours : je possède une cheminée.

Après avoir soigneusement lavé, essuyé, rangé, la vaisselle, j'ai classé le courrier, essentiellement des factures. J'ai enfermé quelques menues babioles dont je ne supportais plus la vue dans un carton que j'ai disposé ensuite au pied du container.

Les voisins ont pu percevoir, en observant mon sourire, un signe évident d'enthousiasme.

J'ai rentré suffisamment de bois pour la nuit, et j'ai allumé un feu.

Les bûches ont commencé à crépiter, je me suis préparé à profiter sans modération du spectacle.

Je savoure à présent la volupté dévorante qui m'inonde.

J'emporte le combiné avec moi, loin de son socle. Comme pour m'avertir de sa vulnérabilité, il émet le petit babil synthétique de routine. D'un coup d'œil je vérifie que les petites barres remplissent bien tout l'intérieur du logo batterie.

Je m'assieds dans le canapé, me recouvre d'un plaid doux et duveteux, à côté de moi une boîte de chocolat m'aidera à tenir. Ce soir, je suis prêt, ma patience est sans limites. Je prévois sans pessimisme excessif qu'il me faudra quelques heures pour obtenir un correspondant. La semaine dernière, mon voisin, Paul Héraut, a obtenu la liaison après deux heures et demie d'attente, montre en main.

Je compose le numéro avec calme et application.

— Madame, Monsieur, bonjour. Vous êtes en relation avec un serveur vocal.

Voilà, le sort en est jeté, ça commence.

— Bienvenue sur le 33000. Pour plus de sérénité, et afin de permettre un traitement rapide de votre demande, laissez-vous guider par notre logiciel automatisé.

Veillez appuyer maintenant sur la touche étoile de votre clavier téléphonique.

J'obtempère.

— Veuillez composer le numéro de département de votre résidence habituelle.

Je me plie à la volonté de la voix.

— Veuillez composer maintenant les 7 chiffres de votre code personnel.

Je tapote les sept chiffres avec une certaine nonchalance et j'attrape un chocolat.

— Nous n'avons pas bien compris votre message, veuillez recommencer et composer les 7 chiffres de votre code personnel.

Je recommence.

— Si votre cas est « important mais pas urgent », tapez 1 ;

si votre cas est « urgent et important », tapez 2.

J'hésite.

La catégorie « important » ne fait aucun doute, mais, pour être honnête, l'urgence me semble plus discutable. Suis-je vraiment pressé ?

J'ai trop tergiversé et je comprends que j'ai été automatiquement orienté vers la catégorie « pas urgent. »

— Cet appel sera facturé 34 centimes d'euro la minute.

Je mets le haut-parleur, et je me lève pour alimenter le feu.

Musique.

Le Boléro de Ravel, sauce électro, tourne en boucle, comme une scie circulaire : cela m'agace.

Si l'enfer existe, il ressemble à une musique composée exclusivement pour l'attente.

J'accepte la souffrance, sans mot dire.

Un peu plus tard je me demande quelle est la musique idéale pour remplir sa feuille d'impôt, se soûler, construire un barbecue, conduire sa belle-mère à l'hôpital ? Devant quel film donner un premier baiser, un dernier baiser ?

J'alimente le feu.

À la fin de chaque crescendo orgasmique, la voix intervient :

— Le serveur « Hironnelle à la Demande », accessible à partir de n'importe quel téléphone muni de la touche étoile (\*), est accessible 24h/24 et 7j/7.

La voix monocorde glisse.

— Pour toute suggestion ou remarque, n'hésitez pas à nous envoyer un message.

Je dévore un chocolat.

Une heure d'attente, j'entre dans une autre dimension, seule l'assiduité incontournable à l'entretien des flammes et l'ingestion de griottes permet de retarder l'effondrement et l'éparpillement de ma volonté. La voix sombre dans le non-sens absolu. Dehors le vent souffle, les pigeons crient

famine.

Je nourris le feu.

Le Boléro remonte en transe. Décroît. Je souris dans le vide. — Vous trouverez des informations et des renseignements pratiques spécifiquement adaptés aux déficients en tapant sur la touche 9 de votre téléphone.

Le principe actif des mots semble réduit à néant.

Feu, chocolat.

Deux heures. Je fixe les écharpes rouges du bûcher. Les flammes, débridées, bondissent dans tous les sens

Troisième heure.

L'attente continue de me ravager en douceur.

Les flammes gagnent en délié.

La lumière est rouge, l'engourdissement total.

Quatrième heure.

Des feux follets foldingues, siphonnés, furieux, lèchent le combustible dans l'âtre.

À genoux devant la cheminée, sa main glisse doucement entre mes doigts.

Je m'abandonne à l'ordre des choses, tandis qu'un dernier fragment de ce qui était son corps disparaît, devient cendres.

Une voix humaine résonne alors :

— Bonsoir, commissariat du 33ème, que puis-je pour vous ?

Je regarde une dernière fois l'âtre où ma femme finit de se consumer.

Je trouve qu'il est finalement un peu tard pour des aveux.

Je raccroche.

Carine RICO

## DESSUS, DESSOUS

Il s'est réfugié dans un amas de ferraille qui contient son corps sans le contraindre. Il a repris son souffle et a commencé à compter. Il s'est promis de rallumer sa lampe-torche toutes les heures, pour garder le contrôle. Il s'est peut-être trompé. Il se demande si son estimation est exacte. Le rai de lumière blanche perce l'obscurité. Rien n'a changé depuis la seconde explosion. Tout est bouleversé. Pavel est seul. La peur l'a précipité dans les coursives. Il se retrouve là, sans trop savoir comment il y est arrivé.

Sept minutes de retard. Son estimation est erronée. Le temps a paru long. Il a ajouté des minutes. Une heure et sept minutes dans le noir! Encore combien d'heures et sept minutes avant... avant quoi?

Le silence s'est établi, après la seconde explosion, quand le Koursk s'est affaissé. La carcasse a gémi le temps qu'elle trouve son assise définitive. Et maintenant, c'est le silence. Pavel prend sa respiration et coupe la lumière. La première chose à laquelle il a pensé, après la panique, c'est sa lampe-torche. Il s'est lové contre une plaque de fer, a serré sur sa poitrine l'objet qui lui dispenserait une lumière qu'il devait économiser.

Pavel se demande à quoi il va penser. Il est inutile de vouloir gagner le neuvième compartiment, celui de la survie, en queue du sous-marin. C'est inutile. On ne viendra pas le

sauver. Il connaît trop bien la marine qui n'est plus soviétique, certes, mais qui reste la marine ; la hiérarchie n'a pas changé, elle conserve le goût du secret.

C'est la salive qu'il retient dans sa bouche qui lui rappelle la saveur des baisers d'Olga Ivanovna. Olga, sa chère Olga, sa femme.

Olga est arrivée dès qu'elle a appris la nouvelle. Rien d'officiel, c'est la radio locale, la radio libre de Mourmansk qui a annoncé le naufrage du Koursk. Severomorsk a beau être une ville fermée, les ondes passent par-dessus les barrages. Olga, pendant un instant, a regretté le système soviétique qui aurait censuré toute information sur un sujet aussi sensible. Elle n'aurait rien su et elle n'aurait pas tremblé pour Pavel.

Mais elle sait. Elle sait et elle veut qu'on lui dise la vérité. Officiellement. Elle veut entendre l'amirauté. Elle veut des précisions. Elle veut savoir s'il y a des victimes, des blessés, des morts. Elle veut entendre dire que des sauveteurs vont récupérer l'équipage du Koursk. Elle sait ce qu'elle veut.

Elle s'est précipitée contre les grilles du palais de l'amirauté. On lui en a refusé l'accès. Comme elle n'a nulle part où aller pour attendre, elle s'est assise contre le muret, face à la grande porte, face à la garde, dans la tiédeur du mois d'août. On lui a dit d'écrire ; elle a rédigé une lettre dans laquelle elle a précisé sa demande ; elle a précisé également qu'elle attendait dans la rue, et qu'elle ne partirait que quand on lui aurait dit ce que devenait Pavel, son mari, le premier-maître Pavel Mikhaïlovitch Bielinski. On lui a promis ; on lui a conseillé de partir ; on l'a menacée. Olga s'est assise ; elle a tiré son fichu sur sa tête. Des gens se sont regroupés autour d'elle. Quand la garde est sortie pour la chasser, des hommes et des femmes ont murmuré ; ils ont fait écran. On arrivait de toutes parts ; la troupe a préféré se retirer.

Olga est restée seule ; elle a peur, légèrement peur. De toute façon, elle ne peut pas rentrer à la maison. Ce n'est pas

à elle qu'elle doit penser, c'est à Pavel.

Le rayon de lumière jaillit dans l'obscurité en même temps que retentit le « Guimm Sovietskovo Solouza », l'hymne soviétique, devenu par la force des choses, celui de la Fédération de Russie. Par réflexe, Pavel tente un garde-à-vous dérisoire, tandis qu'il sourit. Il aime à penser que c'est lui qui a déclenché l'hymne national en poussant le pressoir de la lampe. Pavel attend les dernières notes ; il sait qu'elles annoncent le communiqué des forces navales : « C'est l'amiral Vladimir Kuroïedov, commandant de la marine russe, à bord du croiseur amiral Pierre le Grand, qui vous parle. Sachez que nous mettons tout en œuvre pour vous sauver. Dans quelques heures... »

Pavel se recroqueville. Il connaît la musique, l'air et les paroles. Il est condamné. Rien ne pourra le sauver. « La Russie attend impatiemment votre retour, vous, les héros... » Tu parles ! Pavel braque sa lampe-torche sur sa montre tandis que l'amiral déverse des paroles qui sont censées planter l'espoir au cœur des marins. Pavel a été membre du parti. Il a même reçu la formation des commissaires politiques, du temps de l'armée soviétique. Il sait bien comment ça marche ; ce n'est pas la glasnost et la perestroïka qui ont changé la marine. Elle préférera sacrifier quelques marins plutôt que de reconnaître que le Kursk transportait des missiles « Chkval » et qu'il a été éperonné par un sous-marin américain. Pavel traduit les paroles qu'il entend : c'est une épitaphe que l'amiral est en train de graver sur la coque du Kursk.

Une heure et neuf minutes. Il n'a pas réussi à réduire l'écart entre le temps réel et son estimation. Peu importe. Il a pensé à Olga et ça lui a été agréable, agréable et triste. L'étreinte d'Olga est inoubliable ; elle possède une telle force, un tel désir de croquer la vie ! Cependant l'étreinte d'Olga n'est plus qu'un souvenir. Il est temps d'éteindre la lampe. Olga...

Elle s'est levée quand l'officier s'est avancé vers elle. Plus de trente-six heures qu'elle attend, sans que personne, hormis les curieux, ne vienne vers elle. Il y a pire que la peur. Il y a pire que la prévention contre les mauvaises nouvelles. Il y a pire que l'attente, c'est l'ennui. Aussi, c'est avec soulagement qu'elle accueille l'uniforme qui la salue en claquant des talons. Tant pis si c'est une mauvaise nouvelle.

« Olga Ivanovna Liebinski, je viens de la part du haut commandement de la marine de la Fédération de Russie. Le Koursk a été repéré dans la mer de Barents, à environ 135 km d'ici. Notre croiseur amiral s'est porté au-dessus du sous-marin qui gît à plus de cent mètres de profondeur. Nous pouvons parler aux survivants. Dans quelques heures, nous essaierons de dégager le submersible... » Olga aimerait sauter au cou de l'officier. Elle sent que Pavel est vivant : elle le sent dans sa chair.

L'homme claque de nouveau les talons en se retournant. Olga plie les jambes, s'assied sur ses talons ; elle s'entoure des étoffes qui l'enveloppent, comme dans le lit, les draps, lorsque le rire, les bras de Pavel l'enserraient, lorsque la jambe de Pavel se posait sur son ventre et qu'elle entendait le souffle régulier de son sommeil.

« Un sous-marin léger va se coller au compartiment neuf. Nous ouvrirons les sas. Dans un premier temps, nous évacuerons nos hôtes chinois et quelques officiers. Puis nous reviendrons rechercher les sous-officiers et les hommes d'équipage. »

Pavel n'attend pas que le décompte des secondes soit achevé. Il braque la torche vers le fond de la coursive ; il estime les obstacles et la manière de les contourner. Il n'a pas attendu en vain. Il a oublié les étrangers ; il est vrai que le secret a été bien gardé ; deux Chinois ont embarqué un peu avant l'équipage. On a dit que c'était des « clients », intéressés par les « Chkvals », des missiles à tête nucléaire de très longue portée. Ces clients-là valent la peine qu'on

viennaise les sauver. Pavel se hâte avec précaution vers la queue du sous-marin, vers le neuvième compartiment, le cœur gonflé par l'espoir.

Plus aucune information. La garde a fait évacuer les quais. Olga reste seule. L'espoir s'est éteint avec la solitude. Dans les rues, là-bas, elle entend la rumeur d'une foule en colère. Elle voudrait se mêler à elle. Elle aimerait crier et marcher, épaule contre épaule ; elle aimerait brandir le poing. Mais elle doit à Pavel de rester contre ce muret, assise et silencieuse.

Pavel est arrivé au bout de sa course. C'est trop tard. Un petit sous-marin s'est approché du Kourस्क. L'homme à son bord a annoncé qu'il ne prendrait que les deux étrangers. Le sauvetage des hommes aurait lieu plus tard ; l'émeute a éclaté. Le sous-marin de poche s'est éloigné. Pavel s'est concentré sur le rayon de lumière qu'il dirige vers la coursive. Il s'est appuyé contre la voûte de fer. Il n'y a qu'à attendre. L'image d'Olga se voile. Il reprend le décompte du temps, à rebours.

Olga a sursauté. Elle est sortie de sa torpeur, dans l'épaisseur de la nuit. Elle sait. Pavel ne la prendra plus jamais dans ses bras. Elle sait et elle sent. Son ventre se tend. Il n'y a pas lieu d'être triste. Une autre attente commence.

Jean-Pol ROCQUET

## AMOUREUSE FOLLE

Ce matin, pour une fois, j'aime le reflet que me renvoie le miroir. Je l'aime ou tout du moins je l'apprécie. Je ne suis pas du genre narcissique et j'ai plutôt tendance à éviter de me regarder. Surtout que ces derniers temps, je n'en ai pas trop eu l'occasion.

Mais aujourd'hui, c'est différent. Tout est différent. J'ai une bonne raison de m'apprêter. Dernièrement, je n'ai vraiment pas eu besoin de me maquiller et puis je n'ai pas vraiment ce qu'il faut sous la main. Mais j'ai rendez-vous cet après-midi. Je vais le revoir. Plus que quelques heures et je pourrai enfin revoir ses traits si harmonieux. Caresser son doux visage, embrasser ses lèvres pulpeuses, serrer ses douces mains.

Cela fait bientôt trois mois que je ne l'ai vu. Trois mois qu'il est à l'hôpital. Trois mois qu'on m'empêche de le voir. Je sais qu'il est dans le coma et que son état est sérieux mais tout de même ! C'est l'homme de ma vie. J'ai vécu les plus belles années de ma vie à ses côtés. Il a été toute ma vie. Il est toute ma vie.

Durant les trois derniers mois, pas un jour n'est passé sans que je pense à lui, sans que je rêve de lui, sans que je pleure pour lui. J'ai dû voir un psy. Un psy ! Je ne voulais pas, je ne suis pas folle... mais on ne m'a pas laissé le choix.

Aujourd'hui encore, je dois voir « mon » psy. Je ne comprends pas pourquoi il faut utiliser ce possessif. Il n'est

pas à moi. Il m'écoute, me fait parler mais sans jamais me comprendre. Comment le pourrait-il? Une seule personne au monde peut me comprendre. Et on m'empêche de le voir...

Aujourd'hui encore, je vais devoir donner le change. Mais ce sera sans doute plus facile. Je suis maquillée. J'ai le teint frais, les joues roses, les lèvres rouges et j'ai mis du mascara. J'ai eu du mal à me reconnaître. Trois mois sans se maquiller et j'ai déjà perdu l'habitude. Mais j'ai réussi l'ensemble. Il le fallait. Je dois être jolie. Pour lui.

Il est quatorze heures. Psy à quinze heures et retrouvailles à seize. J'ai hâte. Je n'aime pas attendre, la patience n'est vraiment pas une de mes qualités. Alors je retouche mes cheveux, vérifie que le chignon fait par ma « coloc » est toujours aussi parfait, ajuste les plis de ma robe, caresse mes doigts fraîchement vernis. Je veux être parfaite. Je le dois.

J'ai du temps alors je pense à ce que je vais bien pouvoir lui dire. J'ai tant de choses qui me viennent à l'esprit et je ne sais pas par où commencer. Finalement, peut-être que la séance de tout à l'heure me sera utile. Mais il faut que je m'y prépare. Si la séance se passe mal, on ne me laissera pas le voir. Je sais que c'est une faveur que l'on me fait. Je sais que je ne devrais pas pouvoir le voir mais mon père a des relations. Il a le bras long comme on dit. Pour une fois qu'il fait quelque chose pour moi! Il le fait par culpabilité. Il n'a jamais été là pour moi. M'éduquer seul était trop difficile pour lui. Je lui rappelais trop ma mère disparue. Alors il m'a confié à cette institution pour filles à papa. Je n'ai jamais manqué de rien, c'est sûr. Enfin si, d'amour. De reconnaissance. De présence. Et je l'ai rencontré. Lui. Lui qui a su m'ouvrir à la vie. Lui qui a été là pour moi. Lui qui m'a appris l'amour. Lui qui a su me réveiller.

Enfin une séance utile. J'ai pu répéter mon discours. Mettre en ordre mes idées. Mon psy m'a dit que j'étais jolie habillée de la sorte. Il était étonné. Comme s'il ne pouvait

pas m'imaginer porter une petite robe noire et des talons... J'ai pourtant toujours porté des talons. Il aimait me voir porter des talons. Je me sentais femme, je me sentais belle et c'était grâce à lui. J'ai eu peur de trébucher après tout ce temps à marcher à plat. Mais c'est comme le vélo après tout ! Je me sens à nouveau moi. C'est bon. Mais j'ai peur.

Et s'il ne me reconnaissait pas ? Et s'il ne voulait plus de moi ? Et si ?

Non, c'est impossible. Nous nous aimons. Plus fort que tout, passionnément, à la folie. À la folie... Pas du tout ? Non. Je l'aime. Il m'aime. Et nous allons nous retrouver. Enfin.

Je vais le voir et ce sera comme avant. « Comme avant ». Je le sais. Même si on me dit que non, plus rien ne sera jamais comme avant. Mais je ne peux pas y croire. Je ne veux pas y croire.

Seize heures. Je suis dans la voiture, le cœur battant la chamade. Je ne me suis jamais sentie aussi vivante. Aussi impatiente. Aussi angoissée. Je vais le voir. Le toucher. L'embrasser.

Salle d'attente du funérarium.

« Madame l'officier, vous pouvez accompagner mademoiselle auprès du cercueil. Vous avez trente minutes avant que la famille n'arrive... Euh, dites-moi... c'est bien elle... ? La fille du préfet?... celle qui a frappé son fiancé à mort ? »

Bérénice ROUANNE

## L'ATTENTE

Miracle! Miracle! Je m'installe.

J'ai trouvé un tout petit « chez moi » un studio dans un L H M\*.

« - Mais que fais-tu là? es-tu bien sûr(e) de toi? » me dis-je.

Un léger doute... peut-être... attendre... Non je suis décidé(e) !

Je sais très bien que cette situation est provisoire.

J'ai un beau, un grand, un magnifique rêve à réaliser.

« Rêver c'est le bonheur, attendre c'est la vie » disait monsieur Victor Hugo.

Mon « chez moi » est petit certes, mais extrêmement chaleureux. Il ressemble à ces petites chambres de bonnes de ces immeubles bourgeois parisiens. Il est plutôt sombre, aucune vue, seule parfois une couleur orangée d'un très lointain soleil l'illumine donnant alors aux lieux une atmosphère étrange d'un cocon ouatiné. Il est situé dans un quartier agréable, non loin d'une fabrique. J'entends comme un bruit sourd, une sorte de battement, cela ne me dérange pas, tout au contraire, Je m'amuse parfois à taper son rythme, je m'envole alors dans une frénésie musicale, rien ne peut troubler ma joie. Boum! Boum quand mon cœur fait boum! Y a d'la joie! Bonjour les hirondelles comme le chante monsieur Charles Trenet. Vive la vie! Ha jeunesse... !

Je savoure pleinement mon installation, mon premier

« chez moi », quel bonheur! Je vais pouvoir travailler, préparer mon avenir. Le voisinage semble pour le moment tranquille. Ma voisine se fait très discrète, j'entends parfois sa douce voix.

Je ne suis pas intolérant(e), mais je dois l'inviter pour lui faire quelques remarques au sujet de ses mégots de cigarettes posés dans le cendrier tout contre ma fenêtre. L'odeur de ce tabac froid m'incommoder, mes yeux piquent, mon nez gratouille, c'est insupportable. Timide, je tarde à envoyer l'invitation. Les jours passent. Surprise! ma voisine ne fume plus! Grand merci! Elle a enfin pris conscience que cela est néfaste pour la santé.

Vive mon petit « chez moi »! Bien installé(e) je passe des jours merveilleux.

Ma chère voisine, que je ne connais toujours pas, adore faire la cuisine. Mon petit nid est alors pénétré par des odeurs, des odeurs alléchantes qui dévoilent ma gourmandise, me mettent en appétit. Parfois, tout au contraire, cherche t-elle de nouvelles recettes? Je n'en sais rien, mais cela ne lui convient pas, elle a des nausées, parfaitement je l'entends, elle ne va pas très bien, elle se plaint. J'aimerais l'aider, mais je n'ose pas alors je me fais tout(e) petit(e) je ne veux pas la déranger. Sa voix est douce, quand elle est heureuse elle fredonne très souvent :

« Cette chanson douce » de monsieur Henri Salvador.

La vie s'écoule agréablement.

Ma charmante voisine vit avec son amoureux. Ils sont mignons tous les deux. Je les entends. Il arrive parfois à pas feutrés dans la chambre, il ne veut pas être bruyant mais tout se transforme en un véritable festival pyrotechnique. Tout éclate, leurs cris font vibrer la cloison si fragile, je ne sais plus où me mettre. Ils ne se gênent pas. Je vais leur demander de se calmer un peu, ils ne sont plus seuls! C'est dur le voisinage!

Je suis quelqu'un de patient mais tout de même! Ils

abusent de ma gentillesse. Je ne veux pas m'irriter. Je laisse faire le temps, En fait je suis sous leur charme, ils sont si attachants ces deux amoureux, je les aime bien au fond. Ils sont dynamiques bien dans leur époque. En ce moment j'ai droit à des cours d'anglais. Ma voisine veut apprendre l'anglais. Elle a raison dans ce monde moderne. Elle a acheté des cassettes. Elle est très bien organisée. Le magnétophone est tout contre le mur mitoyen mais attention au volume, pourquoi si fort? Elle n'est pas sourde! Moi non plus! Il lui faudrait un casque, des oreillettes... Tous les matins j'ai droit à un cours gratuit: « My taylor is rich, my taylor is not rich, repeate after me! » Tous les matins je subis un bourrage de crâne! Imprégnation totale! Je suis dans un bain linguistique Hello! Hello! Je vais finir par tout enregistrer, devenir bilingue grâce à ma voisine... méthode qui n'a pas encore fait ses preuves mais allez savoir!

C'est sympa de sa part, je commence sérieusement à en avoir marre, je vais lui faire comprendre que j'existe:

« -HOU! HOU! » Je suis là et bien là. Je cogne doucement, la cloison n'est pas épaisse.

« -J'ai autre chose à faire, madame la voisine, un peu de respect! Je participe à la conception d'un projet très important, j'aimerais bien qu'il voie le jour!

Une thèse sur le développement de la nature humaine, c'est du sérieux tout de même! »

Je dois réussir mes examens. Je vais rester pour le moment, mais je prends la décision de déménager dans un futur proche, ma vie en dépend.

Je guette les petites annonces, J'ai posé ma candidature pour un autre appartement, Je veux plus grand, plus confortable, moins bruyant. On examine mon dossier. Je sais tout vient à point à qui sait attendre. Je me montre aimable, j'ai tout à y gagner. Je travaille, prends mes repas. Je m'accorde après le déjeuner une petite sieste, j'adore. Je me laisse bercer, je flotte, au loin, le bruit sourd de la machine de

la petite fabrique m'emporte dans les bras de Morphée. Je me laisse aller, serein(e)

Soudain : « Pierre et le loup de Sergueï Prokofiev » tous les instruments de musique me réveillent !

C'est ma charmante voisine ! Finie la sieste ! Je ne sais pour quelle raison elle écoute ce disque chaque après-midi. Elle veut faire mon éducation musicale ma parole ! Je suis genti(lle) mais il y a des limites ! Je cogne, je cogne, coups de pieds même, elle va finir par comprendre, oui ou m —e ! Je finis par devenir grossier(e) !

Elle comprend, elle arrête. Un court moment d'accalmie s'installe entre nous deux, une sorte d'entente de l'attente.

Sa jeunesse, son enthousiasme reprennent le dessus,

Un rapport de forces se met alors en place ; énervé(e), je tourne et me retourne comme un lion en cage !

Elle se moque de moi, vivement que je déménage, ce n'est plus possible ! Je dois travailler, travailler ! Heureusement je progresse.

Elle adore le cinéma, elle s'y rend plusieurs fois, elle crie à son amoureux :

« -J'ai rendez-vous, je ne veux pas être en retard, je veux bien voir l'écran, je prends des mouchoirs je risque de pleurer, c'est très émouvant ! La prochaine fois tu viendras avec moi. »

Elle rentre à chaque fois enthousiaste, Le film est parfait, touchant. Le personnage principal est très réaliste, elle l'adore. C'est alors la fête chez mes voisins.

La radio est à fond. Je ne dois pas me laisser distraire, j'ai encore du boulot.

Je tape, tape, ils comprennent, ma colère est contenue..

Ma voisine me crée des inquiétudes. La nuit, le clic de l'interrupteur me réveille. Elle cherche ses pantoufles, ses pas lents glissent sur le parquet, elle ouvre la fenêtre, elle inspire, elle expire, on dirait un petit chien, elle se recouche, ne sait comment s'installer, le matelas gémit lui aussi. Son

compagnon ronfle, grogne, il ouvre un œil. Ils chuchotent tous les deux, elle a besoin de réconfort. C'est curieux j'ai comme un pressentiment.

Un événement se prépare dans cette famille.

La journée, pour lutter contre son anxiété, elle écoute de la musique, des chansons.

Je connais ses préférences: la musique classique, Beethoven, Vivaldi ou selon son humeur du rock, du disco, du jazz. Comment étudier dans ces conditions, comment cogiter? Un conflit de générations s'installe. Je tambourine de plus en plus fort, je réponds par du rap. Elle aussi doit connaître mes goûts. Non mais! Je souffre, elle souffre, cette situation ne peut plus durer. Je ne vais pas poireauter longtemps dans ce studio. On ne peut plus vivre ainsi. Mon dossier de demande a franchi toutes les étapes. Mon cher « chez moi » je ne t'oublierai jamais, tu es à jamais gravé dans ma mémoire. Tu es trop petit maintenant, je dois être mieux installé(e). J'ai forcé ces derniers temps, j'ai besoin d'activité physique, un jardin serait le bienvenu pourquoi pas? J'ai reçu confirmation de mon départ Le compte à rebours a commencé, je vais déménager, c'est sûr. Je vire, je suis de plus en plus impatient(e). Mes bagages sont faits, tout est bien emballé, je surveille avec minutie, je n'ai rien oublié, j'ai toute ma tête. Mon premier « chez moi » je te quitte, je laisse la place sainte à mon cœur. J'abandonne ma voisine, je ne l'ai jamais vue, mais je sais tout d'elle, ses joies, ses peines, ses humeurs, son stress, ses sentiments, je serais capable de l'imiter, de lui ressembler même!

Je fais mon ménage, j'emporte l'essentiel, je me libère de quelques objets, même de mon siège, je n'en aurai pas besoin.

Il est temps de partir. C'est le grand jour! Je pousse la porte, elle me paraît lourde Le couloir est sombre, encombré. Je me fraie un passage.

Ma chère voisine pleure, crie. Aurait-elle de la peine?

Elle n'aime pas les séparations. Une telle promiscuité crée des liens, c'est sûr!

Je lui présente mes adieux je me permets même de lui dire « - goodbye! »

J'ai attendu neuf mois tout de même! Neuf mois à tout peaufiner! Quelle préparation! Quelle patience! Quelle ténacité! tout dans le moindre détail.

Ma thèse sur le développement de l'être humain est terminée OUF!

Je ne suis pas prêt(e) à recommencer, Cela me paraît même impossible!

Je suis assez satisfait(e) de moi sans prétention aucune. il faut le vivre!

À présent il faut songer à la présentation, j'espère avoir un bon soutien

Je suis euphorique, je gesticule dans tous les sens. Il y a du mouvement, tout s'active. Parfois je suis coincé(e). Mes bagages, mes paquets sont bien ficelés. Ils y sont tous, il ne manque rien.

Aïe! je trébuche, le cordon de l'un d'eux est trop long. On le coupe. Dans la précipitation je reçois comme un coup sur les fesses. Je ne pleure pas mais attention je suis fragile! Rien ne m'arrête. Ce déménagement se passe finalement assez bien. Sincèrement je ne m'attendais pas à tout ce remue-ménage. Une lumière blanche m'éblouit dans le hall. Un comité d'accueil est présent, je n'en demande pas tant! Un homme me sourit dans le regard de la stupéfaction, du soulagement, de la joie. Je ne le connais pas. Il me regarde intensément. Je suis troublé(e), un je-ne-sais-quoi, un petit quelque chose, me bouleverse...

Je suis très content(e) qu'il soit là, bien présent.

Je sais, je sais que je pourrai compter sur lui.

Un sentiment étrange m'envahit.

Un déménagement ce n'est pas chose si facile. J'éprouve alors une immense satisfaction du devoir accompli. Tout

bouillonne en moi. J'ai envie de chanter de pleurer, de danser, de vivre. J'ai la rage de vivre.

Une femme me tend les bras, elle fredonne :

« Une chanson douce... » Je reconnais cette voix.

Ma voisine !

Ma voisine chante !

Pourquoi est-elle là ? Que veut-elle ?

Pourquoi est-elle si proche de moi ?

Elle veut m'accompagner !

Je cligne des yeux, mes lèvres dessinent un sourire puis...

Un cri !

Un cri sort de ma bouche un cri puissant, incroyable, d'une force vitale inimaginable !

Un cri incompréhensible. Pourtant si l'on prête bien l'oreille, si l'on prête bien l'oreille... on peut... imaginer... penser... entendre...

« Maman ! I am very happy to meet you ! »

Alors je comprends qu'une nouvelle attente commence... Une nouvelle attente... commence...

\*LHM : logement humain pour maternité

Francine SAVARY

## LE CHAT DE MADELEINE

Madeleine soupira d'inquiétude : elle n'apercevait toujours pas, malgré l'heure nettement plus tardive que d'habitude, la petite silhouette de son chat, Fripon 1er, qui d'ordinaire, à la fin de la journée, s'en revenait vers elle sans se presser. Comme à son habitude quand elle l'attendait, elle avait tiré son fauteuil d'osier devant le porche de sa maisonnette, à la sortie du village où elle habitait depuis si longtemps. Et parce qu'il commençait à faire frais - les premiers frimas d'automne se faisaient sentir matin et soir, même si les journées restaient fort belles en cette fin septembre - elle s'était enveloppée dans le châle de ses soirées frileuses ; sur la tête elle avait mis la petite toque en fausse fourrure que lui avait offerte sa filleule, elle ne savait plus très bien à quelle occasion. Ainsi protégée, elle pouvait attendre le retour de son cher Fripon 1er, qui tenait son nom du fait qu'avant lui, Madeleine n'avait eu que des chattes, des « Chipie » dont la dernière, Chipie VIII, était morte de vieillesse à plus de dix-huit ans quelques hivers auparavant. A la suite de la disparition de cette douce compagne, Madeleine avait d'abord déclaré qu'elle ne voulait plus d'animal, se trouvant trop âgée pour s'en occuper et refusant de souffrir une nouvelle fois.

Mais la solitude, et une opportunité, l'avaient fait changer d'avis : sa filleule (et unique famille), qui venait la visiter tous

les premiers dimanches du mois avec des petits cadeaux et surtout le don inestimable de sa présence physique pour toute la journée, avait recueilli sur son chemin un dimanche d'hiver un chaton famélique errant sur la route gelée. C'est ainsi que, dès son arrivée ce matin-là, elle avait jeté sur les genoux de sa marraine une petite chose rayée de gris, qui tout de suite fit fondre le cœur de Madeleine : le chaton se lova aussitôt en une boule douce dans le giron de la vieille dame et se mit à ronronner. De « Chipie » à « Fripon », il n'y avait qu'un pas, vite franchi ; et pour le numérotage ce fut aussi facile, ce félin étant le premier mâle de la maisonnée...

Oh, ce n'était pas un chartreux, ni un persan, encore moins un norvégien ou autre siamois, non, seulement un « européen », mais de haute noblesse cependant, soyez-en sûrs, de cette noblesse ancienne aux très nombreux rejetons, un « de Gouttière », s'il vous plaît !

Donc, Fripon 1er de Gouttière eut tôt fait de prendre sa place dans le logis et le cœur de Madeleine ; mais il eut très vite l'esprit vagabond, contrairement à toutes les « Chipie » qui l'avaient précédé. Madeleine commença à connaître les affres de l'attente. Il lui fallut faire avec ! Elle s'en accommoda, d'où le fauteuil d'osier placé près de l'entrée et vite tiré dehors le soir pour attendre le retour de l'enfant prodigue ; d'où le châle et la toque pour ne pas prendre froid, d'où la tristesse et l'angoisse montantes dans le cœur de Madeleine, lorsque, ce soir-là, Fripon ne revint pas et que la vieille dame dut se résoudre à rentrer seule, brisée de froid et d'inquiétude.

Plusieurs jours passèrent, de façon identique, puis plusieurs semaines : Madeleine attendait, espérant à chaque instant voir enfin arriver son chat ; le soir la retrouvait, assise à son poste dans le fauteuil d'osier, enveloppée dans le vieux châle et coiffée de sa toque, petite silhouette tassée qui patientait jusqu'à la nuit tombée. Transie de froid, elle finissait par se résoudre à aller se coucher, toute seule sans

le doux poids du chat sur ses pieds ; le matin, elle n'avait plus personne avec qui partager son lait. Et tout recommençait : dès la fin de l'après-midi, elle se réinstallait à sa place d'espoir, toute menue dans le châle mauve, coquette sous la toque, les yeux tournés vers la forêt voisine dont elle fixait l'orée avec tant d'intensité que sa vue finissait par se brouiller.

Un soir, Madeleine se dit avec tristesse qu'elle ne pourrait plus continuer à faire le guet ainsi : le temps tournait au froid, elle n'allait pas pouvoir rester dehors si tard, il lui faudrait rentrer et fermer plus tôt sa porte. Où était parti Fripon 1er ? Que lui était-il arrivé ? Ses voisins, touchés par la détresse de la vieille dame, lui avaient proposé un autre chat, mais Madeleine ne voulait pas en entendre parler : elle attendait le sien, elle affirmait qu'il reviendrait. Et, têtue, elle n'écoutait pas les conseils qui lui étaient donnés, de rester au chaud et de ne pas risquer attraper du mal, à son âge ! Donc on la plaignait, mais on la laissait vivre comme elle l'entendait...

Alors, enfin résignée à devenir raisonnable, Madeleine se promit que c'était la dernière fois qu'elle restait ainsi dans le froid et le soir à attendre son chat ; elle s'installa le plus confortablement possible et, la lassitude aidant, se laissa aller à ses rêveries, entre le réel et l'imaginaire. La nuit tomba ; bientôt la tête de la vieille dame s'affala un peu en avant, elle sombrait dans le sommeil, quand... elle perçut un léger choc sur ses genoux : tendant les mains, elle sentit la douceur de la fourrure. Heureuse, follement heureuse, le souffle coupé par tant de bonheur, elle caressa délicatement ce doux fardeau, si léger, qu'il ne pesait pas plus qu'une plume, se dit-elle. Et, ivre de joie et de fatigue, bouleversée par ces si longs jours d'attente, déjà engourdie par la fraîcheur de fin octobre, elle s'endormit d'un coup, un sourire sur sa figure ridée.

Le lendemain matin, ses voisins, effarés, ne purent que constater sa mort. Alertés par le premier passant, ils firent cercle autour du fauteuil d'osier. Sans mot dire, ils contemplaient la vieille dame, figée dans le froid du matin, un peu penchée sur le côté. On ne voyait que son sourire et ses mains, ses pauvres mains ridées qui tenaient, en une espèce de caresse ultime, la douce toque de fourrure qui avait glissé de sa tête.

Le facteur, averti de ce drame dès son passage matinal, soupira de soulagement, non sans cacher une larme qui, sournoise, glissait le long de sa joue :

« Il vaut mieux ça ! Il ne serait jamais rentré, son chat : je l'ai trouvé criblé de plombs dans un fossé, ça fait bien quatre ou cinq semaines, je ne pouvais pas le lui dire... Il y en a, ils tirent vraiment sur n'importe quoi ! »

Martine SOMBRUN-TESNIÈRE

## LES NOCTAMBULES

J'ai le collant qui s'effiloche, la tignasse rêche et des cernes d'insomniaque. Ma jupe froissée et mon vieux caban camouflent tant bien que mal un corps ravagé, exténué, un peu gras et inélégant mais encore jeune. Et, somnambule, je déambule sur une ligne invisible de funambule, à l'heure des noctambules...

S'ils savaient seulement, tous ces types, que je suis plus frigide qu'un cadavre et plus lasse de leurs mains que leurs femmes respectives. Que ce qu'ils pensent parfois être le choix d'une vie n'est pas, pour ainsi dire, une vie de choix. Que les soirs d'hiver je gèle littéralement en les attendant, à tel point que je ne sens plus, ni leurs sexes, ni leurs billets glisser entre mes doigts boudinés et bleuis.

Depuis dix ans bientôt, l'avenue de Genève est mon repaire. J'ai mes clients réguliers, mes nomades de passage et mes néophytes maladroits. Certains m'avouent - pour soulager leur conscience avant de soulager leurs besoins primaires - que le claquement résonnant de mes talons sur l'asphalte froid du soir est irrésistible. Et ils justifient ainsi, par les percussions de ce curieux chant de sirène, leurs envies irrépressibles et leurs fantasmes insolites. D'autres, ballottés entre remords et remous, me parlent de leurs épouses qui, sans doute, bordent les mioches ou préparent

le repas pendant qu'ils entrent en moi. Ils me détaillent l'amour périlicieux, les années monotones et la gageure que c'est de faire semblant d'aimer encore. Je les crois. Le reste du temps, j'attends en espérant au fond de moi qu'ils ne viendront pas. Qu'ils ne viendront plus. Mais ils viennent toujours, alors j'attends qu'ils se décident à prétexter un dossier en retard à leurs familles incrédules et résignées, à retirer une liasse au distributeur du Carrefour d'en face. Lorsqu'ils glissent leurs cartes bleues dans la fente de l'objet, comme une métaphore provocatrice, je sens déjà l'excitation monter en eux et mon humeur changer. J'exècre cet instant. J'abhorre cet engin cracheur de fric et annonceur de mon supplice. Comme effrayée par l'érotisme de la machine, je passe en pilotage automatique. Ça arrange tout le monde. Un regard aguicheur, une réplique convenue et un mauvais quart d'heure à passer. Les mêmes rituels à chaque client.

Pour lutter, comme tous les résistants du monde, j'ai mon chant de guerre, mon hymne : *La complainte des filles de joie* de Georges Brassens, qui trotte, qui trotte dans ma tête en silence, pendant que les clients me visitent comme la propriété de leurs rêves et me quittent comme un vulgaire bungalow de vacances.

*« Bien que ces vaches de bourgeois, bien que ces vaches  
de bourgeois*

*Les appellent des filles de joie, les appellent des filles de  
joie*

*C'est pas tous les jours qu'elles rigolent, parole, parole  
C'est pas tous les jours qu'elles rigolent*

*Car, même avec des pieds de grues, car, même avec des  
pieds de grues*

*Faire les cents pas le long des rues, faire les cent pas le  
long des rues*

*C'est fatigant pour les guibolles, parole, parole  
C'est fatigant pour les guibolles (...) »*

Et je bats la mesure du talon. Je vous l'ai dit, ça les attire.

À force d'attendre, j'ai fini par trouver. Oh non, je n'ai pas déniché le prince charmant sous mon feu tricolore grésillant ! Celui-là, il y a bien longtemps que je ne l'attends plus. Je l'ai même classé dans les mythologies ringardes depuis qu'on m'a déflorée sans même connaître ni mon nom, ni mon âge. Je l'ai rangé entre le légendaire riche héritier et la mystérieuse bonne étoile. Du vent tout ça, au placard ! En revanche, j'ai trouvé plus sordide, plus cynique, c'est le drame de ma vie.

C'était un jeudi soir, les étudiants s'agglutinaient aux entrées des boîtes de nuit de la ville, les couples retardataires se hâtaient de retrouver la chaleur rassurante du foyer conjugal. J'aime bien le jeudi, c'est animé mais je peux quand même exercer tranquillement. Du coup je ne m'ennuie pas entre deux clients. L'homme en cause portait un costume sombre et une chemise blanc cru avec de fines rayures grises. Un petit râblé qui sentait trop fort l'eau de toilette, sorti d'une grosse berline avec le viseur à piétons sur l'extrémité du capot. Il s'est approché, m'a dévisagée comme le seigneur toiserait le hobereau provincial, il a sans doute jugé que je convenais à sa consommation personnelle, puis m'a demandé comme on s'adresse à son boulanger ou son coiffeur « C'est combien ? ».

On s'est dirigé vers un hôtel de petit standing, discret, pratique. Il marchait quelques pas derrière, la tête basse, les épaules remontées sur son cou de taureau. Il semblait souhaiter passer incognito, comme beaucoup.

Lorsqu'il en eut terminé avec moi, l'homme me tendit une fine liasse qui contenait plus que nécessaire et me pria

d'attendre qu'il ait disparu dans la nuit avant de sortir de l'hôtel à mon tour. Il était plutôt pas mal tout compte fait, et je l'aurai reconnu parmi cent autres clients.

Il revint plusieurs fois. De façon irrégulière. D'aucun diraient qu'il avait le béguin pour moi, mais les désillusions font partie de mon lot quotidien : il possédait simplement le goût des rituels. Pour preuve, il me faisait toujours la même chose, dans le même ordre, au même endroit et me saluait toujours avec la même obséquiosité remplie de culpabilité. Un soir, il me livra son prénom, sorte d'intimité que je répugne. Tant que mes clients restent anonymes, j'ai le sentiment que c'est toujours le même type qui va et vient.

Il se prénomme Horace. Un aristo, j'ai cru deviner.

Le premier coup arriva début avril, sans prévenir. Au début, j'ai cru à une blague du premier avril, mais non. Je ne l'attendais plus à vrai dire. Cela ne m'était encore jamais arrivé, mais d'autres filles plus expérimentées ou moins chanceuses m'avaient parlé quelquefois de clients tordus dans le genre. J'avais eu tant de mal à m'affranchir de la tyrannie des proxénètes, voilà que je regrettais presque leur protection. Après quelques ultimes convulsions de plaisir à l'état pur, Horace a abattu son poing sur mon visage avec une violence différente de celle de ses coups de reins, moins salissante, moins humide, mais plus inhabituelle, plus franche. Je me suis laissée faire pour ne pas aggraver mon cas. J'avais sans doute mérité ce qu'il m'arrivait, d'une manière ou d'une autre.

Cette nuit-là, j'ai englouti mon désespoir au « Dernier pour la route » où quelques lycéens du fond de classe se « mettaient des mines » comme ils le disent eux-mêmes avec la fierté pudique des survivants du front. J'ai imaginé un instant la veisalgie pitoyable du lendemain, les bulletins alarmants et les parents alarmés. Et puis j'ai décidé, finalement, de balayer devant ma porte : qui étais-je, après

tout, pour spéculer sur l'avenir incertain de quelques mauvais fêtards? Le mien avait-il été si brillant?

Je suis revenue dans ce bar autant de fois que Horace m'a battue. Il payait bien pour ça. Il prenait son pied avec ses poings et moi je me taisais sous la menace de coups plus violents et le surprenant pouvoir de persuasion de son portefeuille intarissable.

Au fond de moi je suppliais pourtant, je mendiais un peu de tendresse de la part des hommes qui me consumaient, me consumaient. Mais à en croire mon expérience, il n'y a pas de mâle à ça.

Horace devint finalement mon meilleur revenu et mon pire client. Et le « Dernier pour la route » devint mon seul refuge et mon plus gros créancier.

Un soir où il ne devait pas y avoir de football à la télévision, le petit poste cubique accroché au-dessus du comptoir de l'établissement resta allumé sur une chaîne d'informations. Un journaliste aux cheveux gominés annonça un sujet qui attira mon attention :

*«... propose de renforcer la législation afin de protéger davantage les femmes victimes de violences conjugales... le député Horace Farrucci a rappelé au cours de son intervention que cette année, 150 femmes ont succombé sous les... »*

Des images prises à l'Assemblée nationale illustraient le sujet. Je n'eus alors aucun doute en voyant le visage de mon bourreau en gros plan. A l'instar de certains super-héros américains, Horace menait une double vie, et en public, il était un sauveur, un bon, un gentil. Je déglutis difficilement devant tant de cynisme. L'ignominie de la situation m'offrit une nuit de nausées et de haine inouïe. Le serveur me refusa un dernier verre pour la route et je disparus en titubant dans la froideur de la nuit où déjà se formait la rosée.

J'ai le collant qui s'effiloche, la tignasse rêche et des cernes d'insomniaque. Ma jupe froissée et mon vieux caban camouflent tant bien que mal un corps ravagé, exténué, un peu gras et inélégant mais encore jeune. Et, somnambule, je déambule sur une ligne invisible de funambule, à l'heure des noctambules. Horace ne vient plus depuis que je l'ai menacé de porter plainte. Et inexorablement, j'attends mon prochain client. Encore et encore. Et je chante toujours ma complainte préférée, en silence :

« *Bien que ces vaches de bourgeois...* »

Maxime TONNELIER

## MATHILDE

- Tu crois qu'il serait arrivé quelque chose, dis?
- Bah! Ils finiront bien par arriver.
- Oh quand même, ça lui ressemble guère au petit d'être en retard. Y'a pt'êtré bien eu quelque chose, dis?
- Bah, ça te sert à quoi d'être toujours en souci, hein?

Le soleil déjà haut brille faiblement en ce jour d'avril. De gros nuages blancs sont chassés allègrement par un vent froid et violent venu de la mer par rafales. La vieille Mathilde, pourtant habituée aux brusques changements de climat, frissonne longuement et serre autour de ses épaules le châle en laine noire qui ne la quitte que rarement, en un geste si souvent esquissé qu'il la rassure déjà un peu.

Elle incline la tête de côté pour garder dans son champ de vision la route qui part de la maison en un long lacet étroit et sinueux jusqu'au tertre. À partir de là, plus possible d'imaginer l'autre versant, son mystère tout entier redescend pour se jeter dans la mer proche. Une mouette glisse au-dessus de leurs têtes en lançant au passage un long cri d'enfant.

- Pt'êtré bien que sa femme est malade en voiture?

Louis hausse les épaules. Déjà il a tourné le dos à la petite route et se perd dans la contemplation de l'océan.

- Bah, regarde voir un peu le Martial comme il s'envole!

Mathilde suit son regard. Le vieil instituteur, de retour de la messe dominicale, pédale comme un fou contre le vent, le dos courbé en avant, sa redingote noire se soulevant dans son dos comme une aile au vent. On pourrait craindre que le deux-roues ne décolle pour atterrir au beau milieu du chenal.

Louis émet un petit rire sarcastique. De la rivalité qui l'oppose depuis toujours à Martial, il ne parle jamais, pourtant Mathilde sait bien qu'il a la rancune tenace. A-t-il jamais supporté que ce soit lui, le Martial, qui ait reçu le premier baiser de Mathilde dans la cour de l'école, alors qu'ils n'étaient encore que des enfants? Et que lui, Louis-l' impatient, ait dû patienter?

Mais le Martial ne s'envolera pas encore aujourd'hui. Son deux-roues continue de lutter contre le vent jusqu'à ne devenir qu'un petit point noir sur fond d'océan. Louis détourne son regard et se rapproche de Mathilde dont l'inquiétude rôde comme une compagne palpable. Elle plisse les yeux et fronce son visage en un long appel muet.

- Bah! T'en fais pas comme ça, elle a bien dû trouver un prétexte pour l'empêcher de venir!

Mathilde soupire. Plainte enfouie. Chagrin tapi. Elle l'avait pressenti très tôt que leur fils ne ferait pas paysan comme tous les hommes de la famille avant lui. Une mère ne sait-elle pas déjà tout de son enfant, avant même qu'il ne commence à mentir, ce qu'il sera ou ne sera pas, ce qu'il fera ou ne fera pas? Cette manière qu'il avait de se désintéresser de la terre, des mouvements de la lune, des marées montantes et descendantes en même temps qu'il fuyait les ordres aboyés de son père et ses reproches gueulés au vent. Il avait préféré la compagnie des livres, fait les écoles à Quimper puis à Brest avant d'aller étudier à Paris, puis n'était plus venu.

Entre Louis, le paysan dur à la tâche et le fils devenu fonctionnaire dans un ministère, il n'y avait guère eu que quelques paroles échangées ces dernières années. Puis plus

rien. Le néant. Et la ferme qui menaçait de rendre l'âme. Mais un jour - il y a longtemps déjà, depuis combien de temps Mathilde ne saurait le dire - une courte lettre de leur fils pour leur apprendre, fait accompli depuis plusieurs mois déjà, son mariage avec Marie le Gouennec, fille de navigateur breton, mais aussi de quinze ans sa cadette.

Louis, touché au cœur, n'avait pas digéré la nouvelle. Comment ça, marié? Et avec qui? Il avait fait mine de se désintéresser de cette union tardive, mais son dos s'était voûté un peu plus chaque jour. Ses promenades solitaires s'étaient allongées, il emmenait sa gamelle avec lui maintenant et ne rentrait qu'au moment où le disque orange du soleil plongeait derrière l'horizon. Même les allées et venues des chalutiers dans le chenal ne lui tiraient plus de commentaires, il les observait de loin comme on observe d'anciens compagnons qui ont trop changé, avec une indifférence feinte et un soupçon de jalousie.

Puis un jour Mathilde, qui avait tant de soirs prié en secret pour la venue de son fils, avait été exaucée. Enfin, il avait appelé. Avait annoncé sa visite pour un dimanche proche, « Dès que possible avec Marie, c'est promis. On a quelque chose à vous annoncer », avait-il chuchoté à l'oreille de sa mère. « Bien entendu, bien entendu », avait murmuré Mathilde, les joues roses d'émotion, serrant à tout rompre le combiné du téléphone qu'elle tenait collé contre l'oreille. Ce bonheur tout neuf qui rejaillissait d'elle, son petit allait venir, elle l'avait attendu depuis si longtemps, son petit était deux maintenant et peut-être que bientôt il serait trois.

Mathilde avait lessivé la maison, lavé les carreaux, changé les rideaux, cueilli des fleurs sauvages là-bas derrière la dune, qu'elle avait arrangées en de savantes couronnes dont la plus belle était accrochée maintenant sur le seuil. Puis elle avait cuit les galettes comme autrefois lorsque le petit vivait encore ici, avec beaucoup de beurre, il faut qu'il chante le beurre qui grésille au fond de la lourde poêle de fonte,

comme chante son cœur à Mathilde en ce jour béni.

- Le vin est au frais? S'enquiert Mathilde en faisant deux pas de côté.

Son épaule frôle maintenant celle de Louis. Il bougonne puis s'éloigne à nouveau, le visage tourné au loin, bien au-delà de la ligne d'horizon.

- Y a bien le temps de le rafraîchir, vois comme ils sont à l'heure!

D'un geste du menton, il désigne à Mathilde le sillon blanc qui demeure désert au milieu des fougères ondoyantes et ajoute brusquement :

- Rentrons, c'est pas de les attendre là qui les fera venir.

Mais Mathilde ne bouge pas d'un pouce et resserre encore une fois le châle noir sur ses épaules, le menton relevé et le regard rivé à la route.

Le vent a forcé tandis que le ciel s'est chargé de nuages gris et belliqueux. Quelques voiles pressées se dirigent vers le port en se balançant au rythme des vagues. Louis s'éloigne pesamment, traverse la cour en direction des étables, raccroche en passant un volet mal fixé qui claque, puis contourne le tracteur garé là comme une sentinelle devant sa tour.

Une vache meugle au loin lorsque Louis tire à lui le lourd battant. Dans la semi-pénombre, ses yeux font un tour rapide d'inspection. À l'intérieur, tout est normal. Dans un coin, son regard s'attarde à peine. La bâche posée à même le sol forme un monticule légèrement renflé à l'extrémité, là où repose la valise.

Ils étaient arrivés de la gare à pied, tôt un dimanche matin de juillet, par la route de Pont-Aven. Louis, juché sur son tracteur, les avait observés tandis qu'ils cheminaient. Le soleil brillait dans les cheveux de la femme que Louis n'avait pas

trouvée si jeune que ça. Son fils lui était apparu plus grand que dans ses souvenirs. À la vue de la valise qu'il portait sans effort, il avait bougonné. Et puis quoi encore ! Il avait épaulé son fusil et visé la femme en premier. Sous le choc, elle avait ployé comme un épi de blé. La deuxième décharge avait atteint le fils en plein cœur, il s'était affalé en avant sans un bruit, les traits peints d'étonnement.

*Cela vient de faire dix ans que Mathilde cuit les galettes chaque dimanche... avec beaucoup de beurre, il faut qu'il chante le beurre qui grésille au fond de la lourde poêle de fonte... Et qu'elle attend que son fils revienne.*

Nellie TOURNAUD

## CONCOURS JEUNESSE

### L'ASSOIFFÉ

Dans ces tourbillons de chaleur incessants, dans ces tempêtes de grains de sable sans fin, dans cette amère solitude qui m'entoure, dans ce lieu craint de tout être vivant, dans cet endroit asséché au sol brûlant ; j'attends.

Dans ces dunes infinies, irrespirables le jour, bien trop froides la nuit, dans cet univers abandonné qu'est le désert, dans cet horizon de jaune et de jaune, dans cet amas de sable sans eau, sans mer, sans sel, sans mouette et sans vague ; j'attends.

Sous ce soleil vif et dansant. Sous cette lune muette et glacée. Sous ce ciel trop bleu sans nuages de pluie. Sous ce ciel océan et sous ses étoiles scintillantes. Sous ces bourrasques d'une violence inouïe. J'attends. Sous cette température insurmontable. Sous ce silence qui n'espère qu'être brisé. Sous ceci et sous cela. Sous rien et sous tout. J'attends.

J'attends de l'eau, j'attends la pluie, car moi, être solitaire, perdu en plein désert, je suis assoiffé.

J'ignore quand, pour la dernière fois, j'ai pu m'abreuver, mais le souvenir que j'en ai reste agréable et fruité. Cette

sensation de fraîcheur et de bonheur à la fois, cette sensation si rare, cela fait longtemps, que je ne l'ai plus éprouvée. Je donnerais tout ce que je possède, même ma vie, mon cœur, ou mon âme pour la retrouver ne serait-ce qu'une fois. Mais la chance n'est pas avec moi, la météo non plus d'ailleurs. Car la brise du matin, encore douce et peu agressive, cette brise agréable avec qui il est bon de converser, me souffle chaque jour que mon espérance la plus profonde est loin, si loin, de se réaliser.

Et alors j'essaie de pleurer, en vain. La nature, cruelle et rebelle, ne m'a même pas accordé le droit de verser une larme. Mon corps regorge d'eau, une eau inutile, amère, infecte, que je ne peux ni avaler ni faire jaillir de moi-même. Elle est ancrée en moi, circule dans ce que l'on pourrait appeler mes veines et c'est tout. Et j'ai soif, et je crois mourir. Le temps s'écoule-t-il en ce moment? Je ne sais pas. Une minute? Une heure? Une année? Je l'ignore. Je suis seul, seul, seul, mon pied brûle, enfoui dans ce sable qui sera mon tombeau. Je voudrais hurler, apostropher une ombre vague dans le lointain, je voudrais sentir que j'existe. Mais rien ne se passe.

Figé, figé, je suis figé, resterai figé. La tempête bat son plein. Les gerbes de sable fusent sur moi, rebondissent sur mon tronc, repartent, puis reviennent. Et ça pique, et ça gratte! Et je survis et j'espère et j'attends. J'attends, j'attendrai. J'attendrai que cette pluie daigne ruisseler dans ce pays aride, daigne s'écouler le long de mon corps sec. J'attendrai que le ciel verse ses larmes si bénéfiques. Je les veux, je les aurai. Je ne disparaîtrai pas, ne m'éteindrai pas avant de revoir le désert sous la pluie.

Pourtant, par moment, je désespère. Là, maintenant, je désespère. Parce que je viens d'apercevoir un mirage

reflétant une averse au loin? Oui, c'est peut-être, cela ou peut-être pas, qui crée tant de morosité en moi.

« Et toi, l'ami, tu m'as l'air bien mal en point, un problème? », me lance dans un souffle l'ouragan moqueur.

Je soupire, avant de rétorquer à cet élément naturel qui n'est pas sensé parler :

« Retourne dans ton bac à sable, avant que je ne vienne te trouver !

- Venant de toi, l'ami immobile, ce serait trop espérer que de te voir bouger ! »

Et il rit. Et il se tait. Et il s'envole au loin. Et je demeure seul. Encore.

Une douleur dans la gorge. Présente. De plus en plus. J'ai soif. Soif de présence et soif tout court.

Mais devant moi, ne s'étendent que des amas de grains dorés, de poussières aveuglantes. Et le temps passe, enfin, j'en ai l'impression. Car voilà la nuit. La nuit froide, puis le jour chaud, puis la nuit froide et le jour chaud. Cycle infini de la vie. Monotonie âcre et acide de chaque journée.

Plus tard, mon esprit qui ne se repose jamais, se met à me faire une drôle de supposition :

« Tu sais mon deuxième moi, ensemble, nous faisons une danse de la pluie intérieure. Je suis l'esprit qui prie, tu es le corps qui subit. Et nous espérons sans jamais abandonner. Mais qu'advient-il, si notre ballet psychique ne porte pas ses fruits un jour? Que deviendrons-nous alors, quand le seul

rêve de notre longue et éreintante existence se transformera en nuage de poussière? Nous attendons sans rien faire, mais ne crois-tu pas, qu'à force de patienter et de songer, nous nous lasserons? Et vivre sans rêve, oui, vivre sans rêve, c'est comme avoir soif sans pouvoir boire, c'est un signe de mort. Pouvons-nous rêver en sachant que la pluie ne tombera jamais? Pouvons-nous survivre en sachant que notre rêve est utopique? Pouvons-nous...

- Ne gaspille plus ta salive pour ne rien dire, premier moi et écoute plutôt ce qui va suivre. Nous sommes figés pour toujours. Nous endurons chaleur, tempête et froideur. Comme tu l'as dit, tu es l'esprit qui prie, je suis le corps qui subit. Nous dansons intérieurement pour que le ciel soit triste. Continuons. Je préfère vivre un rêve qu'un cauchemar. Si nous perdons espoir, nous basculerons justement dans ce dit cauchemar. Fais-moi confiance. Fais-moi confiance et dansons. Dansons toujours. Dansons pour combler l'impatience qui nous ronge.»

Les jours se succèdent depuis cette éphémère conversation de deux êtres en un même corps et nous gardons espoir, je garde espoir. Les grains de sable virevoltent dans les airs, forment des couples et entament des pas aériens au rythme du temps qui passe et mon moi numéro un, mon esprit en somme, fait pareil, il danse sans fin, pour lui et pour notre corps qui ne peut bouger. Il danse pour appeler la pluie.

Les jours filent depuis trop longtemps à présent. Je n'y crois plus. J'ai besoin d'eau et je n'en aurai pas. Je n'y crois plus. J'ai longtemps espéré, je ne voulais pas abandonner, pour finalement baisser les bras, ou plus exactement les piquants, car des bras, moi, je n'en possède pas.

Soudain, j'entends une douce symphonie, une petite musique claire et pure, qui ne m'était pas parvenue depuis une décennie. Je fixe le lointain, je fixe l'horizon et j'aperçois un rideau de filaments sans couleur s'étendre et se rapprocher. Je reste éberlué, ne sachant que faire. Puis je réalise enfin, lorsque les fines gouttes me tombent sur la tête, qu'il pleut. De la vraie pluie. Une vraie averse. De vrais nuages.

Dans ces tourbillons de gouttelettes. Dans cette tempête de pluie éphémère. Dans cette merveilleuse fraîcheur qui m'enlace. Dans ce lieu craint de tout être vivant. Dans cet endroit asséché, au sol à présent mouillé. Une longue attente prend fin. Dans ces dunes infinies, irrespirables le jour, bien trop froides la nuit. Dans cet univers abandonné qu'est le désert. Dans cet horizon de jaune et de jaune. Dans cet amas de sable sans eau, sans mer, sans sel, sans mouette et sans vague, aujourd'hui aspergé de larmes des nuages, une longue attente prend fin.

Sous cette pluie revigorante. Sous ce ciel couvert et triste. Sous ces bourrasques d'une violence inouïe. Sous ce paysage d'une extrême poésie. Une longue attente prend fin. Sous cette température parfaite. Sous ce silence rejoint par une magnifique mélodie. Sous ceci et sous cela. Sous rien et sous tout. Une longue attente prend fin.

L'expectative n'est plus et c'est sous la pluie que je profite de mes derniers instants.

Il pleut dans le Sahara.

Il pleut au-dessus de moi.

J'admire une dernière fois ce paysage indescriptible, je bois et je m'endors. Je m'endors pour toujours, heureux.

## L'ASSOIFFÉ

Le cactus que je suis s'éteint, mais il a vu par deux fois la pluie ; lors de sa naissance et lors de sa mort.

Julie CEDO (15 ans)

## L'ATTENTE

Camille porta la cigarette à ses lèvres et inhala lentement l'exquise saveur qui s'en dégageait. Sa conscience lui criait pourtant de la jeter mais, comme à son habitude, la vieille femme n'en fit qu'à sa tête. Qu'importe, elle avait déjà un cancer et sa vie était derrière elle à présent.

Cette dernière avait été bien remplie, elle avait mis au monde une magnifique petite fille à 24 ans, avait perdu son mari à 36 et fait un infarctus à 45. « Bien remplie... Oui, c'est le mot, pensa-t-elle. » Elle n'avait pas eu une minute à elle, pas une. Mais elle avait été heureuse.

Camille repensa au jour où sa vie avait basculé. Dans un cabinet médical, il y a 2 ans, elle avait appris qu'elle était atteinte d'un cancer du sein. Elle ne s'en étonna pas. Il fallait bien mourir de quelque chose. Soixante-quinze années d'existence, c'était bien suffisant. Pourtant, durant deux ans, elle avait enchaîné chimiothérapie, IRM, opérations et accepté tous les traitements proposés par les médecins. Son instinct de survie avait pris le dessus, ou alors le besoin de rester auprès de sa fille.

La fumée franchit les lèvres de la vieille femme pour former un voile opaque devant son visage. Elle attendait. Elle attendait le jour. Quand celui-ci arrivait, elle attendait la nuit. Elle attendait chaque moment qui pourrait la rendre heureuse. Elle attendait tout. Elle n'attendait rien. Le matin,

dès qu'elle s'éveillait, ses entrailles se tordaient d'impatience et elle ne savait pas pourquoi. Elle se doutait bien qu'elle était dans l'attente de quelque chose mais elle n'arrivait pas à mettre le doigt dessus et ça l'énervait au plus haut point. Les résultats de son IRM arrivaient le lendemain, mais ce n'était pas cela qui la mettait dans un tel état. Elle y pensait, certes, mais ça la laissait indifférente.

Camille se leva lentement et franchit la baie vitrée pour pénétrer dans son appartement. Elle posa le cendrier sur la table basse et attrapa son téléphone. Ses doigts tapèrent frénétiquement sur les touches et elle appuya sur le bouton vert. La sonnerie retentit puis une voix claire et cristalline répondit :

« Allô maman, c'est toi ? »

- Oui, excuse-moi de te déranger Léa. Je voulais juste te proposer de venir manger à la maison disons demain si tu es là bien entendu.

- D'accord. Si ça peut te faire plaisir, répondit platement la jeune fille.

- Ça me fera un plaisir immense, crois-moi. »

Camille raccrocha. Elle n'avait jamais vraiment eu de bonnes relations avec sa fille. Cette dernière s'était souvent plainte de trop peu d'attention. La vieille femme en était sincèrement désolée. Elle pensait l'avoir bien élevée. Ce n'était pas suffisant visiblement. Léa aurait voulu que sa mère la tienne dans ses bras, l'embrasse, la chérisse plus souvent. Les deux femmes s'étaient habituées à cette condition et elles vivaient désormais comme cela : chacune de leur côté, se voyant de temps à autre. Un pincement au cœur prenait Camille les jours où elle pensait à cette situation. Elle se disait que si elle avait fait les choses correctement, peut-être que sa vie aurait été autrement, plus paisible, moins torturée.

« Avec des si, on met Paris en bouteille » se dit la vieille femme en souriant. Cependant, elle pensait que rien n'était

irré récupérable. Elle parlerait à sa fille demain.

Camille alla se coucher en repensant à l'histoire de sa vie, en retraçant son parcours. Qu'avait-elle raté? Qu'avait-elle oublié? Aucune réponse. Juste un sentiment: l'attente. Encore l'attente. Elle se faisait plus forte, plus prononcée lorsque la nuit tombait et la vieille femme redoutait ce moment-là plus que tous. Un poids sur le cœur, elle sombra dans un sommeil sans rêve qui, elle le savait, s'achèverait tôt le lendemain.

Ses yeux s'ouvrirent lorsque le soleil se levait. Quelle heure était-il? Six heures. Peut-être sept. Ses muscles fatigués étaient douloureux et elle eut du mal à se lever. Elle enfila son peignoir et traîna ses pieds jusque dans la cuisine. Seule, comme chaque jour, elle prit son petit-déjeuner composé seulement de deux tranches de pains recouvertes de confiture et un café serré. Elle grimaça au moment d'avaler la première gorgée de la boisson noire. C'était chaud. Beaucoup trop chaud. Elle mangea un morceau de tartine pour couvrir sa douleur et attendit que le café refroidisse. L'impatience la reprit et forma une boule au niveau de son estomac.

Pour se donner une contenance, Camille partit se doucher et enfila un tailleur beige. Elle attrapa son manteau et tourna deux fois la clé dans sa serrure. Elle respira l'air frais, l'air neuf. Celui que l'on ne sent pas lorsque l'on ne fait pas attention, cette odeur douce, propre, revigorante. L'air du matin. Elle se rendit au tabac du coin et acheta un paquet de Camel jauni. Camille alluma une cigarette une fois sortie du magasin et fixa sa montre. Dix heures déjà! Que le temps passait vite. La vieille femme avait rendez-vous dans une demi-heure chez son médecin pour ses résultats d'examen. Elle se mit à trotter jusqu'au métro. Station Foch, elle s'arrêta et descendit de la rame.

Le numéro 15. C'est ici. Camille respira un grand coup et

poussa la grande porte de bois. La secrétaire la fit patienter. Attendre, toujours attendre. Ça commençait à l'ennuyer. Elle en avait marre de toujours devoir patienter. Cela dit, son impatience ne s'envolerait pas une fois la visite médicale terminée et elle le savait très bien. Non, ce qui l'énervait, c'était de ne pas savoir ce qu'elle attendait. C'était infernal. Une torture psychologique.

« Madame, c'est à vous. »

Camille se leva lentement le cœur battant. Alors? Toutes les opérations, la peur, les traitements avaient-ils servi à quelque chose? Elle poussa timidement la porte du cabinet.

« Asseyez-vous Camille. »

La vieille femme s'avança, tire la chaise et s'assit. Elle fixait le médecin. Un regard insistant, pénible, lourd de sens.

« Je ne vais pas tourner autour du pot pendant quinze ans. J'en viens aux faits, déclara-t-il.

- Allez-y, se résigna Camille.

- Ne faites donc pas cette tête d'enterrement. Tout est en voie d'amélioration! Je dirai même plus, vous êtes guérie Camille. Le cauchemar est terminé. Vous allez enfin pouvoir dormir sur vos deux oreilles. »

Camille n'en croyait pas ses oreilles. Impossible. Elle sourit. Après quelques formalités, elle remercia chaudement son médecin et déserta les lieux.

De retour chez elle, la vieille femme se dépêcha de préparer à manger. Léa allait arriver d'un moment à l'autre. Elle allait lui annoncer la nouvelle. Bien sûr, Camille ne s'attendait pas à tellement d'effusions de sa part mais elle espérait quand même la rendre heureuse.

La vieille femme attendit. Léa sonna à la porte. Camille l'invita à entrer et elles se mirent à table.

« J'ai vu mon médecin ce matin, déclara-t-elle.

- Mumm... Alors? Quoi de neuf?

- Je suis guérie Léa.

- Oh... C'est... C'est inattendu! C'est superbe pour toi je... Suis vraiment heureuse, bégaya la jeune femme.

- Écoute, je suis véritablement désolée. Pour tout.

-...

- Désolée de ne pas avoir été là pour toi aux moments où tu en avais besoin. Désolée de n'avoir eu aucune attention envers toi lorsque tu étais jeune. Désolée pour tout ce que je t'ai fait subir. Je regrette. Je t'aime Léa même si je ne te l'ai pas souvent montré.

La jeune fille fixa Camille avec de grands yeux. Une larme, transparente, brillante, touchante, pitoyable descendit le long de sa joue. Un sourire plein d'émotions se dessina sur son visage et elle se jeta au cou de sa mère. Elles pleuraient, riaient, pleuraient de nouveau. Tout était bien. La joyeuse famille passa l'après-midi à parler, raconter des souvenirs. C'était le moment le plus émouvant que Camille n'ait jamais connu. Elle s'était réconciliée avec sa fille. C'était tout ce qui comptait. La vieille femme était heureuse. Elle aurait pleuré de joie. Tout n'était donc pas impossible.

Au moment où Léa dut partir. Les deux femmes s'embrassèrent et tombèrent dans les bras l'une de l'autre, soulagées. Léa rayonnait de bonheur. Sa mère l'aimait et c'était l'essentiel. Elles auraient toute deux crié de joie s'il n'y avait pas eu les voisins. Tout était réglé. Léa n'avait pas eu une enfance facile mais aujourd'hui elle se rendait compte qu'elle avait eu la chance d'avoir une mère qui l'avait élevée. Elle se rendait compte que ça n'avait pas été facile pour Camille non plus. Elle comprenait tout.

Camille fit la vaisselle, rangea une à une les assiettes et glissa dans sa chemise de nuit. Elle pensait. L'impatience était toujours là. Présente et silencieuse. Camille s'en étonna. Elle ferma les volets de la maison et se coucha lentement.

Elle prit un livre.

Soudain, une douleur affreuse la prit au cœur. La vieille femme s'arrêta de respirer. Son corps se tordit et s'affaissa dans le lit. Elle s'endormit à jamais, un sourire aux lèvres. Son attente s'était envolée.

Axelle CHRONOWSKI (14 ans)

# Concours

## « ATTENTE »



*Marion Laval maternelle*

## Textes d'enfants et productions plastiques

Écoles :

Jacques Prévert, Jacques Boissier, Saint Claude,  
Saint Maymes, Laval maternelle.

## ETANN, LE ROMANTIQUE

J'attends d'aller à Tokyo

Voir Myeko.

J'irai à Paris

Admirer la Seine avec Emilie.

J'attends d'aller en Provence

Acheter des alliances.

J'irai à Callian

Elever mes enfants.

Pour la retraite

Je serai à Barcelonnette.

*Etann F - CP/CE1 - St Maymes*



*Marylou - CM2 - St Claude*

## J'ATTENDS

Le bébé qui est dans le ventre de maman.

Fille ou garçon ?

Une fille aimera

Les poupons blonds,

Un garçon aimera

Les ballons.

Je compte les jours...

Enfin Léo arrive !

Il est tout mignon.

*Lalie M. - CP/CE1 - St Maymes*

## NOUVELLE

Antibes le 14 janvier 2013

Chère Julie,

Ça y est ! Je suis allée chez le docteur, il m'a dit que j'étais enceinte.

J'avais très envie de fraises et très mal au ventre.

J'avais remarqué que j'avais pris du poids !

Ce qui est énervant, c'est l'attente !

Si tu veux, tu pourras passer à la maison pour voir mon ventre !

Le docteur a dit que c'est un garçon. Si c'est le cas, je l'appellerai Théo.

Et si c'est une fille, ce sera Cécile. Mon mari lui a construit une belle chambre, elle est magnifique !

Aussi, dans le jardin, on lui a installé une mini maison !

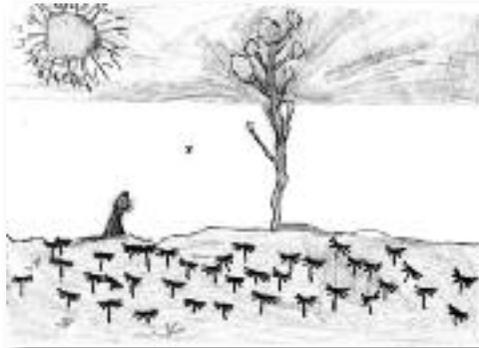
Bisous de mon mari, le futur bébé et moi !

*Marylou - CM2 - St Claude.*

## LA PETITE CHATTE

La petite chatte a vu une mouche.  
Mais elle remarque que la mouche est trop haute ;  
Alors elle se met à attendre, attendre et attendre.  
Mais la mouche va de plus en plus haut.  
C'est alors que la chatte a une idée :  
Elle va à la recherche d'un arbre et grimpe, grimpe, grimpe.  
Comme l'arbre est très haut, la chatte dépasse la mouche.  
Arrivée en haut, la chatte remarque qu'elle va devoir attendre.  
Alors, elle attend, attend, attend.  
Tout à coup, elle voit la mouche apparaître.  
La chatte l'attrape d'un coup et l'écrase dans ses pattes.  
Elle remarque qu'en fait, elle a bien fait d'attendre.  
Elle a été récompensée, parce qu'elle l'a eue, la mouche !

*Elodie - CM2 - St Claude*



*Elodie  
CM2  
St Claude*

Le chat gourmand

Attend la souris,  
Tentant de se cacher,  
Très attentif.  
Et la souris sort de son trou  
Ne pense pas que le chat est là.  
Tout à coup, le chat l'attrape  
Et la dévore.

*Nicolas, Enzo et Quentin  
CM1 - J.Prévert*

L'attente c'est long !

Assis sur un banc  
Ton ami Léon  
T'attend  
Et discute avec moi.  
Nos parents nous attendent  
Tous les trois  
Et on arrive en courant.

*Julie et Léa  
CM1 - J.Prévert*

## L'ATTENTE DE LA TENTE

Dans un magasin, j'attends

Pour acheter une tente.

Le vendeur arrive.

- L'attente est longue dis-je.
- Non, elle mesure deux mètres.
- Je ne parle pas de la tente mais de l'attente. C'est un problème de durée.
- Elle est prévue pour durer vingt ans.
- Je ne vais pas attendre vingt ans, ma tante m'attend.
- Alors vous en avez déjà une !
- Bien sûr, depuis longtemps.
- Mais alors que voulez-vous ?
- Je veux acheter la tente sans attente.

*Poème collectif - CM2B - J.Boissier*



*Léo GI  
CM2  
St Claude*

La Belle au bois dormant

Attend le prince et son baiser.

Le loup attend le Petit Chaperon Rouge

Pour le dévorer.

Blanche Neige attend les sept nains

Qui reviennent de la mine.

Les trois Petits Cochons attendent le loup

Pour le faire tomber dans la marmite.

Cendrillon attend d'aller au bal avec son carrosse.

Le Petit Poucet attend de rentrer chez lui avec ses frères.

Et moi j'attends que tu me lises une histoire.

*Classe de CE2 A - J. Boissier*

Le soleil attend la lune  
 La lune attend les étoiles  
 Le fruit attend de mûrir  
 La fleur attend l'abeille  
 Le chien attend son os  
 Le bébé attend de naître  
 La météorite attend d'atterrir  
 Les escargots attendent la pluie  
 Les montagnes attendent la neige  
 Le lundi attend le mardi  
 Les arbres attendent que toutes leurs feuilles tombent  
 Les chenilles attendent de devenir papillon

*Maxime, Killian, Inès, Ilona, Rayan et Mathis*  
*CE 2 A - J. Boissier*



*Orlane*  
*CE2*  
*St Claude*

L'escargot attend la pluie  
 Les cigales attendent le soleil  
 Le printemps attend l'été  
 Jupiter attend Saturne  
 Mon chien attend la balle  
 La mer attend l'eau de la rivière  
 Août attend septembre  
 Les enfants attendent les bonbons  
 Le nénuphar attend la grenouille

*Yohan et Alexia*  
*CE 2 A - J. Boissier*

## L'ATTENTE

C'est ...Attendre  
C'est aussi patienter  
Comme attendre le bus  
Comme attendre sur un banc.  
C'est aussi se reposer  
Comme attendre la nuit  
Comme attendre le sommeil.

*Yoan, Adem, Ilyan,  
CE1 - J.Prévert*

J'attends  
Je vois une tente  
Je tente d'y aller  
Mais j'entends un petit taon  
Qui attend sur un volcan  
terrifiant  
*Adrien - CE1 - J.Prévert*

*Julia  
Laval  
mat*



## L'ATTENTE

Attendre c'est vraiment fatigant.  
Combien de temps vais-je devoir encore attendre ?  
Trente, quarante, cinquante, soixante ans ?  
Pourquoi pas cent ans tant qu'on y est ?  
Pour moi le mot attente est embêtant.  
Pour attendre, rien de tel qu'un roman.  
Tellement intéressant que de temps en temps  
On oublie que l'on attend  
Encore pour longtemps !!!

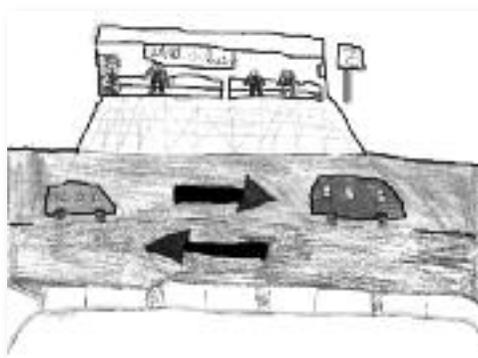
*Félicie - CM2B - J.Boissier*

Attendre dans une gare  
Tant que minuit n'est pas passé.  
Train, viens, viens  
Et passe avant minuit.  
Ne tarde pas !  
Train, viens, viens  
Et passe avant ce matin.

*Anatole - CE2 - St Claude*

Attends  
Tonton et  
Tata  
Evian  
Nelson les a invités à prendre le  
Thé  
Et le café.

*Maxime - CE2 - St Claude*



*Lou  
CE2  
St Claude*

Attendre c'est...  
Ta famille t'attend à la pêche !  
Tant de temps à attendre.  
Emerveillement et bonheur de vous attendre, petits poissons  
Nichier sur mon rocher à attendre  
T'apprivoiser dans mes filets en attendant de te manger plus tard  
Epuisette vide, je ne veux plus, vous attendre !  
Je m'en vais !

*Matys - CE2 - St Claude*

## VENT DÈS...

Attendre c'est toujours comme ça  
Toujours aussi lassant  
Tout le temps à attendre le vent  
Encore à patienter sans alizés  
N'arriverai-je jamais à le dépasser  
Toujours bloqué  
Equateur de malheur

*Hugo - CM2B - J.Boissier*



*Maili - Laval - mat*

On attend tous impatientement  
Le retour des deux grands concurrents  
Quel suspense haletant  
Sur ce grand Océan !  
Quel éclair chahutant  
S'abat entre deux continents !  
C'est un duel bellement bruyant  
Entre Safran et Kito de Pavant.  
Mais soudain surgit une vague portant  
Le regard sur ce bateau cassant  
Plus de quille pour Safran  
Après quelques temps  
Kito rencontre un chalutier pêchant  
Et abandonne la course en pleurant

*Damien - CM2B - J.Boissier*

Attendre, c'est marcher  
Attendre, c'est regarder le temps passer  
Attendre, c'est patienter  
Attendre, c'est regarder sa montre tourner  
Attendre, c'est ne rien faire  
Attendre, c'est écouter  
Attendre, c'est rester là  
Où l'on est.

*Zoé et Tehau  
CE2A - J. Boissier*

## L'ATTENTE DES SAISONS

J'attends le soleil,  
J'attends de la chaleur,  
J'attends de me baigner,  
J'attends l'été.  
J'attends les animaux,  
J'attends les fleurs,  
J'attends la couleur qui brille en éclat,  
J'attends le printemps.  
J'attends les feuilles orange,  
J'attends Halloween,  
J'attends la fraîcheur,  
J'attends l'automne.  
J'attends la neige  
J'attends Noël  
J'attends le nouvel an  
J'attends l'hiver.



*Pauline - CM2 - St Claude*

*Jessica*

*CM2 - St Claude*

## LES ÉTOILES ATTENDUES

A la fenêtre  
J'attendais  
Les lumières dorées.

A la fenêtre  
J'attendais  
Les étoiles qui filaient.

Tous les soirs j'attendais  
Mais ni étoiles, ni lumières dorées n'apparaisaient.

Et la journée  
J'allais jouer  
Et au goûter  
Je rigolais.

Mais une nuit,  
Après minuit  
J'ai encore attendu  
Et quelques minutes après  
Les étoiles filaient  
Dans le ciel, toutes dorées.

*Pauline - CM2 - St Claude*

J'attends une réponse : fille ou garçon ?  
 J'attends le 14 octobre : Garçon !  
 J'attends qu'il rigole mais il faut le faire rire.  
 J'attends qu'il se réveille.  
 Quand je suis parti à l'école, il s'est réveillé. C'est un vrai coquin dites-moi !  
 Je lui ai dit quand auras-tu une dent ?  
 Aucune réponse.  
 C'est rigolo de lui poser des questions bêtes !  
 Moi je sais quand il aura une dent. A 6 mois, il aura une dent.  
 J'attends qu'il me dise un mot.  
 Rien, il n'a rien dit sans dents.

*Nazim - CM2 - St Claude*

Le matin, j'attends que mon réveil sonne pour aller déjeuner.  
 Après j'attends que la cloche de l'école sonne, pour aller travailler.  
 Ensuite j'attends que la cloche de midi sonne pour aller manger.  
 Après, j'attends que la cloche sonne pour retourner en classe.  
 J'attends ensuite que la cloche sonne pour aller chez moi.  
 Et j'attends que mon réveil sonne, pour retourner au lit !  
 Et tous les vendredis, j'attends le soir pour regarder la télé  
 Le lendemain, c'est le week-end !  
 Et le week-end, je vais au ski !

*Enzo - CE2 - St Claude*

La tente pour  
 Aller camper.  
 Tu trouves des coquillages  
 Tout en allant sur la plage.  
 Ensuite retour à la tente  
 Nanti d'un nid plein d'œufs  
 Tu fais une omelette  
 Et on déguste le repas.

*Louise, Moana, Alyssa  
 CM1 - J.Prévert*



*Kelissa - CE2 - St Claude*

Anatole est dans la salle d'attente.  
 Son médecin l'appelle et lui tend son ordonnance.  
 Il va dehors et attend le bus.  
 Il prend le bus et va à la pharmacie.  
 Il attend que la pharmacienne lui donne ses médicaments.  
 Puis il va chez sa tante qui l'attendait dans sa tente.  
 Sa tante est contente.

*Elena - CE2 - St Claude*



*Elysa - CM2 - St Claude*

## **L'ATTENTE**

Dans trois minutes trente,  
 D'arriver ma tante tente.  
 Elle se présente par la pente  
 Avec une mante collante et piquante.  
 Elle danse et chante  
 Pour oublier cette effrayante descente.  
 Je lui présente ma tente.  
 Ma tante élégante et marrante  
 Qui n'est ni souilante ni embêtante  
 Me propose un thé à la menthe.  
 Merci pour mon attente

*Mathias CM2B - J.Boissier*

L'attente est lente  
 Il faut être patiente.  
 J'attends lentement  
 La venue de ma tante.  
 Très contente et souriante,  
 Arrivant doucement  
 J'entends en me levant  
 Les pas de mon arrivante.  
 Pour aller avec ma nouvelle tente  
 Camper à Nantes.

*Noémie - CM2B - J.Boissier*

Attendre dans une file d'attente ?  
Tout le monde veut être devant  
Tout être veut aller avant  
Essayer de doubler.  
Non, on ne me passera pas devant.  
Tout le monde a une tante  
Essayer de passer avant

*Alexis - CM2B - J.Boissier*



*Nell - laval - mat*

J'attends l'hiver en regardant  
Les feuilles tomber des arbres sans pitié.  
Je m'ennuie  
Comme vous ne pouvez pas imaginer.  
Mais tous les ans c'est la seule chose que je fais :  
Regarder les feuilles tomber  
Comme si elles me regardaient.  
Mais ce que je préfère, en attendant l'hiver,  
C'est aussi me rouler dans les feuilles!

*Thomas S. - CE2A - J.Prévert*

## **L'ATTENTE**

Attendre pour une réunion  
Tenter dans une discussion  
Transmettre un message à quelqu'un  
Être patient  
Négocier avec son patron  
Toucher le but  
Être en attente

*Kevin - CM2B - J.Boissier*

Attendre dans une salle d'attente,  
Toujours avec de la patience.  
Toute la journée peut-être ?  
Encore combien de temps dites-moi ?  
Traîner ici est entêtant !  
Et terriblement embêtant !

*Manon CM2B - J.Boissier*

## PRINTEMPS

Je veux aller pique-niquer  
Courir et marcher  
J'attends de bronzer,  
Chanter  
Et plonger.  
Je ne supporte pas le froid,  
Le vent ou la pluie.  
J'attends les fleurs,  
Les jupes  
Et les robes.

*Alicia G-D*

*CP/CE1 - St Maymes*

## ATTENDRE L'ÉTÉ

J'attends l'été  
Pour me marier.  
Il y aura un gâteau léger,  
Des fleurs en bouquet,  
Une bague dorée,  
Et une voiture argentée.  
On va klaxonner  
Et s'embrasser !

*Swane M. et Audrey D-G*

*CP/CE1 - St Maymes*



*Amélie  
laval  
mat*

## TOMBEZ, DENTS DE LAIT !

J'attends que mes dents tombent  
Quand la nuit tombe.  
J'ai déjà une dent définitive  
Et deux qui poussent.  
J'attends la petite souris  
Pour avoir une pièce  
Mais c'est bien long...  
Enfin ! Je la mets sous l'oreiller  
Et j'attends la surprise !

*Benjamin D.*

*CP/CE1 - St Maymes*

## **POURQUOI ATTENDRE L'ÉTÉ ?**

J'attends l'été  
Pour jouer,  
Pour nager,  
Pour faire du tennis,  
Du basket et du rugby.  
Pour manger une salade de fruits  
Et boire du sirop d'anis.

*Axel B. - CP/CE1 - St Maymes*

J'attends Constance  
Pour partir en vacances.  
J'attends Corentin  
Pour aller voir les dauphins.  
Je guette Julie  
Pour voir si elle est jolie  
Avec sa robe fleurie.  
Je m'impatiente  
De voir ma tante  
Qui m'apporte du thé à la menthe.  
Vivement l'été  
Qu'on puisse plonger.

*Eugénie D.*

*CP/CE1 - St-Maymes*

## **PAPA ATTEND LE MATCH DE FOOTBALL**

C'est parti !  
Le gardien attend  
Un arrêt stupéfiant.  
L'attaquant attend  
La balle, impatient.  
Les arbitres attendent  
Leur sandwich à la viande.  
Les défenseurs attendent  
Des balles rapides.  
L'entraîneur attend  
La victoire, confiant.

*Ilan Z. et Corentin L.*

*CP/CE1 - St Maymes*

# QUELQUES ACROSTICHES DES CP DE J. PREVERT

**A**urore attend au Salvador et Ali en Italie  
**T**ahina attend à Cuba  
**T**om attend à Rome  
**E**mma attend au Panama  
**N**aomi et Nolan attendent en Hollande  
**T**iffany attend en Roumanie  
**E**loïse attend sur la banquise

Avion  
Train  
Tramway  
En avance  
Navire  
Trottinette  
En retard

**A**ttendre  
**T**rouver  
**T**enter  
**E**xpérimenter  
**N**âître  
**T**ester  
**E**spérer

Attendre un **A**mi  
Attendre un **T**rain  
Attendre son **T**our  
Attendre un **E**nfant  
Attendre **N**oël  
Attendre **T**oujours  
Attendre **E**ncore



*Sacha - CE2 - St Claude*



*Soline - CM2 - St Claude*

**Association Culture Loisirs Antibes**

990, avenue Jules Grec

06600 Antibes

Tél. 06 03 60 32 84

[acla06@free.fr](mailto:acla06@free.fr) - [www.acla06.com](http://www.acla06.com)